PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

7e Année. N° 13. 19 Juillet 1930.

JUL 29 1930

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
arles Maurras	*Confession politique*	5
mmandant Mojon. . .	*Metz 1870* — I.	43
aurice Liber.	*Où en est le Judaïsme*	71
adeleine Zillhardt. . .	*Souvenirs et Portraits*.	95
rmand Lunel.	*Noire et Grise*. — II	116
an de Pierrefeu . . .	*Le désastre de mai 1918 au Chemin des Dames*.	141
artin Birnbaum	*Oscar Wilde*.	155
Houllevigue	*Les Transmutations physiques*	172
alo Svevo	*Sénilité*. — IV	182
mry Bidou	*Parmi les Livres*	210
bert Flament	*Tableaux de Paris*.	221

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget.

Copyright 1930 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

The Kid

par JEAN GIRAUDOUX

Quelques jours en Grèce

par JEAN-LOUIS VAUDOYER

Journal écrit en hiver

par EMMANUEL BOVE

Enquête sur les États-Unis français

par MARCEL LUCAIN

La Détention préalable

par HENRY TORRÈS

Le Ministère de la Marine sous la Commune

par MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE

LA REVUE DE PARIS

S.P.M.

LA
REVUE DE PARIS

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1930

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1930

General
Terg.
8

CONFESSION POLITIQUE

I

Bien qu'on l'ait beaucoup dit, je ne suis pas *né* royaliste. Je ne suis même pas tout à fait un « Blanc du Midi », comme Barrès aimait à l'écrire. Les amateurs de pittoresque se sont souvent servis de cette étonnante figure des *Rois en exil*, Elysée Méraut, pour expliquer mes idées sur la Monarchie ou pour illustrer mon culte des Princes. La vérité, plus complexe, est aussi plus simple.

Le cas de ma famille (paternelle ou maternelle) est celui de l'immense majorité de la petite bourgeoisie au XIXe siècle, très divisée sur la politique; les ménages eux-mêmes s'y sont trouvés en désaccord sur bien autre chose que la forme du gouvernement ou les principes d'autorité et de liberté! Leurs divergences ont été morales, religieuses, elles ont même paru descendre aux suprêmes racines de la conception de la vie.

Souvent aussi était-ce, il est vrai, d'apparence pure. J'en pourrais donner, pour les miens, des signes variés. Mon père et ses sept frères et sœurs avaient reçu de leur père une collection de prénoms tirés de Plutarque ou de Tite-Live, l'aîné appelé Romain, le second Aristide, un troisième Sabin, un autre Camille,... tandis que leur bonne mère, déclarant ne rien entendre à tous ces faux dieux, n'appelait ses enfants que par les noms chrétiens de Jean-Baptiste, de Joseph, de Gustave, etc. Ce qui ne l'empêchait pas de s'appeler elle-même Apollonie et de me léguer l'extraordinaire prénom de Photius qui était héréditaire dans sa propre famille. Son arrière-

1er Juillet 1930.

petit-neveu, mon cousin au troisième degré le docteur Charles Poutet, qui s'appelle aussi Photius, ne sait pas plus que moi comment cet équivalent grec du « Lucien » latin nous est venu par le cours des générations. Nous ne nous connaissons aucun aïeul phanariote ni hellène. Quelque Grec de Marseille aura-t-il servi de parrain à un ascendant éloigné? L'explication est vraisemblable, mais ce n'est pas ainsi que l'avait entendu la malice villageoise, et l'on en avait fait un bon conte anticlérical. L'un quelconque de nos grands-pères, déjà féru de costume antique, voulait baptiser son fils Phocion; il l'alla dire à la sacristie; le curé de Roquevaire, à moins que ce ne fût celui d'Auriol, jeta un cri d'horreur : — *Mais c'est un hérétique, mais c'est un schismatique! Mais votre Phocion a séparé Byzance de Rome! Il ne sera pas dit qu'un de mes paroissiens s'appelle jamais Phocion. Je le baptiserai Photius...* Notre aïeul, s'excusant d'en remontrer ainsi, soutint que Phocion ne pouvait être reconnu coupable d'aucun schisme : nullement théologien, mais orateur, général d'armée, quatre siècles avant que l'Évangile fût prêché dans Athènes, vraiment ce n'était pas sa faute s'il avait ignoré le vrai Dieu. — *C'est vous qui confondez,* repartit le bon prêtre, *c'est Phocion qui s'est placé hors de l'Église, votre enfant sera Photius, ou rien!* Ainsi fut fait et, malgré les protestations, le registre paroissial porta, garda, perpétua le malencontreux Photius, mais les parents se rattrapèrent en daubant à l'envi sur l'ignorance de leur pasteur : ils ignoraient eux-mêmes les trois ou quatre Photius du Martyrologe, antérieurs au schisme et très légitimes patrons, l'un des saints Photius s'étant même honoré par la défense des arts plastiques contre les Iconoclastes qui le mirent à mort sous Léon l'Isaurien.

Quoi qu'il en soit de la gravité de ces désaccords ou de ces fantaisies dans l'ordre des croyances, il ne faut pas beaucoup remonter dans le passé de la France pour atteindre une couche tout à fait unanime de bons sujets du Roi. Le grand-père paternel dont je viens de parler, était un abonné fidèle des *Débats* royalistes, pendant la Restauration. L'heure approchait sans doute où les folles rancunes du vicomte de Chateaubriand et les complaisances coupables de Bertin allaient débaucher la brillante équipe littéraire, avec le pauvre public qui la

lisait et la suivait. C'est avec de bons royalistes que l'artifice libéral fabriqua peu à peu des républicains. Il dut en être de beaucoup de modestes familles ainsi que de la nôtre. Leur bibliothèque dit l'histoire de leurs idées. Lectrices ardentes de la *Monarchie selon la Charte,* puis du *Consulat et l'Empire,* elles finirent par les pamphlets de Lamartine et ceux de Proud'hon. Tel est le glissement du siècle. Une trentaine d'années plus tard, mon père était gagné à la duperie de l'Empire libéral; ulcéré par Sedan, et devenu le client du *Bien Public,* il mourut en 1874 plein d'espérance dans Monsieur Thiers. Son frère aîné était resté orléaniste intransigeant. Deux de leurs cadets tournèrent à la République exaltée, un peu enragée, même communarde.

Extrêmement stricte en matière religieuse, ma mère avait été élevée dans l'horreur de la Révolution. Un bisaïeul arrêté et emprisonné avait échappé par miracle. Le président du tribunal révolutionnaire d'Orange, ancien garçon d'auberge, à qui il avait eu l'esprit de donner autrefois de larges pourboires, se porta fort de son civisme et le fit relâcher. Mais la détention avait dû être longue. Ma mère m'a souvent montré avec émotion le mince étui que l'on glissait dans la soupe du prisonnier et qui lui apportait l'écriture des siens. Je n'ai plus retrouvé cette petite épave, mais je conserve encore la clochette fêlée des messes clandestines célébrées pendant la Terreur. Là était, là durait le cœur des idées politiques léguées par ma grand-mère, morte à Martigues avant ma naissance. En février 1848, on revenait en bande à la maison de ville par le chemin de Paradis, alors très passager; ma mère et ses sœurs, toutes petites filles, qui marchaient en avant, apprirent les premières les journées de Paris et la Révolution. Elles se mirent à courir pour supplier les gens de *ne rien en dire à leur mère.* Quant elle fut bien assise au coin de son feu on lui apprit l'avènement de la deuxième République. Elle s'évanouit.

Si forts que fussent ces exemples et ces impressions, l'esprit de ma mère inclinait aux idées libérales. Elle pensa très longtemps que 1789, bien différent de 1793, avait signifié un affranchissement, scellé une juste révolte, détruit de longues iniquités. Le mécanisme de l'ancienne organisation de la France ne lui apparut que beaucoup plus tard; elle appro-

chait de la cinquantaine, et j'étais plus que grand garçon, quand une lecture très complète de Madame de Sévigné la fit compatir aux soucis et aux tribulations que donnait à la pauvre marquise le régiment acheté à monsieur son fils : ainsi distingua-t-elle l'ancien équilibre historique des services et des honneurs. En aucun temps, je dois le dire, elle n'avait manifesté la moindre foi dans une bonne République, et M. Thiers ne lui avait paru estimable qu'au titre de fourrier des princes d'Orléans.

— « *Mais ton père pensait le contraire,* avait-elle soin d'ajouter, *il ne croyait pas à la monarchie.*

— « *Et ton père à toi,* demandais-je, *qu'est-ce qu'il était, en politique?* »

Mon grand-père était né de légitimistes ardents. Le grand cri d'adoration de sa mère était : « *Mon Duc de Berry* », le prince à la mode. Demeuré carliste sous le gouvernement de Juillet, il finit par céder, comme le reste de la Marine française, aux beaux dons séducteurs, vaillance, grâce, esprit populaire, tour familier, du Prince de Joinville, sous les ordres de qui il avait navigué. Un jour, que j'ai lieu de placer après les années 40, ce Prince charmant lui fit l'honneur d'une visite dans sa propre maison. Qui fut bien attrapé? Ce furent les petites filles, qui, attendant le fils du Roi, se figuraient la toque à plumes, le haut de chausses, le justaucorps collant des Contes de fées : il fallut faire la révérence à un bel officier de marine en petite tenue!

— *La première déception de ma vie,* disait souvent ma mère, en riant.

Elle n'en avait pas moins gardé un très grand faible pour la branche cadette; la fusion, puis la reconnaissance régulière du Comte de Paris la comblèrent d'espoir.

II

Pour ma part, je subis d'autres influences et fus d'abord pour Henri V. Rien n'est plus clair en moi que le souvenir de la haute vague de légitimisme qui, au lendemain de la guerre, passa sur un grand nombre de familles françaises.

Je ne parle point du tout des familles aristocratiques ou grand'bourgeoises, je parle du peuple et de ces éléments du peuple avec lesquels j'avais contact : ma bonne, les amies de ma bonne, dont beaucoup étaient aussi « blanches » et plus « blanches » que leurs maîtresses. « *Ne raillez point et ne riez point. On écoutait venir sur les routes les chevaux blancs qui ramènent le Roi. Henri Dieudonné venait rétablir le principe d'autorité d'où sortent des deux forces sociales : le commandement et l'obéissance. Il venait rétablir l'ordre humain avec l'ordre divin. ..*» Je n'ai jamais pu lire les belles stances du discours de l'abbé Lantaigne dans *l'Orme du Mail* sans qu'une mémoire docile émût en moi, toute pareille, la vieille chanson d'une certaine Miette, Miette du Château, disait-on, sur la prairie de Roquevaire, et au pèlerinage de Saint-Jean de Garguier. J'étais de la troupe d'enfants qu'il lui arrivait de garder pêle-mêle quand les autres domestiques s'en déchargeaient. Je revois ces bords du Riou et de l'Huveaune, ou les pelouses du Château, qui appartenait, je crois, à un oncle de Mgr. Castellan, aujourd'hui archevêque de Chambéry. Le moyen de rendre Miette éloquente était, je le savais, d'attacher à ma canne rouge mon petit mouchoir blanc. Alors, elle parlait, alors, elle chantait comme l'abbé Lantaigne : *Il viendra, il viendra, il va revenir, notre Roi! Il n'y a que les méchants* (oui, li marrias) *pour le craindre. Lui, si bon! lui si beau!* La voix était mouillée de larmes, et son fidèle cœur la faisait monter en tremblant.

C'est aux mêmes moments qu'en Languedoc courait la ronde ouvrière et paysanne :

S' Enri V deman venié!
A! quinto festo!
A! quinto festo!
S' Enri V deman venié!
A! quinto festo acô sarié!

I' anarian tôuti!
I' anarian tôuti!
E menarian nostis enfant!
Nosti journado
Sarien pagado
Rén que de pèço de vint franc!

« Si Henri V demain venait — ah! quelle fête! — Ah! quelle fête! — si Henri V demain venait! — Ah! quelle fête ce serait!

« Nous irions tous, — nous irions tous, — et nous mènerions nos « enfants, — Nos journées, — seraient payées — toutes en pièces « de vingt francs! »

L'imagination créatrice du peuple était entrée en jeu. On avait vu passer le Roi sur le pont d'Avignon. Il était avec la reine, ils allaient à Paris.

— *Et elle était belle, la Reine, Louise?...*

Louise Espérandieu, en service à Aix chez nos voisins de la place des Prêcheurs, était native de Sénas, sur la Durance, elle avait servi à Avignon, elle y avait vu le carrosse. Très vivement Louise reprochait à ses maîtres de se faire une idée peu gracieuse de la Comtesse de Chambord :

— *Mais non! mais non! Une grande, belle femme. Tenez! voyez!*

Et Louise faisait la Reine, mélange de douceur et de majesté qu'on admirait en chœur. Cela était affirmé avec tant de feu que j'ai cru fort longtemps à une apparition mystérieuse du Comte et de la Comtesse de Chambord à Avignon, pour quelque voyage secret entre 1871 et 1875. Les plus fortes autorités m'ont assuré de concert qu'il n'y avait rien de plus impossible. Mais en l'honneur de ce voyage très fabuleux, combien de V. H. V. (vive Henri V) aurai-je sculptés au canif sur ma table de collégien, pendant que mon voisin de salle d'études lui dédiait des vers dont j'ai retenu le premier :

Quelle bonté sur son visage est peinte!

Les *Lettres Vendéennes* du Vicomte Walsh, lues et relues chaque année aux vacances, avaient sans doute stimulé et développé cet état d'esprit qui me paraissait devoir durer autant que la vie. Il n'en fut rien. Vers ma douzième ou treizième année le vent, qui tournait, emporta toutes ces ferveurs royalistes.

Un certain abbé Ricard, conférencier à la faculté de théologie, ayant pris La Mennais pour sujet de leçons qui faisaient courir tout Aix, j'eus la curiosité de lire les *Paroles d'un Croyant*. Ce fut un autre coup de foudre. Les tirades enflammées, les images bibliques, leurs cris saccadés, haletants, et leur suite d'hallucinations fantomales m'initièrent à la philo-

sophie de la liberté, à la doctrine de l'affranchissement par l'insurrection.

Le monde m'apparut divisé en oppresseurs et en opprimés, exploités et exploiteurs; tous les riches, méchants; les pauvres, divinement bons; chacun des signes du pouvoir ou de la richesse correspondant à quelque corne de la Bête; toute révolte populaire justifiée, arrosée de bénédictions : cette sorte de Spartacisme, nourri de sentiments pieux et d'une notion exaltée de justice divine ou d'humanité indomptable (« *mais l'âme se rit d'eux, elle est libre* »), ne permettait absolument qu'un type de régime, la théocratie révolutionnaire. Je m'étais donc fait républicain théocrate, et sans bouder aux conséquences, communauté de biens, égalité absolue des parents et des enfants, des maîtres et des élèves. « *N'appelez personne votre père, car vous n'avez qu'un père et il habite dans les Cieux. N'appelez personne votre maître, car vous n'avez qu'un maître et il habite dans les cieux!* » Bref, le sermon sur la Montagne et le Magnificat, mais détournés du sens spirituel et céleste : frénésie qui, doublée d'une fameuse crise de romantisme littéraire, dura quelque trois ou quatre ans!

C'était une assez folle impasse. Je sentais vaguement l'absurde. Une observation, une raison naissantes m'obligeaient de temps en temps à me dire à moi-même ce que j'objectai plus tard à M. Marc Sangnier :

— Voyons! les époques de foi, le moyen âge de Saint Louis n'ont même pas conçu ce gouvernement direct de Dieu et du Pape. Qu'est-ce que cela peut signifier au temps présent, quand la foi au Maître des choses est rabattue dans le for intérieur d'une minorité?...

Cependant nul régime que celui-là ne me semblait fondé en droit : et c'est pourquoi, dans la période qui s'étend de ma seizième année aux approches de la vingtième, je dus entrer à pleines voiles dans un parti d'indifférence. J'étais las d'adhérer au sentiment ou à l'humeur, et les querelles politiques me paraissaient des fantaisies vouées aux contradictions éternelles. Ce scepticisme était de source religieuse. Mais, lorsque j'eus perdu la foi, je persévérai dans l'état de *sans-parti* et, bientôt, mon vieux Schopenhauer aidant, de contemplateur à demi-bouddhiste.

II

Par une contradiction qui n'étonnera que ceux qui ont oublié leur jeunesse, je sentis, au même moment, s'éveiller en moi, extrêmement vif, un goût de curiosité désintéressée, quant aux rapports précis que peuvent soutenir les institutions ou les lois avec la faiblesse ou la force des États, l'heur ou le malheur des sociétés. Tout à fait insensible aux préférences personnelles (je n'en avais plus), aux préséances théoriques (toutes s'annulaient à mes yeux), ma réflexion tendait, avec une véritable passion, vers le problème latéral du *rendement* de chaque régime.

Légitimes ou non, fondés sur la liberté ou l'autorité, accrochés à un principe ou à un autre, que valaient au total, pour le salut et pour la prospérité des sociétés, le *régime A*, ou le *régime B*, ou *le régime C?...*

J'avais lu, on s'en doute, avec un solide profit, Taine et Le Play. Leur manière de traiter la question s'était imposée toute seule. Je retrouvais Joseph de Maistre, je le relisais mieux, ainsi que Bossuet, et j'approchais Comte et Renan. Comte, mettait en déroute la pernicieuse et factice opposition des intérêts du gouvernant et du gouverné, car celui-ci trouve son plus sérieux avantage à être dirigé et guidé ,quand, au fond, la charge du Chef est bien faite pour décevoir les ambitieux et les cupides, beaucoup plus que pour les payer :

On va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire...

Renan acheva de me rendre sensible le service que toute élite, sincèrement absorbée dans les soucis supérieurs, rend et doit rendre, même sans le vouloir, à toute multitude. Je dois quelque chose à l'école empirique et historique anglaise. Sumner Maine, Lyall, le Indianisants ajoutèrent aux leçons de l'enquête française une information élargie : systématique et aventurée, mais pleine de sens.

Détaché de tous les systèmes, j'étais seulement tombé en arrêt, au chapitre des idées-mères, devant trois curieux caractères de la vie de l'homme en société :

d'abord sa passion de changer, de modifier, de transfigurer les produits bruts de la nature au moyen de son industrie

comme pour y incorporer, avec ses sueurs, son esprit; comme pour humaniser ces matériaux, se les assimiler, les rapprocher de lui-même, avant que de les boire ou de les manger;

en second lieu, le caractère successif et non simultané de l'immense labeur de notre espèce : les hommes ne sont pas tous réunis en un même instant, sur une même ligne de départ, ainsi que le caprice d'un Démiurge aurait pu l'établir; leur position est tout autre, ils se suivent par larges équipes, leur succession se développe sur une série de centenaires et de millénaires dont on n'aperçoit ni le terme ni le début;

troisième caractère : l'homme ainsi embarqué dans la suite du temps, son travail n'est pas arrêté, et n'est même pas limitable, au plan de sa vie personnelle; l'homme se plaît à constituer et à transmettre des réserves d'épargne matérielle, dites Capital, ou des réserves spirituelles dites Mémoire ou Tradition qui président à la politique et aux mœurs, aux sciences, à la poésie et aux arts.

Combien tout serait différent sans ces trois propriétés de la nature de l'homme!

Si l'on n'était industrieux, vivrait-on en société? Si l'on ne se développait dans le temps, que seraient la génération et la famille? Pourrait-il exister quelque unité du genre humain sans ce capital que les révolutionnaires de ma jeunesse surnommaient infâme et que j'appelais, moi, divin?

Le capital préexistant dote et honore les hommes, les pare et les polit dès leur venue au monde, sans que ces animaux heureux aient rien fait pour cela. Même l'attrait en est si fort qu'il les provoque au travail, à l'intelligence et à l'invention. Ce qui rassemble ce capital bienfaiteur est donc très bonne chose; ce qui le dissipe est moins bon. Bon, le travail; bonne l'épargne. Et, comme l'énergie de l'homme perd en puissance ce qu'on peut désirer lui gagner en extension, c'est bien au siège étroit et stable du foyer des familles que la production, l'acquisition, la conservation ont le plus de chances de réussir, les goûts trop personnels y étant modérés et réglés par des amours toutes prochaines, la générosité y étant soutenue par le souffle robuste d'un égoïsme sain. Ainsi se tiennent et se lient la puissance, la durée et l'hérédité; ainsi, la constitution des grandes familles, la réunion de vastes biens, la

possibilité d'éducation et de culture. Quelques circonstances exceptionnelles peuvent détendre de tels liens, sans les desserrer tout à fait, comme il est arrivé de la surabondance temporaire des ressources naturelles, en Amérique : on y a redoublé la production personnelle, on y a réduit l'épargne privée, sans cesser d'accuser des inégalités grandissantes.

Le socialisme communiste pourrait appliquer sa loi de l'égalité théorique à un genre humain qui naîtrait et mourrait tout entier dans le même jour : ses besoins d'ordre et de justice seraient concentrés sur le même rang d'une seule troupe de coureurs, et dans un espace immobile. Deux ou trois verges de fer, telles que la faim et l'amour, y suffiraient sans doute pour décider au travail ce milliard d'éphémères : l'égalité et l'autorité pourraient s'y combiner pour produire une prospérité provisoire.

Mais, si tout s'écoule dans le temps, si les âges se succèdent et les générations, aucune force humaine ne peut empêcher les plus aptes, les plus laborieux, les plus forts de prévoir des vicissitudes, d'envisager des risques, de prendre des garanties, d'élever des défenses, pour eux-mêmes d'abord et puis pour la chair de leur chair. Garanties inégales. Défenses mesurées à l'industrie et à l'ingéniosité de chacun. Ce régime d'inégalités déchaînées n'est sans doute pas incapable d'entraîner des injustices de répartition, soit en lésant presque à coup sûr les faibles dans le juste calcul de leur part de labeur, soit même en livrant les puissants à la démesure de leurs propres passions : actifs, sobres, avides, cette dure vertu d'épargne et de travail peut tendre à ne leur laisser presque rien du fruit qu'elle procrée, tout le bien s'en allant et s'accumulant dans les sècheries des greniers ou des coffres-forts. Je n'exagère point la part ni la fréquence de ces beaux excès : les patriciats qui sont conscients de devoirs égaux à leurs droits peuvent se réduire, par discipline, à un degré de sacrifices et de privations que prendrait en horreur la plus misérable des plèbes.

Mais le communisme se prévaudra en vain du nom de l'ordre et de la justice contre les abus d'appropriation. Il n'y aurait bientôt plus rien à ordonner ni au moral ni au matériel si la loi communiste arrachait aux plus qualifiés des humains leur juste pouvoir de produire, de jouir du produit ou d'en

réserver une part pour leurs descendants. Une grande partie des richesses, créées *par* et *pour* quelques-uns, se convertissant, peu à peu, en bien-être et en bien-aise de tous, *voulais-je ou ne voulais-je pas de l'existence de pareils biens?* Si je la voulais, il fallait me résigner, le profit en irait tout d'abord à ces créateurs privilégiés. Je pouvais préférer que ces biens ne sortissent point du néant : à cette absurde condition, je pouvais élever au-dessus de tout le désir de l'égalité, comme l'obélisque de mon désert. Tel est le pauvre rendement du dogme démocratique essentiel, car il veut que l'inégalité soit le mal. Mais le fait est qu'elle est un bien. Non le bien unique. Non le souverain bien : l'inégalité n'est pas Dieu. C'est un bien qu'il faut accorder avec les autres, spécialement avec ceux qui permettent à tout le monde de vivre. Un régime d'inégalité composée et limitée, par l'action d'une autorité qui la freine, sauvegardera même les devoirs de justice et de charité qui veillent à la vie et au développement de ces moins doués, de ces moins pourvus qu'un abus de langage fait appeler déshérités.

Il n'y a point de déshérités, l'homme est un héritier, sa nature est aristocrate : le mendiant qui dévore un pain noir au coin d'une borne bénéficie de l'œuvre de vingt siècles comme de l'épargne de milliers d'aïeux. La pitié, la pitié réelle due à ce malheureux et à ses semblables futurs, est justement ce qui prescrit de ne pas oublier autant que le fait notre siècle, la juste protection due à la semence des Forts. Il n'est point de progrès sans elle. Se protégerait-elle toute seule? Quelquefois. Non toujours. Il serait imprudent de trop se fier aux ressources d'Un seul quand il est perpétuellement en danger d'être recouvert par la coalition de Tous ou de Beaucoup.

Du Nietzsche, alors? Erreur. Malgré son « méditerranisons la musique », dont mon incompétence appréciait confusément la portée, l'auteur de *Zarathoustra* me fit, au début, une espèce d'horreur que j'ai exprimée plusieurs fois. Le « soyons dur » me paraissait un contresens. Fermeté, bienveillance, rigueur sur soi, libéralité pour autrui, tels me semblaient être les signes distinctifs de toute vraie supériorité chez les hommes. Si, donc, il me fallait nommer, après Aristote et Platon, Pascal et Bossuet, Comte et Renan, un écrivain qui m'ait éclairé, de son rayon, les convenances naturelles

de l'homme et de la société, je ne devrais pas écrire le nom de Nietzsche, mais celui d'un philosophe belge assez oublié qui professa à l'Université de Liége, M. Delbœuf : ce n'est pas qu'il m'ait enseigné, à vrai dire, grand'chose, mais pour l'excitation et pour l'allégresse que me donna son originale façon d'utiliser certaines figures de la chimie pour la position de nos problèmes sociaux. Son démon de l'analogie le conduisait à d'agréables comparaisons entre le jeu du peuple gras avec le peuple maigre et les alternances de produits stables avec les composés volatils, le produit inférieur de telle réaction démocratique étant appelé « sulfate de soude », mais « acide chlorhydrique » le fier composé patricien. On m'excusera de ces amusettes.

Elles eurent leur utilité pour l'ensemble des libres opérations de l'esprit que je menai sur les vestiges de mon théocratisme lamennasien et de mon premier royalisme sentimental. Il ne restait, du germe déposé par les miens, qu'une préférence énergique donnée au bien sur le mal, au salut, à la conservation sur la dégradation et la ruine. Mais comment conserver? Une chose était laissée en blanc : le concret, le pratique. Je n'imaginais pas quel régime serait à désirer pour la France, je ne me le demandais même pas, mais j'étais sur la voie que m'avait découverte le tranquille exercice de la pensée. La Démocratie bien exclue, la République m'imposant une méfiance croissante, je n'étais pas encore royaliste.

III

C'est peu de dire que la politique active ne m'attirait pas. Je l'avais plus qu'en horreur, presque en mépris. Patriote et même assez bon citoyen, j'avais fait ma première émeute à l'âge de dix-neuf ans, le 2 décembre 1887, place de la Concorde, avec deux cent mille autres Parisiens, au cri tout puissant d'*A bas les voleurs*, pour renverser M. Jules Grévy dont le propre gendre, Daniel Wilson, avait été convaincu du sordide trafic de la Légion d'honneur. Mécontent de l'état des choses, j'étais comme tant d'autres, qui voient la liaison entre la gestion politique et le cas physique ou moral de leur pays, mais veulent y fermer les yeux. Si ma propre doctrine m'en faisait

un reproche, je l'endormais en considérant que le mal démocratique était définitif et insurmontable. Osais-je en consentir à la mort de la France? Pour cela, non.

Le premier Boulangisme m'avait répugné par son aspect de démagogie. Je me rendis peu à peu à ses allures de réveil national. L'évolution conservatrice du Général me décida même à avaler, pour l'amour de lui, un assez fort crapaud : majeur en 1889, et vivant rue Cujas au cinquième arrondissement, je donnai mon premier bulletin de vote au juif Naquet, bien que je fusse antisémite de cœur!

La vérité profonde est que l'indiscipline des partis de droite avait été si souvent blâmée devant moi que j'avais voulu débuter par la plus méritoire des obéissances. Il ne me déplaisait pas non plus de voir un prince comme le Comte de Paris, qui passait pour « parlementaire », s'allier de la sorte au peuple et à l'armée. Néanmoins, j'étais sans foi dans sa Restauration, je croyais la monarchie morte, en me demandant quelquefois si, tout au contraire, l'avenir n'était pas à quelque « cinquième dynastie »!

En 1890, malgré la secousse donnée à l'opinion par l'arrivée du jeune duc d'Orléans réclamant sa gamelle de conscrit dans l'armée française, j'estimais Léon XIII un fameux politique pour s'être éloigné du « cadavre des anciens partis ». Mais, bien que j'eusse écrit pas mal d'articles, surtout littéraires, dans son *Observateur Français*, premier organe du ralliement à la République, les partis nouveaux ne m'attiraient que par intermittences très faibles, car les droites républicaines ne me semblaient pas beaucoup plus fraîches que leur voisines de bancs, et c'est à la *Gazette de France* que l'esprit politique et social me semblait tout au fond le plus satisfaisant et le mieux lié. De toute façon, la Monarchie parlementaire et la République parlementaire me paraissaient tourner semblablement le dos aux postulats essentiels de toutes mes études. Un historien de grand talent, polémiste de premier rang, M. Thureau-Dangin, avec qui j'eus l'honneur de deux entretiens, me fit l'effet d'un homme d'un autre âge : comment son goût éminent de l'Ordre s'attachait-il à un régime de verbiage et de compétition sans limite? Comment ne discernait-il pas que le règne du Parlement stimulait et

favorisait tous les défauts du peuple gaulois mais n'en pouvait tempérer ni corriger un seul? Sans que je fisse aucun effort pour la propager ou même la communiquer, la clarté croissante de cette pensée solitaire redoublait l'activité de ma recherche, et j'en tirais les joies nouvelles et les flagrantes voluptés de la certitude évidente.

Cela n'allait pas sans écrire beaucoup de choses que je ne gardais pas pour moi; j'ai trop écrit, trop tôt, et un peu partout. Intéressée à beaucoup d'objets à la fois, mon activité se divisait entre de petites bibliographies de philosophie qui me passionnaient, des commentaires sur les poètes, des essais d'économie politique et sociale. Verlaine autant que Taine, Bonald autant que Moréas me préoccupaient. Le même jour, Barrès trouva deux articles de moi, l'un dans la très jeune *Revue Indépendante*, l'autre dans la vénérable *Réforme sociale*. Comme il plaisantait cette dispersion : *je ne sais où je vais*, lui dis-je, en toute vérité.

Je conserve de lui un curieux feuillet de diagnostic sur ma vie littéraire future où, sous le signe d'un vagabondage intellectuel à la Diderot, j'étais justement comparé à une *mer de lait* pleine de germes divergents, en voie d'éclosion successive, sans que le rapport en fût visible encore. Cependant tel vieil article de journal ou de revue, remontant à la vingtième année, ou, un peu plus tard, telles pages de mon *Chemin de Paradis* (la Préface, le Conte des *Serviteurs*) trahirent, au delà de ces fermentations incertaines, une vague communauté de direction et de sens. Je peux dire qu'à cette époque la Politique commençait à m'apparaître justiciable des critères du vrai et du faux. Une science? Non, le mot me semblait ambitieux et prématuré pour un ensemble encore peu lié. Mais, à défaut d'un corps de notions interdépendantes, j'entrevoyais une suite de connaissances établies avec solidité et susceptibles d'être graduellement ordonnées.

Sous la longue chute des ans, il ne m'est pas possible de penser à ces heures de méditation et de découverte sans en ressentir encore la commotion, l'enthousiasme, la lumineuse et chaude satisfaction. L'effort que j'appliquais aux analyses de la vie des peuples anciens et modernes me semblait riche de conséquences heureuses : chaque fois qu'une cause de la

maladie ou de la santé sociale, de la perte publique ou du salut commun, devenait quelque peu sensible et palpable, je me sentais frémir d'ambition presque satisfaite. J'ai perdu ou brûlé presque tous mes mémoriaux de ce temps, mais j'en ai retrouvé le reflet très fidèle dans une page de sept à huit années plus récente qui me garde la vibration des allégresses d'alors. Un mot utile m'ayant sauté aux yeux dans un volume que je lisais, j'avais cru, en le méditant, boire d'un trait toutes les poésies de la Connaissance. Le meilleur moyen d'en donner une idée sera de transcrire, tout simplement, ce monologue, dont je prie d'excuser l'emphase en faveur de sa sincérité et même de sa vérité. Ce qui excède, vers la fin, la limite de l'expression personnelle et fait allusion aux sentiments d'une collectivité y sera expliqué à temps :

MÉDITATION

A. — *Un gros livre que je désirais depuis trois saisons vient de m'être apporté ce soir, le grand traité des* Formes littéraires de la pensée grecque *(Alcan)* par *M. Henri Ouvré. Henri Ouvré est connu depuis quelque temps de quiconque fréquente la belle antiquité. Il a conté la vie et commenté les discours de* Démosthène *(Oudin). Il a mis en nouvelles, en contes, en récits chaque stade du rêve et de l'imagination hellénique dans son petit volume de mythes sacrés, composés, comme il dit* Sur les marches du Temple *(Perrin). Mais ce n'est pas de lui, ni même de son livre que je veux parler.*

J'ai ouvert le livre, et bien au hasard. Mais béni soit le livre, j'y trouve aussitôt à songer. Tout au bas de la page 160, *M. Henri Ouvré parle des derniers annalistes grecs, ceux-là qui précédèrent les historiens et les géographes. Ces logographes, dit-il, méritent le nom de savants. « Ils connurent par occasion l'allégresse que nous donne la vérité, la* possession du renseignement petit, mais indestructible, atome qui restera identique dans toutes les synthèses ultérieures. » *Et M. Ouvré rappelle le commencement d'un ouvrage d'Hécatée, en faisant remarquer le ton d'enthousiasme scientifique (et de mépris pour les ignorants) qui éclate dans cette phrase :*

« *Moi, Hécatée, le Milésien, je dis ces choses et j'écris comme*

« elles me paraissent, car, à mon avis, les propos des Hellènes « sont nombreux et ridicules. »

M. Ouvré constate que, en effet, s'il y a bien des fables chez Hécatée, il y a aussi des détails concrets et authentiques sur les peuples, les villes, leurs sites et leurs fleuves. Par son désir de posséder la vérité, de la dégager des on-dit et de l'isoler des contradictions humaines, ce gauche critique, cet humble et maladroit collectionneur de faits participe de la majesté du savoir humain. Il y a fourni sa contribution : Je dis ces choses... *Et les choses que disait le vieil Hécatée sont vérifiées aujourd'hui.* A mon avis, les propos des Hellènes sont nombreux et ridicules... *Et, de longs âges après sa mort, des hommes inconnus, menant leur vie aux mêmes bords que le vieil Hécatée, reconnaissent qu'il est impossible de ne pas être de son avis.*

Avoir raison, c'est encore une des manières dont l'homme s'éternise : avoir raison et changer les propos « nombreux et ridicules » de ses concitoyens, Hellènes ou Francais, en un petit nombre de propositions cohérentes et raisonnables, c'est, quand on y réussit seulement sur un point, le chef-d'œuvre de l'énergie.

B. — *Les propos des Hellènes sont nombreux et ridicules. Excusez-moi si les paroles du vieil Hécatée me poursuivent. Elles me semblent de la nouveauté la plus fraîche par leur application.*

Dans le temps d'Hécatée, l'histoire et la géographie étaient au premier rudiment. Jusque-là certaines histoires s'étaient transmises, et l'on s'était toujours enquis et pourvu de quelques indications topographiques, plus ou moins éclaircies de figures, *avant de mettre en route soit une flotte, soit une armée. Mais, parce que les expéditions lointaines étaient rares, on ne s'occupait guère de démêler le véritable du fabuleux : peut-être même qu'un récit moins chargé de mensonge ou de fiction eût été moins couru et moins applaudi qu'une hâblerie pure. Tout le monde ayant un intérêt à mentir comme à entendre des mensonges, le fabricant des contes ne se gênait aucunement avec le public qu'il ne gênait point.*

Mais peu à peu, quand les rapports des peuples s'étendirent et s'accrurent, tant par le progrès des besoins que par celui des industries destinées à les satisfaire, quand il y eut des matelots

qui s'embarquaient pour une lointaine contrée, des armateurs qui y lançaient leurs bâtiments et des négociants qui les remplissaient de leurs richesses, la nécessité du contrôle éveilla naturellement l'esprit critique. Il y eut des récits exacts quand on sentit l'intérêt de l'exactitude, et, l'intérêt croissant, le progrès fut constant. Si l'on compare le vieil Hécatée, né avant Hérodote, à Strabon qui vécut du temps d'Auguste et de Tibère, ce progrès continu, poursuivi au sein du même monde et en exécution de la même cause maîtresse, fait l'enchantement du regard. Les « propos nombreux et ridicules » se sont tantôt évanouis, tantôt rangés à la limite de la connaissance comme de simples motifs d'ornementation : ces fables qui, jadis, servaient d'explication et de support à tout sont devenues à peine sensibles. Le dernier progrès de l'analyse et du savoir les résoudra en cendres et en fumée, quand les nécessités nouvelles auront poussé les hommes à des aventures nouvelles.

C. — *Les propos des Hellènes sont nombreux et ridicules, les miens ne paraîtraient ni moins nombreux ni plus sérieux au vieil annaliste ionien, si, revenu au milieu de nous, il pouvait penser que mon propos se borne au cercle de la science historique ou géographique.*

— *Eh! dirait-il, voilà un peu trop d'apparat pour en arriver à conclure que les Européens du XXe siècle de l'ère chrétienne sont plus avancés dans la connaissance de la terre et des peuples que nous l'étions vingt-cinq siècles en deçà.*

— *Vieil Hécatée, lui répondrais-je, vous auriez bien raison si j'arrêtais là mon dessein. Mais, Père vénérable, il est un peu plus étendu. Votre géographie et votre ethnographie ne m'étaient qu'un chemin détourné pour y parvenir. Tout ce que j'en disais servait d'acheminement à la Politique. C'est à la Politique que votre phrase de ce soir m'a rendu attentif.*

D. — *En politique, vieil Hécatée, nous ne sommes pas beaucoup plus avancés aujourd'hui que vous ne pouviez l'être cinq ou six siècles avant Jésus-Christ, pour la description de la terre et l'histoire des hommes. La politique balbutie, et ses bégaiements mis à la suite les uns des autres font une interminable théorie de « propos nombreux et ridicules » comme ceux*

que vous reprochiez aux Héllènes de votre temps. De quel effroyable chaos d'absurdités sans nombre cette politique moderne est issue, je ne sais pas si vous pouvez vous en faire idée suffisante.

Vous êtes né, vous avez vécu en un monde où la sagesse politique était presque aussi nécessaire que de nos jours de bons renseignements commerciaux. Vos villes, vos États qui avaient leurs révolutions, leurs tyrannies, leurs catastrophes reconnaissaient pourtant certaines grandes lois contre lesquelles il n'y a pas d'exemple (mais je dis d'exemple certain) qu'ils aient osé s'insurger. Par exemple, vieil Hécatée, de tous temps vos foyers furent les premières pierres de vos cités : quelque dévergondage que dût se permettre plus tard, en des temps moins durs, l'imagination presque sémite d'un Platon, on n'essaya jamais de les mettre en pratique. Croiriez-vous, homme des vieux temps, qu'il y a, de nos jours, une grande peine à faire recevoir d'un cercle de gens raisonnables ces deux positions, cependant évidentes et qui se complètent :

1° *L'individu n'est pas une unité sociale.*

2° *La première unité sociale, c'est la famille?*

Voilà ce qui n'est accueilli, de notre temps, vieil Hécatée, que par des discussions sans fin.

Dites que les intelligences un peu affaiblies n'entendent plus très bien le sens des vocables. Dites que, remarquablement épaissies ou ramollies, les cervelles ne possèdent peut-être plus la force d'attention qui est indispensable à l'appréhension de ces vérités. Dites que, occupés d'autres travaux, la plupart de nos sages ont beaucoup délaissé ce genre d'études ou s'y sont parfois égarés. Ces excuses, qui ont leur valeur, sont d'une insuffisance qu'il convient de sentir. Il y a de nos jours des esprits distingués qui connaissent le sens des mots. Il y a des cervelles assez souples et fortes pour soutenir avec constance et promptitude les mâles assauts de Pallas. Enfin, sur ce sujet lui-même, ces esprits fermes ont pensé. Ils ont même pensé le vrai.

Nous avons un philosophe mathématique, né au Midi, qui, par la voie mathématique, a trouvé et prouvé que, en effet, l'individu n'est pas une unité sociale et que la première unité sociale, c'est la famille. Nous avons aussi la même proposition découverte et démontrée par un philosophe physicien, né dans le Nord, et qui n'usa dans sa découverte et les preuves de celle-ci que

de la voie des sciences d'expérience. Le premier de ces philosophes ne crut ni à Dieu, ni à diable. L'autre, cher Milésien, fut un chrétien pieux. Si les preuves de l'un ou de l'autre, si les preuves des deux ensemble n'avaient pas été jugées assez fortes, il me semble que leur rencontre et leur accord présentaient un phénomène assez merveilleux pour impressionner le public ou, du moins, à défaut du public, les principaux et les plus sages...

(Il n'a pas échappé à nos lecteurs que j'essaye ici d'attirer l'attention d'Hécatée philosophe ionien, mort il y a vingt-cinq siècles, sur le théorème fondamental de la Politique, tel que l'ont formulé de nos jours Le Play, chrétien, normand, praticien de l'induction, et Comte positiviste, languedocien, praticien de la déduction.

Hécatée de Millet ne me donnant aucun signe d'improbation, je continuai de converser avec lui.)

Le public, Hécatée, vaut aujourd'hui ce qu'il valait de votre temps. Comme il est plus nombreux, ses propos sont aussi, comme vous disiez bien, plus nombreux et plus ridicules. Mais il est moins bien encadré. Il n'est plus encadré du tout. Vous aviez un corps des principaux et des sages. Il n'y a rien de tel chez nous. Comme il suffit pour être qualifié sage de passer quelques examens ou de moduler sous prétexte de discours quelques cris confus, la profession de chef, de magistrat et de prince, appartient au premier venu qu'il convienne à la multitude de regarder. Vous n'avez aucune idée de cela.

Le croiriez-vous, mon Hécatée? Les dignes délégués de cette multitude vaine se sont assemblés hier dans l'édifice destiné en apparence aux plus saintes délibérations. Il y avait quelques semaines qu'ils ne s'y étaient rencontrés. Savez-vous quel a été leur premier travail? Ils ont voté presque à l'unanimité (moins huit voix) l'affichage aux deniers publics d'un ramas de calembredaines et d'inepties, composé, voici un peu plus d'un siècle, par la réunion des plus pauvres têtes que notre France ait jamais portées.

L'article premier de ce factum plus qu'indigent déclare que les hommes naissent libres. Hélas! vieil Hécatée, devant nos principaux et parmi les meilleurs de ces principaux, parmi

ceux qui siègent à droite et qui ont mérité le beau titre de Cornichons, vous seriez obligé de parler fort longtemps avant de faire entendre que, de toutes les créatures, l'homme est peut-être la moins libre à sa naissance, étant incapable de marcher comme fait le poussin nouveau-né, de discerner et de prendre sa nourriture autour de lui, ni même de s'assimiler le moindre élément du dehors. Quand, le cordon coupé, il a cessé de dépendre de sa mère, il dépend de sa nourrice, puis de son pédagogue, puis de son père, et de son chef, tout cela pour son plus grand bien : il ne s'accroît qu'à cette condition. Si l'homme dont nous parlons n'est pas un sauvage, s'il est d'une civilisation opulente, à proportion que cette civilisation est plus avancée cet homme dépendra davantage, il sera engagé dans un plus grand nombre de liens. La liberté n'est pas au commencement, mais à la fin. Elle n'est pas à la racine, mais aux fleurs et aux fruits de la nature humaine ou pour dire mieux de la vertu humaine. On est plus libre à proportion qu'on est meilleur. Il faut le devenir. Vieil Hécatée, que vous ririez! Nos hommes ont cru s'attribuer le prix de l'effort en affichant partout dans leurs mairies et leurs écoles, dans leurs ministères et leurs églises, que ce prix s'acquiert sans effort. Mais afficher partout que chacun naît millionnaire vaudrait-il à chacun l'ombre même du million?

Le même factum, Hécatée, prétend en outre que le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Nous savions que le but de toute cité, c'est la vie, non seulement la vie humaine, mais la vie animale, la vie individuelle de chacun, aucun de nous n'étant viable sans « l'association politique! » L'affiche votée par quatre cent six voix contre huit ajoute que le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation : votre temps n'avait pas encore oublié de noter que tous les pouvoirs viennent des dieux maîtres du monde, autrement dit de profondes lois naturelles que l'homme n'a point faites et auxquelles il faut bien que l'homme se conforme s'il ne veut point périr! L'affiche dit : la loi est l'expression de la volonté générale. Vous sentiez qu'elle est l'expression des nécessités et des convenances du salut ou de la prospérité du public : auriez-vous sans cela nourri des prêtres aux frais de l'Etat ou écouté les sages qui furent vos législateurs?

E. — *Hécatée, ô vieux mort et enseveli bienheureux, je ne troublerai pas ta cendre d'une analyse plus complète des sottises qu'on affichera par toute la France. Tu en as idée maintenant et tu peux mesurer l'égale sottise de nos nobles et de nos gueux. Ils se valent parfaitement. Tous les propos nombreux et tous les propos ridicules que tu as pu recueillir sur la source des fleuves, sur leurs cours, sur la langue et les mœurs des populations, tous les amas de fables qu'il t'a diverti de détruire sur ces objets ne sont rien auprès des imaginations qui se débitent parmi nous sur la politique.*

Comme tu leur parlais d'une voix ferme, vieil Hécatée, pour les choses que tu savais : « Moi, Hécatée le Milésien, je dis ces « choses, et j'écris comme elles me paraissent!... » Quant aux propos nombreux et ridicules des Hellènes, ton enthousiasme du vrai en faisait justice, et tu savais que l'avenir en ferait justice après toi.

Puissions-nous t'imiter, et parler aussi bien sur les choses que nous savons!...

Mais c'est ici que change le ton de mon monologue. Il s'oriente vers la pratique. Si tout ce qui précède est conforme à mes sentiments de spéculateur isolé, tels qu'ils pouvaient être éprouvés de 1892 à 1895, ce qui suit porte une autre date, 1901, à laquelle j'avais bien cessé d'hésiter devant l'action politique proprement dite et me trouvais déjà entouré de compagnons, d'amis, qui pensaient comme moi, et je pouvais me dire :

Quelles que soient nos origines et quelles que soient nos méthodes, même quelles que soient nos philosophies divergentes, il est en Politique des vérités que tout établit, que rien ne dément, et contre lesquelles le verbiage de l'orateur ou la manœuvre de l'intrigant ne feront que pitié. Elles triompheront ainsi que triomphèrent les renseignements d'Hécatée, au fur et à mesure que le monde sentira le besoin de les vérifier.

F. — *Mais le monde en aura besoin. Le monde aura besoin de la vérité politique comme il a eu besoin de la vérité géographique et ethnographique, par un jeu naturel des nécessités qui l'animent.*

La brusque augmentation de valeur donnée à la planète depuis cinquante ans a sans doute développé un peu partout

le nationalisme, c'est-à-dire le sentiment et la conscience de chaque groupe ou territoire donné; il y a un nationalisme dans les moindres sous-groupes du monde slave, il y en a un au Japon, un en Chine, un aux Philippines et tous les germes nationaux ne sont pas encore sortis. Le nationalisme est le grand fait du monde moderne. Mais le nationalisme, partout où il le peut, exhale comme un souffle de conquête et d'absorption tantôt pacifique et tantôt guerrière : un puissant impérialisme. De sorte que ceux qui naguère parlaient de réduire toutes les questions politiques, soit, en un sens, à des questions morales, soit, en un autre sens, à des questions économiques, seront bientôt forcés de nous avouer que toutes, présentement, se ramènent à un grand problème de Mécanique ou, pour mieux dire, de Physique politique. A la meilleure organisation politique, des faits manifestes viendront décerner le pouvoir de règner sur les autres faits et de leur mesurer ainsi la vie ou la mort; l'état présent du monde où l'ancienne Europe est dissoute, après avoir dissous l'ancienne chrétienté, n'autorise ni d'autres prévisions, ni même d'autres rêves.

On aura besoin de la Politique, l'empirisme d'autrefois ne suffira plus, on prendra en horreur les fables et leurs fabulistes, la blagologie et ses blagologues, parce que l'on sera dans la nécessité absolue de savoir ce qui fait les peuples prospères, les civilisations florissantes, les citoyens riches, paisibles et heureux. On l'étudiera probablement sur beaucoup de ruines. Heureux qui, averti par les ruines d'autrui, se mettra le premier à ce salutaire examen!

G. — *Aujourd'hui, nous ne voyons pas l'avantage matériel de notre parole. Nous étant donné la peine d'étudier et de réfléchir, nous savons : et le savoir ne nous sert de rien. Je veux dire qu'il ne sert de rien à notre patrie. Ceux que nous avions convaincus ont encore dans l'oreille le poids de nos discours; ce plat rhéteur qui passe, ce chiffon de papier qu'on lit, n'importe quelle distraction le leur fera oublier. Quoi d'étonnant? Deux cent mille cadavres ont jonché nos campagnes, voilà trente ans : mais ils n'ont pas encore persuadé nos concitoyens de la vérité qu'ils montrèrent à Renan* que la démocratie est le grand dissolvant de l'institution militaire. *Ce sont des patriotes qui*

flattent la démocratie! Vainement M. de Vogüé, dans la Liberté, *l'autre soir, à propos des notes de Villebois-Mareuil au Transvaal, invoquait-il ce beau témoignage taché de sang. Il n'y a pas encore d'intérêt assez vif ,pour faire préférer aux fables politiques une vérité politique. Comme pour la géographie du temps d'Hécatée, c'est de fictions que le public a faim et soif, c'est de fictions que les fournisseurs de ce public se sont approvisionnés le plus largement : oui, le meilleur de ce public, les meilleurs de ses fournisseurs, je dis les royalistes et je dis les nationalistes!*

H. — *On pourrait imposer la vérité de force. Les dégâts que pourrait entraîner cette imposition seraient de peu, en comparaison de tant de dégâts futurs qu'elle épargnerait. Je ne crains pas de dire que, pour un esprit libre et un bon esprit, voilà l'espoir le plus sacré.*

Mais cet espoir peut être trompé. L'énergie organisatrice peut ne point faire son coup d'éclat au temps nécessaire. Elle peut le faire et le manquer. Elle peut ne point le manquer et son entreprise, bien commencée, finir mal.

Car tout est possible.

Ce qui est impossible, c'est que l'art, c'est que la science de la Politique, plus nécessaires chaque jour, se composent sur d'autres bases que celles que nous ont déterminées nos maîtres et que nous essayons d'affermir après eux : de nos petits faits bien notés, de nos lois prudemment et solidement établies, de nos vérités incomplètes, mais en elles-mêmes indestructibles, de là et non d'ailleurs, la science politique s'élèvera. Nous sommes — à trois? — à quatre? — à cinq? — à dix? — nous sommes Hécatée le Milésien. Placés aux commencements de notre science, nous avons néanmoins le droit de répéter la fière et dédaigneuse profession du savoir : « Moi, Hécatée le Milésien, je dis ces choses et j'écris comme elles me paraissent, car à mon avis les propos des Hellènes sont nombreux et ridicules. »

Répétons cela fermement.

Ces dernières paroles sonnent bien un départ, enseignes déployées, pour aller, pour voler à la conquête des intelligences sur le programme d'une action.

IV

Il reste à exposer comment j'en arrivai là : que s'était-il passé entre ce mouvement décidé et la contemplation immobile qui m'avait d'abord retenu?

Immobile.... Immobile.... C'est, il faut l'avouer, beaucoup dire, et, si je fais une révision attentive de tous mes premiers souvenirs, il convient de rabattre un peu du fakirisme dans lequel je croyais m'être retranché. Une autre Politique m'avait, pour ainsi dire, ressaisi plus profondément, par dessous.

La politique que j'avais méprisée était celle des partis, à la conquête de leur aliment dans l'État; c'étaient les aboiements pour ou contre les constitutions, ou les rivalités entre l'opportunisme, le radicalisme et le socialisme naissant. Mais, de bonne heure, de façon à peine consciente, j'avais été saisi par trois sentiments alors nouveaux et qui auront tenu, depuis, une place croissante dans la vie civique française.

Dès les tous premiers pas que je fis dans Paris, dans la matinée du 2 décembre 1885, j'avais été frappé, ému, presque blessé du spectacle matériel de ces belles rues et de ces grands boulevards que pavoisait, du rez-de-chaussée jusqu'au faîte, une multitude d'enseignes étrangères, chargées de ces noms en K, en W, en Z que nos ouvriers d'imprimerie appellent spirituellement les lettres juives. *Les Français étaient-ils encore chez eux en France?* Quiconque tendait à poser cette question éveillait en moi des mouvements d'approbation confuse.

Mais, d'autre part, aux jours qui suivirent, comme je visitais avec une ardeur d'admiration que je n'oserais exprimer, les Musées où reposent tant de grandes forces amies : Poussin, Lorrain, Vinci, Titien et Raphaël, les immenses dépôts de livres, les collections des signes matériels de la valeur et de la noblesse du genre humain, j'étais également saisi de la qualité périssable de ces trésors et du risque dont ils sont grevés à toute minute : soit l'usure du temps, soit la rage des éléments, soit surtout la folie iconoclaste et incendiaire des hommes, et la pensée du moindre coup que porterait, par exemple, à une Galerie du Louvre, à un salon de l'Arsenal ou de la Mazarine, le boulet ennemi comme en 1870, ou le

jet de pétrole comme en 1871, m'inspirait les passions d'une crainte et d'une pitié plus qu'humaines. Mon droit à la garde et au maintien de tant de trésors m'apparut *le premier des droits.*

D'un troisième côté, ma Provence m'était devenue beaucoup plus chère, de loin. Je relisais, même je découvrais quelques-uns des grands poètes de l'étonnante Renaissance qui achevait de donner là-bas sa plus haute flamme avec Aubanel, qui allait mourir en 1886, avec Roumanille, qui disparut en 1891, avec Mistral heureusement éloigné encore des magnificences de son couchant de 1914. Leurs vers nous possédaient, mon frère et moi : ils nous poursuivaient. Le petit logement parisien en bourdonnait de jour et de nuit. Ma mère assurait en riant que j'avais appris le provençal à Paris. Taquinerie à part, c'était bien Paris qui m'avait rempli de ce grand amour pour la langue de notre peuple, pour ses légendes pleines de sagesse et de poésie, ses coutumes fidèles, ses jeux, ses proverbes spirituels, ses mœurs si variées, que, seule, unifiait l'égale beauté de son ciel. Il m'avait paru ingénieux d'entreprendre une sorte de géographie poétique du pays, replaçant chaque poète et aussi chaque poème dans le paysage qui l'avait nourri ou qu'il réflétait. Ce désir d'inventorier le génie de nos moindres lieux me conduisit naturellement à l'étude de notre histoire, belle, sinon heureuse, et à me rendre un compte exact du mal vraiment mortel que nous faisait, depuis 1789, un dessèchement et un abrutissement nés de la centralisation : la renaissance mistralienne n'aura été, au fond, que la réaction d'une élite devant l'uniformité imposée par le jacobinisme à une population qui en souffrait à son insu.

Quand les vacances me ramenaient à Martigues, je m'enfermais dans nos Archives pour en tirer une suite d'étonnements que rien n'épuisait : les libertés de la vie locale étaient donc à situer en avant de la nuit du 4 aout? notre force, notre politesse, notre éducation, notre véritable civilisation avaient donc précédé la prise de la Bastille? il eût fallu pouvoir aller dire cela à Victor Hugo. Il venait malheureusement de mourir.

Un Éloge d'Aubanel couronné par la société des félibres de Paris m'introduisit dans le milieu de poètes et d'artistes que dominaient un certain nombre de députés et de sénateurs

méridionaux, démocrates traditionnels possédés du génie électoral, rompus aux méthodes parlementaires.

Leurs conversations, fort libres, qui ne cachaient que fort peu de chose, m'aidèrent beaucoup par la suite à pénétrer soit le mécanisme, soit l'esprit de la République. Je dois témoigner que c'étaient de fort braves gens, quelques-uns légèrement débraillés à la Gambetta, mais bons camarades et meilleurs vivants, amis des livres et des idées. Ils firent grand accueil à mon discours de bienvenue sur les *Trente beautés de Martigues*[1], puis me bombardèrent secrétaire général de leur Revue mensuelle le *Viro-Souléu* (le Tournesol) et m'accueillirent même dans une espèce de saint-des-saints que présidait chaque soir au Café Voltaire le plus fin et le plus lettré, la tête la plus chantante, mais le plus mauvais caractère qu'il m'ait été donné de connaître jamais : c'était Paul Arène. Là aussi je connus M. Pierre Laffitte, le successeur d'Auguste Comte à la direction du Positivime, et Baptiste Bonnet, l'auteur un jour fameux des *Mémoires d'un valet de ferme*, que lui avait généreusement traduits Alphonse Daudet.

Il faut avouer que tout ce monde y avait vécu tranquille jusqu'au jour où notre jeunesse le troubla : je dis la mienne et celle de Frédéric Amouretti. Mon aîné de cinq ans, historien et géographe de carrière, préparant l'agrégation, né à Toulon, mais originaire de Cannes, tout frais arrivé d'Aix où il avait connu mes condisciples, maîtres et amis, Frédéric Amouretti était rapidement devenu mon frère de pensée et d'âme. Le rêve de l'action, l'imagination de l'action, qui m'occupait à mon insu, le possédait à son escient. Si bien qu'à nous deux,

D'animaux malfaisants fîmes un très bon plat.

Ni la littérature du Café Voltaire, ni l'agréable cour d'amour que l'on allait faire une fois l'an à Sceaux ne remplissaient vraiment le dessein mistralien, ni la mission du Félibrige : nous nous en aperçûmes, et résolûmes d'y ajouter un effort en faveur de la renaissance des provinces historiques, et même de leur fédération, disions-nous en souvenir de *la constitution fédérative de l'ancienne France* dont parlent tous nos vieux auteurs.

1. On en trouvera le texte dans mon livre : l'*Étang de Berre*.

Comme les félibres de Paris entreprenaient chaque année un voyage dans quelque région du pays d'Oc, nous en profitâmes pour affirmer cette pensée et l'accréditer parmi les jeunes gens que nous visitions. En 1890, j'avais eu l'honneur et le plaisir de persuader, en traversant Agen, le poète Jean Carrère qui a fortement marqué, depuis, en d'autres domaines. L'année suivante, 11 août 1891, la parole enflammée de Xavier de Magallon fit un splendide accueil à la félibrée de Martigues que Mistral en personne avait présidée. Puis, l'hiver venu, quand le président du félibrige, Félix Gras, rendit leur visite aux pèlerins du Café Voltaire, nous lui lûmes une déclaration[1] qui précisait la volonté de mener une campagne en règle pour la régénération de pouvoirs locaux amortis ou domestiqués.

Le programme apparut gros d'ambitions et de dangers. Le Gouvernement s'en émut, paraît-il : des représentations furent faites par le préfet de la Seine au vénérable M. Sextius Michel qui cumulait les fonctions de président du félibrige de Paris, de franc-maçon fervent et de maire du XVe arrondissement. Entre lui et nous une procédure commença, qui fut vive et ne fut point courte. L'accusation était fermement soutenue par M. Laffitte. Comme j'alléguais contre celui-ci les vues fédéralistes du *Système de politique positive* et le poussais dans ses derniers retranchements, *Eh bien*, prononça d'une voix mourante le directeur du Positivisme, *dans cette affaire-là, Auguste Comte s'est trompé.* Le plafond ne s'écroula point, ni les lustres ne s'éteignirent. Après deux années de débats mon exclusion fut prononcée : douze « jeunes félibres » donnèrent leur démission et, sur-le-champ, nous allâmes fonder de l'autre côté de la Seine une « École parisienne du Félibrige » qui vécut quelque temps au Café du Centre, près des Arts et Métiers, puis revint se fixer aux Cadrans place Saint-Michel et finalement au café Procope, où elle brilla durant plusieurs belles années, jusqu'au premier éclat de l'affaire Dreyfus qui brouilla tout le monde et qui nous dispersa.

Cependant, les Anciens du Café Voltaire nous traitaient de réactionnaires. Il y avait bien des réactionnaires chez

1. Voir la Déclaration des jeunes félibres dans l'*Étang de Berre.*

nous, mais aussi des républicains sang de bœuf, Auguste Marin, Jules Ronjat, Adrien Frissant, bien d'autres.

Étais-je tellement réactionnaire moi-même?...

On a vu quelles doctrines je murissais. Mais je n'étais pas royaliste et il m'arrivait aussi d'éprouver, en plus d'un cas, l'obscur regret de me trouver classé à droite soit par mes tendances d'esprit, soit par la couleur des journaux auxquels je donnais ma collaboration : cette étiquette n'allait-elle pas opposer des difficultés de surcroît à la renaissance de nos groupes provinciaux? L'excellent Baptiste Bonnet nous entendant parler de *fédéralisme* avait tranquillement compris *féodalisme*, et s'imaginait que nous voulions lui faire battre les étangs pour assurer le sommeil de son seigneur! J'étais résolu à saisir toute occasion de nous montrer étrangers aux catégories politiques et (très sainte simplicité!) d'entretenir de bonnes relations avec toutes. Ma première visite au marquis de La Tour du Pin, rue de Solférino, à son journal *la Corporation*, est de cette époque : comme je lui parlais de nos amis républicains décentralisateurs, l'auteur des *Aphorismes de politique sociale* exquissa le plus beau, le plus sceptique des sourires. Nous invitions à nos soirées des littérateurs politiques tels que Lintilhac, déjà sénateur, et même, il m'en souvient, M. Gaston Doumergue, alors jeune député. Je conserve sa lettre d'acceptation. Il vint. Nous le reconduisîmes du boulevard de Strasbourg au pont des Saints-Pères en faisant de louables efforts pour le convertir! Mais, ignorant sa confession, il m'échappa de lui parler du calvinisme sans amitié...

Très encouragés, très soutenus par Mistral, nous entretenions des intelligences et des correspondances avec beaucoup de localités des trente-trois départements de langue d'Oc, « jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc », partout où l'on nous signalait quelques chances de jeunes recrues. Nous les visitions, ou les faisions visiter. Nous nous efforcions de fonder des groupes, surtout en Provence, et vers Nîmes, Montpellier, Toulouse, où étaient nos relations nombreuses, nos vives amitiés. La Fédération régionaliste française a dû sortir un peu de là.

Entre temps, Barrès faisait de sa « Cocarde » le plus amusant

des journaux. Sur la formule : *nous sommes individualistes et décentralisateurs*, les esprits les plus différents, les partis les plus opposés (du collectivisme des députés Gabriel et Eugène Fournière à l'anarchisme de Pierre Denis, ancien secrétaire du général Boulanger), juifs, pratiquants, bons catholiques, libres-penseurs intolérants se supportaient ou se déchiraient là-dedans. N'étant pas du tout individualiste, mais, par compensation, trois ou quatre fois décentralisateur, je pouvais seconder Barrès au rez-de-chaussée du journal, intitulé la « Vie intellectuelle », où furent publiés mes premiers « Criton ». J'y faisais aussi campagne contre les étrangers domiciliés auxquels je donnai le nom des Métèques auxquels Michel Clerc venait de consacrer une thèse de doctorat et que reprit un peu plus tard le roman de Binet-Valmer. Je protestai contre la hideuse démolition des murailles d'Antibes et défendis le droit de nos populations aux courses de taureaux, ce qui ne me valait aucun sourire de madame Séverine. Au bout de six mois, Barrès s'aperçut que son administrateur, Juif marchand de papier, abusait indignement de la position. Comme il le secouait, l'autre mit la main sur son cœur et répondit d'un mot épique : *Moi, monsieur Barrès, je n'ai pas de délicatesse.* Il voulait gagner de l'argent. Ce n'était pas pour cela que Barrès avait pris la « Cocarde ». Il la quitta. Nous la quittâmes à sa suite, tous, René Boylesve emportant la fin de son premier roman, le *Médecin des Dames de Néans* qui était en cours de publication et qu'il offrait en sacrifice à la solidarité barrésienne.

Cette campagne de six mois avait remué des idées, ému des sympathies, fait lever des haines. Mais je restais frappé du peu d'écho éveillé par nos déclarations provinciales. Cependant, nous avions débordé les frontières des pays d'oc; nous avions essayé de galvaniser Bretagne, Flandre, Vendée, Lorraine. En écoutant les plus adroits des politiciens du régime, j'avais fini par prendre garde qu'ils ne gouvernaient que par la centralisation, de laquelle dépendait leur réélection; ils n'y toucheraient pas, ils ne pourraient pas y toucher : mais, ce public, dont on défendait l'intérêt vital, d'où venait son indifférence?... Tant de villes, petites et grandes, refusaient l'avenir en se montrant insensibles à

notre effort pour réveiller la vie locale : quelle indifférence, quelle apathie!

Mais ces exclamations revenaient à résoudre la question par la question. On ne nous eût fait de réponse enthousiaste que si le mal profond avait été moins général. Il fallut du temps pour compter le nombre et l'épaisseur des masses de poussière obscure que l'Administration avait superposées à la personnalité de tous nos pays.

La difficulté principale tenait à l'ingratitude des avantages attachés à toute réforme d'une qualité un peu noble. Celle-ci ne signifiait ni les besoins immédiats des agitateurs, ni la convoitise spontanée des foules. Elle revenait tout entière au cas supérieur et au privilège royal des améliorations qui sont nécessaires, mais d'une nécessité qui ne prend pas les gens à la gorge : besoin vital, mais ignoré. Ces réformes indispensables peuvent et doivent se faire par en haut, moyennant le savant mélange de diplomatie et d'autorité qui suppose un Pouvoir énergique et sage. Notre chimère était de vouloir l'opérer d'en bas par la libre réaction du public.

Même dans l'hypothèse improbable où quelque circonstance soudaine l'eût doublée de passions vivaces, la chimère n'était pas exempte du grand risque de déchirer, non pas, on l'a trop dit, l'unité nationale, mais la cohésion de l'État : un certain courant d'anarchie sous-jacente serait aussitôt devenu sensible à fleur de sol. La seule vue du félibrige mistralien agité de rivalités violentes, malgré la majesté de l'œuvre et le haut ascendant du chef, fortifiait ces appréhensions : que serait-ce quand il ne s'agirait plus de langue ou d'orthographe mais des compétitions d'intérêt urbain et rural, qui joueraient à plein, sans le contrepoids d'aucun pouvoir fort!

Un moment, je m'étais arrêté au remède héroïque.

— Soit! pensai-je, l'expérience prononcera! Le débridement complet des libertés locales, fera carnage des mauvais et des faibles, sélection des bons et des forts...

Je fus vite obligé de me dire que la vie du pays ne pouvait être comparée à l'expérimentation d'un sérum. La France n'est pas un cobaye! La cause du fédéralisme étant juste et sainte, il fallait entreprendre de la servir par un autre biais.

V

Que vouloir alors? Il me souvient d'une promenade sur les hauteurs de la Californie de Cannes, en compagnie de Frédéric Amouretti et de son ami Joseph Béranger, le même « bourgeois de Cannes » qui l'avait accompagné chez Fustel de Coulanges quelques années auparavant[1]. L'air embaumé, le ciel ardent nous soufflaient les désirs de notre espérance. Comment douter de rien, au bel endroit où tout était en fleur?

Oui, alors, que vouloir?...

C'était bien simple : un nouveau journal et dans des conditions meilleures! Mes deux hôtes en avaient fait un dans leur ville natale en 1888 et 1889 avec notre ami commun Xavier de Magallon : pourquoi ne pas reprendre l'aventure de ce *Réveil de la Provence* mais sur le même théâtre que la *Cocarde* : à Paris? On la pousserait à fond avec les mêmes idées. On s'efforcerait seulement d'élargir à la mesure des grands maîtres du XIXe siècle l'idée de réforme conservatrice que la presse de droite tendait à laisser décliner. Ce serait par la tête, par le gouvernement, que l'œuvre de décentralisation serait abordée!

Quel gouvernement? Mes amis étaient, l'un et l'autre, royalistes militants. Moi, je me demandais toujours si leur drapeau dynastique ne nuirait pas au juste essor du mouvement rêvé. Vieille objection que se sont faites tant d'autres recrues de l'*Action Française*! Je l'ai roulée longtemps, très longtemps pour mon compte. Avant d'en éloigner les autres, j'ai dû la chasser de moi-même. Ces scrupules étaient absurdes. Du seul point de vue du succès brut, il y avait avantage à produire un programme complet de l'État central et des États périphériques. Si affaibli que parût alors le parti royaliste, après le Boulangisme, après le Ralliement de Léon XIII, il restait fort sage d'en utiliser et d'en intégrer toutes les valeurs.

Royalisme à part, j'avais plaisir à abonder dans tous les autres chapitres du juvénile programme.

Que de fois j'aurai repensé à cette libre et lointaine conversation, soit en rédigeant la revue d'*Action Française*, soit en dirigeant le journal! Alors, comme dix ou vingt ans plus tard,

1. Voir le récit de cette visite dans l'*Étang de Berre*.

nous voulions tenir la truelle et l'épée, faire construction et bataille, polémique et doctrine, puis recruter des orateurs, enfin grouper du monde, ajouter à l'écrit et à la parole l'organisation, l'action dans la rue.

Volontaires du Pape, Croix de Fer, Jeunes patriotes, fils légitimes ou bâtards des Camelots du Roi et des Étudiants d'Action française, vous flottiez dans les rêves de ce crépuscule si beau! Une sorte de Pré-Action française se répandait ainsi du ciel sur la terre. Mais le réel devait étrangement dépasser ces images confuses, dont la suite immédiate fut d'ailleurs égale à zéro.

Seul, le cours de mes idées en fut un peu infléchi. Nous redescendions vers la belle ville, par ses coteaux fleuris, vers les plantations de tubéreuses, où de jeunes paysannes achevaient leur cueillette de la mi-été. Je ne sais comment ce doux et calme paysage en pente sur la mer me rappela ce que mes père et mère m'avaient conté de leur premier voyage dans ce paradis : quand ils eurent dépassé Toulon, qui leur était familier, les honneurs du pays leur furent faits par un ministre du Saint Évangile de nationalité anglaise, qui parlait trop bien le français et qui savait mieux qu'eux, fils et fille de Provençaux, le nom et le passé des villages et des rivages! Cela remonte à 1865. Je n'étais pas né. Les compatriotes de lord Brougham, et nos autres envahisseurs d'Europe et d'Amérique n'avaient pas eu le temps d'y commettre tous leurs dégâts : le pays conservait alors presque tout son charme sauvage. J'avais maintenant devant moi les effets du trentenaire ultérieur : un pêle-mêle de villas mauresques, de castels gothiques et de casernes allemandes entrechoquait des toitures disgrâciées. Nous qui rêvions de Provence, étions-nous assez bien servis! C'était Cosmopolis. Toute cette laideur ne durant que pour s'aggraver, que pourrait-il en être dans trente nouvelles années?

Vraiment, est-ce qu'une autre France, une France moins envahie, et plus maîtresse d'elle-même, n'aurait pas mieux tenu et mieux gardé cette incomparable corniche? Une politique générale, une politique de vues d'ensemble, voilà ce qui avait manqué, disais-je. Amouretti, ni Béranger n'y contredisaient. A quoi leur avait-il servi d'essayer d'enseigner à leur

petite ville que « les étrangers » qui l'enrichissaient apportaient un genre d'exploitation plus nuisible qu'utile au bien véritable de tous? Tout le monde voyait que, si la terre avait enchéri, le prix de la vie avait monté d'autant, mais quelque chose d'inappréciable avait disparu : le plaisir d'être chez soi et de vivre entre soi... Hélas! combien le sentaient? Pour avoir comparé ces hôtes productifs au charbon de Saint-Étienne ou aux troupeaux de porcs de la vieille Serbie, le *Réveil de la Provence* avait failli sombrer sous l'émeute. Là comme ailleurs les intérêts particuliers canonisés, divinisés, dévoraient l'intérêt général des provinces et de la patrie. L'important était donc de rendre un centre fort, une âme vivante, un clair esprit, à ce bien public déchiré.

D'autres plaies demeurées ouvertes nous donnaient la même leçon. Strasbourg, Metz tenaient à nos plus anciennes pensées. Né si loin du théâtre de la dernière guerre, je me rappelais qu'elle avait occupé le premier horizon de ma petite enfance; dès avant le milieu de ma troisième année, j'avais vu mon père et ma mère, front contre front, et les yeux pleins de larmes, suivre sur un grand atlas le cours irrésistible de l'invasion. Je me rappelais tels Messins qui, ayant opté pour la France et réfugiés à Aix, y habitaient la même maison que nous : famille admirable, vieux père, vieille mère, une fille célibataire, deux fils officiers sur trois, tous unis par l'affection et la religion du Pays perdu. A certains jours ils retiraient d'une cassette, enveloppés de chiffons de soie, les pauvres morceaux d'un pain noir, le *pain du Siège*, le prenaient, le tenaient pieusement entre leurs mains et se le passaient comme une relique. Je revoyais d'autres Lorrains, mon professeur de huitième, un abbé Jeannin qui se trouvait être le parent ou l'allié de l'abbé Wetterlé, et M. Wetterlé lui-même, qui avait été notre surveillant au collège pendant quelques mois : leur sérieux, leur gaieté, leur courage m'émerveillaient. A Paris dès mon arrivée j'avais recherché par prédilection ces hommes de l'Est : Barrès, René Marc Ferry et d'autres, puis le général Mercier, et leur ambiance morale liait étroitement la reprise de leurs Provinces, les libertés de ma Provence et la commune reconstruction française. Mais je voyais, de plus en plus, combien cette reconstruction, toujours

nommée dans les programmes, avançait péniblement dans le faits. Mes deux Cannois en profitaient pour me vanter la propriété et la force de l'outil monarchique. Même alors, cela est certain, je ne me sentais pas royaliste.

Je le suis devenu : beaucoup de mes amis ont jugé que ce fut par le péril soudain où la République impuissante jeta la nation en cédant tout aux Juifs dans l'affaire Dreyfus. J'ai dû le dire et le penser : rien n'est plus exact, sans l'être absolument. La conversion de mon esprit est antérieure d'un an à l'Affaire, elle date des premières semaines que j'ai vécues hors de France, mon voyage de Grèce au printemps de 1896.

Sorti de mon pays je le vis enfin tel qu'il est. Que je fus effrayé de le voir si petit! Comme il apparaissait isolé et flottant dans le vaste monde, différent de l'idée, que je m'en faisais! Jusque-là j'étais vaguement fier de certains actes de relèvement, tels que l'alliance russe : dans Athènes, le cœur me saigna pour le genre et le nombre des difficultés que cette espèce de protectorat tsariste imposait par tout l'Orient, pour les menaces et les dangers qui en résultaient! Ailleurs on se heurtait au monstrueux développement scientifique, économique, financier, politique, militaire de l'Allemagne, et je ne pouvais m'empêcher de décrire à la *Gazette de France*, qui m'avait envoyé là-bas, la silhouette ultra-prussienne[1] de l'aîné des princes grecs, cependant fils de la plus française des races royales étrangères! Le nationalisme universel, étendu même à l'Amérique, s'imposait, pesait *sur mes yeux*. Le bien qu'il arrivait à des étrangers amis de dire de mon pays était d'une qualité tout à fait extérieure à mes nécessités essentielles : son avenir et sa grandeur. Un jour que mon confrère M. Gabrielidis, directeur de l'*Acropolis*, me menait à la découverte du joli monument chorégique de Lysicrate et semait notre promenade de beaux vers indolents et doux de Verlaine, je ne pus m'empêcher de le remercier et l'interrogeai avec brusquerie sur notre influence dans le Levant. Sans hésiter il répondit par allusion au sort tragique Athènes : « *Graecia capta ferum victorem...* » Je demandai, en vive réplique, ce qu'Athènes avait pu valoir sans la liberté...

— Nous étions donc si bas? Était-ce possible?...

1. *Anthinéa*, page 244.

Le traité de Francfort? Nos provinces prisonnières?

Cela remontait à un quart de siècle : comment n'était-ce pas en partie réparé, en partie oublié? C'est que, avant 1870, il y avait 1815 et Waterloo, 1805 et Trafalgar. Je savais l'histoire de la Marine : je ne l'avais jamais bien imaginée ni sentie. De l'Acropole et du Pirée, des hauteurs de l'Hymette et du littoral d'Éleusis, quand les ressouvenirs attiques faisaient trêve, mes yeux couraient la face de la Mer qui fut notre Mer et, de Constantinople à Chypre ou d'Alexandrie à Ceuta, je ne voyais que notre ruine et le progrès des anciens rivaux triomphants. Malte, fille de Rhodes, née de l'hospice de Saint-Jean de Jérusalem, cet hospice fondé par un pèlerin de Provence, lui-même issu de ma vieille petite ville, cette île de Malte était occupée depuis cent ans par l'Angleterre : qu'y faisait-elle en notre lieu?

— *Et,* me disais-je aussi *quelle est la date du dernier assaut donné à Gibraltar par une armée française?*

Redescendu en ville, je compulsai les dictionnaires et vis que, de 1792 à 1815, vingt-trois ans de guerre à l'Angleterre n'avaient pas touché, ni tenté de toucher à cet orgueilleux avant-poste du garnisaire britannique en Méditerranée : nous l'avions assiégé pour la dernière fois pendant la guerre d'Amérique, sous le tyran Louis XVI!

Cependant bien des guerres (et quelles guerres!) avaient eu lieu au siècle écoulé : de toutes ces morts violentes de milliers de Français, combien d'utiles? Nos guerres démocratiques n'avaient servi de rien. Je me récitais à voix haute le rapport du Comité de Salut Public du 14 octobre 1794 : sous les tyrans « *forts de l'industrie nationale* », « *dans toute guerre une province nouvelle était la récompense de notre politique et de l'usage de nos forces* ». Alors le Pacte de Famille tendait à nous mieux établir au midi de l'Europe par Naples et par Madrid. Alors l'acquisition de la Corse préludait à deux autres opérations de nos rois : prise d'Alger et conquête de l'Algérie. Ces lumières brutales bouleversaient, autant que ma carte du monde, ma projection de l'histoire de France et accusaient le point à partir duquel notre plan s'était incliné pour déterminer nos glissades: les Mers perdues avec la première République et le premier Empire, le Continent avec le second Empire et la troisième République! La cause était commune : du tréfond de ma cons-

cience le nom du seul topique utile commençait d'émerger.

Dans la traversée du retour, un incident presque ridicule servit de couronne à ces réflexions.

Nous étions sur un paquebot marseillais. Compagnie, capitaine, équipage, tout le monde était du pays, hormis les passagers : quel petit nombre de Français! Était-ce donc pour le compte des autres races que nous labourions cette mer de Thésée et d'Ulysse, de Pythéas et de Duilius?

Heureusement, le cuisinier, qui avait dû naître au quartier Saint Jean, avait rédigé le menu dans un anglo-français si consolant que le rumpsteack y était figuré en « ronstec ». Je m'abandonnais en silence à la joie d'une transcription libre et belle, quand, de l'autre côté de la table, une dame aux joues colorées, aux dents fortes, saisit le crayon d'or qui parait son maigre corsage et, farouche figure d'une Grande-Bretagne vraiment reine des flots, effaça d'un trait vif notre pauvre provençalisme pour rétablir la forme insulaire offensée. Il ne serait pas dit que j'aurais pu battre une dame... Mais, par-dessus les verreries, les plats et les fleurs, je lui assénai le regard de l'homme ruiné, dépouillé, et qu'on met hors de sa maison. Vit-elle? Comprit-elle? Ou reproduisait-elle l'invariable définition virgilienne que donne Paul Bourget des Anglais en voyage :

Et penitus toto divisos orbe Britannos?

A moins qu'elle n'ait ri de ma faible rage impuissante! Un peuple menacé d'éviction n'a qu'un droit : méditer en silence, décider avec fermeté.

Le fait est que, de ce moment, la destinée de la France a commencé de m'être claire; je me représentais cette nation parée de tant de qualités sérieuses, qui n'ont point faibli, et de tant de charmes toujours brillants, réduite aux conditions d'une véritable orpheline.

Nation sans chef, père, ni roi.

Qu'est-ce donc que ces fiers Anglais ont ou avaient de plus que nous? La fidélité à leur ordre, au sens de leur salut. Cette fidélité, je ne l'avais pas reniée, mais je l'avais perdue de vue. On l'avait perdue pour moi, avant moi. Si l'esprit national avait dérivé sur le plan inférieur, ce n'était ma faute. Était-ce celle des Français contemporains? Je ne

songeais d'abord qu'à eux. J'oubliais mes pères et les pères de mes pères. Quand on veut juger du bien ou du mal, du progrès ou de la décadence d'une personne, on prend pour mesure la durée moyenne de l'existence. Mais, pour former le même jugement sur un État, il faut regarder, à l'échelle des siècles et voir, non les hommes, mais la durée de la nation. Il était parfaitement injuste de reprocher aux Français qui vivaient en 1896 de n'être ni aussi actifs, ni aussi puissants, ni aussi influents que les Anglais du même millésime : ces derniers profitaient, comme ceux-là souffraient d'une accumulation de circonstances antérieures. Mais, cette part faite aux conditions, il n'était que plus nécessaire d'examiner à quoi tenait leur bon ou leur mauvais enchaînement.

Qu'est-ce qui a relié, uni, dans le Temps les générations et les actions de nos voisins, rivaux, amis et ennemis? Et qu'est-ce qui nous a déliés, divisés et séparés nous-mêmes? Pour une part éminente, la succession des actes d'un peuple manifeste la succession des pouvoirs qui l'ont gouverné. A Londres et à Berlin, dans la période où florirent Berlin et Londres, le gouvernement a été *dynastique*; il l'était à Paris quand Paris florissait. Le suite *dynastique* crée la cohérence des pouvoirs d'un empire, l'étymologie le dirait à défaut de l'histoire, et non pas seulement parce qu'elle écarte le jeu épuisant des compétitions électives et parlementaires, mais parce qu'il est beau et bon que l'autorité du chef, du Souverain, n'apparaisse pas un pouvoir fabriqué de main d'homme, qu'il soit fils de l'Histoire et de ses poésies, qu'il nous vienne du fond des âges et que les siècles nous l'apportent, nous le nomment, nous l'imposent *tout fait*, tout auréolé de son droit, le droit des chefs que légitime la part qu'ils ont su prendre à la fabrication du pays.

Quel était notre chef légitime à ce moment-là?

Quinze ans auparavant, un vieillard enthousiaste et mystique, prêtre ou pape de la royauté plus que roi, diadémé des épreuves et des majestés du malheur, Henri V.

Jusqu'aux trois ou quatre plus récentes années, il avait eu pour successeur un prince administrateur et soldat, dans la force de l'âge, homme instruit, réfléchi, dont les familiers savaient la sagesse hardie, Philippe VII. *Mon cher ami*, me

disait certain connaisseur, *s'il ne fût pas né sur les marches du trône, il est impossible de dire à quelle haute situation son mérite personnel n'aurait pas élevé monsieur le Comte de Paris.*

Enfin un tout jeune homme, dans le beau de sa fleur, mais qui déjà donnait de hautes marques de mérite, Philippe VIII : symbole antique, toujours frais, des constants renouveaux d'un même pouvoir par un même sang, tableau vivant de la symétrie et du parallélisme du sort des chefs-nés et de leur nation, le même hasard de naissance créant les nationaux dans un pays, les rois dans une dynastie... Ce hasard secondé par l'éducation n'avait pas fait si mal les choses!

Je ne cessais donc de m'imaginer ce qu'eût été, ce qu'eût pu être notre France si, aux lieux et places de tant de secousses interruptives, séparatrices, énervantes, ces trois continuités se fussent succédé, depuis 1830 ou 1848 jusqu'à ce jour de mai 1896!

L'évidence m'en arrachait enfin l'aveu : il nous fallait rétablir enfin ce régime si nous ne voulions être les derniers des Français.

La décision de mon royalisme intellectuel était prise. Elle ne devint effective qu'au bout d'un an.

CHARLES MAURRAS

METZ 1870

Mon père, entré à l'École Polytechnique en 1847 et sorti dans le corps d'État-Major, était chef d'escadron en 1870. Jusqu'à cette époque, la partie la plus intéressante de sa carrière s'était passée à Rome, de 1856 à 1862, où sa situation d'aide de camp du général de Goyon, commandant le corps d'occupation, sa connaissance parfaite de la langue italienne, et surtout son esprit indépendant et clairvoyant, lui avaient permis de suivre de près et de juger la double politique — si néfaste pour l'avenir de notre pays — du second Empire dans les affaires italiennes et papales. Il aimait à rappeler ses souvenirs relatifs à Pie IX, à l'ambassadeur de Gramont et à son chef, le général de Goyon, lequel recevait directement les instructions du cabinet de l'Empereur, souvent contraires à celles que le « Département » envoyait à son représentant; et nul doute que, s'il les avait rédigées, ils n'eussent fourni à l'histoire de ce temps une contribution importante.

Il avait été nommé en 1869 aide de camp du maréchal Le Bœuf, alors commandant en chef à Toulouse, et l'avait accompagné au Ministère de la Guerre. Ses fonctions à l'état-major personnel du Maréchal le laissaient tout à fait en dehors de ce qui se passait dans les bureaux et les administrations diverses du Ministère. Il suivait toujours son chef au Corps Législatif et il fut témoin de la scène fameuse qui eut lieu le 6 juillet, dans une des dépendances de la Chambre, et où les termes de la déclaration (qui avaient été rédigés le matin de façon assez anodine au Conseil des Ministres présidé par l'Empereur) furent « accentués » sur l'initiative du duc de Gramont, en présence de trois autres ministres (dont Émile Ollivier) et cela malgré la timide observation du maréchal Le Bœuf, qui aurait voulu qu'on en référât à l'Empereur.

Mon père ne partageait pas, au grand étonnement de son entourage, la confiance générale. Je me rappelle fort bien ses inquiétudes pendant la crise, son soulagement quand fut connue la renonciation du prince de Hohenzollern, sa déception quand l'affaire rebondit. Non

pas qu'il connût mieux que tout autre (il me l'a souvent répété depuis lors) le véritable état de l'armée française, mais il en avait conscience et il estimait les chefs, qu'il connaissait bien, à leur juste valeur. Il avait aussi une certaine notion, encore qu'assez vague, de la force prussienne. Il avait traduit, au cours de l'hiver, le règlement d'artillerie paru en 1869 à Berlin, qu'un hasard avait mis sous ses yeux et que notre corps de l'artillerie ignora ou négligea. Il croyait que cela intéresserait le Maréchal, artilleur dans l'âme et ancien président du Comité d'Artillerie. Bien que les questions qu'il traitait lui fussent étrangères, ce règlement l'avait beaucoup frappé. Le Maréchal le lut à peine et essaya — vainement — de rassurer mon père en lui affirmant que nul canon en Europe ne valait le « canon de l'Empereur » (le canon de 4 rayé, qui avait fait ses preuves en Italie) et que, d'ailleurs, un affût en fer n'était pas d'un usage pratique en campagne, vu qu'on ne pouvait le réparer sur place ou le remplacer au besoin par un arbre quelconque abattu au bord du chemin.

L'incapacité et le défaut de préparation des chefs et des états-majors éclatèrent à tous les yeux avant même les premières batailles.

La cause de cette ignorance totale remontait loin : on l'a attribuée au pacifisme de la Restauration et de la Monarchie de Juillet et à l'oubli voulu de tout ce qui touchait à l'Empire. Les campagnes d'Afrique n'étaient pas faites pour ramener les esprits à la véritable conception de la guerre. La campagne de Crimée s'était réduite à un siège, celle d'Italie s'était livrée entre des adversaires dont les chefs étaient également incapables et dont les soldats étaient, d'un côté, le soldat français, de l'autre, l'autrichien : c'est tout dire. Nos triomphes avaient contribué à prolonger notre aveuglement.

Cette ignorance, mon père savait au moins qu'il n'en était pas exempt lui-même et, après la guerre, il en a bien souvent déploré la profondeur — qu'il exagérait peut-être. En tout cas, il fut de ceux qui, au lendemain de la paix, travaillèrent à la reconstitution et à la réorganisation de l'armée et qui amorcèrent sa culture en jetant les première bases de la grande institution qui devint l'École supérieure de Guerre. Chef de cabinet du général du Barail, Ministre de la Guerre au moment de la création des régions de corps d'armée et de l'état-major général, sous-chef du troisième bureau de cet état-major, il contribua à la formation des chefs et des états-majors de l'avenir, jusqu'au jour où, colonel, il fut nommé en 1879 au Conseil d'État comme conseiller en service ordinaire — à cette époque la section des Finances et de la Guerre comprenait un membre militaire et un marin en activité de service. — Il resta comme général au Conseil, devint président de section et, après vingt-trois ans de service administratif, où il fit valoir notamment sa compétence financière, il fut mis définitivement à la retraite en 1902, sous le ministère Combes.

Il a été enlevé à l'affection des siens en 1916, à l'âge de quatre-

vingt-huit ans, sans avoir connu la revanche des heures sombres qu'il avait vécues en 1870.

Les lettres que l'on va lire ont été écrites au jour le jour par mon père, enfermé à Metz avec l'armée du Rhin. Les premières, jusqu'à celle du 17 août, sont parvenues régulièrement à ma mère. Après la fermeture du cercle d'airain qui entourait l'armée, il se fit un devoir d'écrire chaque jour et de cacheter sa lettre, de façon à retrouver dans la suite des impressions du moment, et non point des souvenirs déformés par toutes sortes de causes. Pendant deux semaines, les lettres furent simplement mises à la poste : on pouvait présumer encore qu'elles partiraient un jour ou l'autre. Pour plus de sécurité, mon père confia au fur et à mesure à des mains amies les lettres suivantes, toutes soigneusement fermées chaque soir. La première série, capturée par les Prussiens à la capitulation, fut acheminée par eux intacte et parvint à destination en juin 1871. La deuxième série ne fut reçue qu'en août de la même année. A partir du 29 octobre (le lendemain de la capitulation), Metz étant occupé par les Prussiens, les lettres furent transmises assez régulièrement par la poste.

GÉNÉRAL MOJON

LETTRES DU COMMANDANT MOJON

(GUERRE DE 1870)

Metz, 25 juillet 1870.

. . . . . .

Arrivés après une très bonne nuit avec trois heures de retard. Nous sommes tous reçus chez Bouteiller. Je ne pense pas que nous soyons ici dans trois jours. Tout semble marcher admirablement.

Metz, 25 juillet 1870 (2e lettre).

. . . . . .

Ne t'attends à aucune régularité de correspondance. Je t'ai griffonné un mot de la gare, entre quelques dépêches télégraphiques pour l'Empereur et le Ministre, et ne pensant pas retrouver un instant pour t'écrire...

Me voici installé chez Bouteiller, qui a sa maison pleine de la cave au grenier et qui est pour moi d'un empressement et d'une cordialité dont tu ne peux te faire une idée. Metz

est envahi; je ne sais ce que nous serions devenus sans lui.

J'ai envoyé mes trois complices : Duvivier, Radiguet et Coupray, s'occuper de mille détails matériels. Le Maréchal est parti en bourgeois avec d'Ornant, pour visiter les postes-frontières, et reviendra ce soir. Mais la responsabilité de notre énorme maison militaire m'incombe tout entière et je n'ai pu encore faire ma toilette, bien que j'aie eu le temps de déjeuner royalement à l'Hôtel de l'Europe, avec Lallemand, Berge, etc... Nous nous retrouvons tous.

La nuit eût été meilleure sans les dons patriotiques aux grandes stations. Les grogs, l'eau-de-vie, la bière, des montagnes de victuailles, assaisonnés des cris les plus insensés, étaient mis à la disposition des trains militaires par les habitants des diverses localités.

Le Maréchal Le Bœuf a été acclamé avec frénésie.

Tout cela nous a fait un sommeil des plus interrompus. J'ai cependant perdu connaissance depuis Commercy, mais Radiguet et Duvivier, ayant continué à répondre à l'enthousiasme des populations, ont ce matin la langue sèche et le gosier altéré au delà de toute mesure.

Je ne puis rien affirmer, mais je crois que nous ne tarderons pas à sortir de Metz pour faire place à d'autres. Quoi qu'il en soit, tant que nous y serons, nous y serons admirablement.

Le patron, très calme et placide, est le seul en bourgeois. C'est dans cette tenue qu'il va faire sa tournée à Saint-Avold, Forbach et Bitche. J'ai tout lieu de croire qu'il satisfera tout le monde et qu'il justifiera la confiance qu'on paraît avoir en lui.

. . . . . .

Le général Bourbaki arrive demain chez Bouteiller. Nous monterons dans les combles, mais il nous conserve.

Metz, 26 juillet 1870.

. . . . . .

On ne sait toujours rien de positif des Prussiens. On dit qu'ils se massent un peu entre Kaiserslautern et Trèves, mais les rapports de la veille sont contredits le lendemain. Il faut s'attendre, au premier jour, à une rencontre imprévue, comme l'affaire de Montebello, entre un de nos trois corps d'armée

Ladmirault, Bazaine ou de Failly et les troupes prussiennes. Il est probable que la marche générale en avant va être retardée par l'insuffisance des moyens de transport et surtout le manque actuel de vivres. Il faudra tout emporter pour exister dans le Palatinat, très pauvre cette année et d'où les Prussiens font évacuer toutes les ressources existantes. L'Intendance est fort préoccupée et très pressée par le Maréchal, qui lui répète à satiété qu'avec de l'argent et encore de l'argent elle devrait pouvoir être prête.

Garde cela pour toi; ne communique jamais mes lettres, je t'en prie, et ne fais part à personne de mes appréciations qui ne seront pas toujours favorables à l'état de choses.

Metz, 27 juillet.

. . . . . .

La fin de la journée d'hier a été fort intéressante. Ces jours derniers cinq officiers badois, accompagnés de leurs cinq ordonnances, ont fait une pointe sur notre territoire, jusque près de Niederbronn, pour couper les lignes télégraphiques. Surpris par un escadron de chasseurs, ils se sont défendus; deux se sont sauvés, un a été tué et les deux autres ont été faits prisonniers. Ils nous sont arrivés hier par le chemin de fer, sous l'escorte d'un gendarme, se louant beaucoup du traitement de nos officiers et de nos hommes, mais peu flattés de l'accueil de la population, qui a été très mal à leur égard. Le Maréchal les a invités à dîner et ils étaient à droite et à gauche de la Maréchale, bien qu'ils ne fussent que lieutenants et qu'il y eût de gros bonnets à table. Un seul d'entre eux parlait français; aussi est-ce Samuel et moi qui avons fait les frais de la conversation. Ce sont deux beaux jeunes gens, bien de manières, mais fort ordinaires du reste, dont nous n'avons rien pu tirer de saillant, sinon qu'on crève de faim de l'autre côté de la frontière. Chose étrange, ils portaient la médaille de 1866 pour s'être battus contre les Prussiens à cette époque avec le contingent badois.

. . . . . .

Strasbourg, 28 juillet.

Hier, pendant le déjeuner, le patron a exprimé le regret de n'avoir pu aller à Strasbourg, comme il en avait l'inten-

tion, à cause de la prochaine arrivée de l'Empereur. Puis, tout à coup, s'informant de l'heure du train et apprenant qu'il y en avait un dans une demi-heure, il s'empressa de me donner ses instructions et de m'expédier. C'est ainsi que je me suis trouvé subitement en route au moment où je m'y attendais le moins.

J'ai fait un agréable voyage avec Wachter[1] et un rédacteur du *Gaulois*, et, à huit heures, j'étais auprès du Maréchal de Mac-Mahon. J'ai passé auprès de lui deux heures des plus intéressantes. J'avais à recueillir des renseignements complets sur l'état de l'organisation de son corps d'armée et des corps voisins, sur la possibilité d'exécuter un premier mouvement ordonné par l'Empereur, enfin à avoir son opinion sur divers projets attribués aux Prussiens. Je ne spécifie rien, vu qu'une lettre peut se perdre, mais je t'assure que j'ai beaucoup appris pendant ces deux heures. Le père Mac est d'une vivacité, d'une netteté de jugement, que je ne lui soupçonnais pas. Il est vrai que la brusquerie et l'incohérence de la forme doivent lui nuire beaucoup. Il lit une carte comme personne et c'est un point où des généraux, qui passent pour intelligents, échouent presque tous. J'ai pris beaucoup de notes pendant qu'il parlait et je crois pouvoir apporter aujourd'hui à Metz des renseignements d'autant plus importants que nous étions ignorants de mille détails sur les 1er, 2e et 7e corps d'armée.

. . . . . .

Metz, 29 juillet.

. . . . . .

J'ai quitté Strasbourg hier matin, après une dernière entrevue avec le Maréchal de Mac-Mahon qui m'a renouvelé toutes ses objections contre un mouvement trop prochain. En sortant, j'ai rencontré Bocher, qui commande le 3e Zouaves, toujours tendre et aimable. Il est à Strasbourg ainsi que deux autres régiments de zouaves et trois régiments de turcos. C'est une véritable invasion de barbares.

J'ai eu une vraie chance pour mon retour à Metz. Par ce temps de retards incroyables que subissent les trains de la ligne de l'Est, j'ai trouvé, en arrivant à Frouard, deux trains

1. Wachter, ancien officier d'état-major, correspondant de guerre du journal le *Gaulois*.

militaires garés. On attendait le train spécial des équipages de l'Empereur. Dès qu'il s'est arrêté, j'ai regardé si j'y connaissais quelque gâte-sauce. J'ai reconnu d'Hendecourt, qui m'a donné l'hospitalité, et je suis arrivé à Metz trois heures plus tôt que je n'y fusse arrivé sans cela. J'ai rendu compte de ma mission au patron et je crois qu'elle n'aura pas été tout à fait inutile. Il est possible qu'il me fasse parler à l'Empereur aujourd'hui (l'Empereur est arrivé hier soir) et en tout cas je crois avoir déterminé le patron à aller lui-même à Strasbourg, s'assurer d'un état de choses sur lequel il a des illusions.

Une surprise m'attendait à mon retour : le Maréchal a pris définitivement Gavard et La Ferté pour aides de camp. Il y a avantage pour moi, car, étant seul de mon espèce, je ne respirais plus.

. . . . . .

Metz, 30 juillet.

. . . . . .

Nous ne sommes pas plus avancés depuis la venue de l'Empereur qu'auparavant. Son arrivée a fait croire au départ sur toute la ligne. Je crois, au contraire, que l'Empereur, se rendant compte par lui-même de tout ce qui manque, ira visiter ses corps d'armée pour gagner du temps et que nous ne partirons pas avant quelques jours.

. . . . . .

Metz, 31 juillet.

. . . . . .

Le Maréchal est parti pour Strasbourg hier vers une heure, avec un train spécial, afin de causer avec le Maréchal de Mac-Mahon.

. . . . . .

Metz, 1er août.

. . . . . .

Je crois que nous allons commencer les opérations demain en prenant possession de Sarrebrück et des pays circonvoisins. Cela se passera, dit-on, sans difficulté, car les Prussiens ne sont encore là qu'avec très peu de forces qui devront se retirer; nous verrons si ces renseignements sont exacts.

Le quartier général doit se transporter dès mercredi peut-être à Saint-Avold. Enfin on doit faire un mouvement général en avant, afin de simuler une attaque sur la vallée de la Sarre, pendant que Mac-Mahon opérerait sur le Rhin au-dessus de Strasbourg. Rien ne transpire du plan que l'on se propose de suivre, mais la supposition que je fais là me semble très plausible.

. . . . . .

Metz, 2 août.

. . . . . .

Il s'en est fallu de peu que nous ne partions hier; nos chevaux et nos ordonnances étaient consignés et nous étions prêts; mais toutes ces précautions n'ont abouti qu'au départ, soi-disant secret, mais au fond connu de tout le monde, du Maréchal Le Bœuf accompagné seulement du général Lebrun et de d'Ornant. Ils sont partis hier soir à 9 heures, pour Forbach, afin d'assiter aujourd'hui à la prise de possession de Sarrebrück. Cette occupation, dont je te parlais hier comme devant se passer sans coup férir, prend, d'après les rapports de ce matin, un autre aspect. Les ordres donnés sont qu'à dix heures, le corps Frossard, qui est à Forbach, soutenu par les corps Bazaine et de Failly, doit marcher sur Sarrebrück. Or, cette ville, assez importante mais non fortifiée, aurait reçu des renforts considérables hier soir, au lieu d'être abandonnée par les 10 000 hommes qui la gardaient, et la prise de possession pourrait bien être l'objet d'une lutte sérieuse. Nous n'aurons pas de nouvelles avant cette après-midi assez tard. Tout le monde blâme le Maréchal d'y être allé, vu qu'il n'a pas d'ordre à donner du moment que l'Empereur n'est pas présent et vu que l'opération est confiée à Bazaine.

Mais des détails que je viens d'apprendre, tels que l'envoi cette nuit de sept chevaux de l'Empereur à Forbach et le passage devant notre hôtel de l'Empereur et du Prince Impérial se rendant dans la direction de la gare, me font supposer que ces deux derniers pourraient bien se trouver sur les lieux ce matin, ce qui expliquerait le départ du patron hier soir.

Il est de mise aujourd'hui, dans tout son état-major comme

dans l'état-major général, d'être furieux du secret que l'on nous en a fait et de la manière dont on se passe de nous. Ces regrets, quand ils sont francs, sont idiots, car nous ne pouvons être d'aucune utilité, là où le commandement est délégué à un commandant de corps d'armée. C'est ce qui a lieu aujourd'hui, Bazaine ayant été chargé de tout.

Il se peut que les Parisiens, qui trouvent que l'on tarde trop à se battre, soient satisfaits demain. Nous considérons notre départ comme imminent; nos cantines sont prêtes et nos selles paquetées.

Je regrette que tu ne sois pas plus au courant des choses militaires pour bien comprendre combien nous, état-major particulier du Major-Général, nous disparaissons entre le grand état-major général de Lebrun et le Quartier Impérial. C'est tout au plus si, de temps en temps, d'Ornant peut se sortir un peu de la position effacée et inutile qui nous est faite. L'incident d'aujourd'hui te le prouve bien.

. . . . . .

(4 heures). — Il est quatre heures. L'Empereur est revenu par un train spécial. L'affaire s'est réduite à une forte canonnade réciproque. Sarrebrück est en feu et abandonné par les Prussiens. Le corps de Frossard est à leur poursuite. Les pertes sont insignifiantes de notre côté. Les mitrailleuses auraient servi à déloger les Prussiens qui étaient dans un bois. — Le Maréchal rentrera ce soir.

Tout ceci pour te prémunir contre les fausses nouvelles.

. . . . . .

Metz, 3 août.

. . . . . .

L'affaire de Sarrebrück d'hier va être bien exploitée par les journaux, quoiqu'elle se réduise à presque rien. Le Maréchal est rentré hier soir à 11 heures, avec d'Ornant et Lebrun, et nous avons eu enfin des détails précis.

Ainsi que je te l'ai dit, le corps de Frossard, qui était à Forbach, a attaqué. A sa droite, de Failly, venant de Sarreguemines, devait au besoin soutenir son mouvement, et, à sa gauche, Bazaine devait couper les communications avec Sarrelouis. — Les divisions Berger et Battaille ont seules

donné. Les Prussiens, qu'on a à peine aperçus, étaient cachés dans les bois et dissimulés, suivant leur habitude, derrière tout ce qui pouvait les abriter. Nos tirailleurs se sont seuls engagés avec notre artillerie, qui a énormément tiré sans trop savoir sur quoi, quelque chose comme quatre cents coups[1].

L'artillerie prussienne, dont les pièces étaient cachées, a tiré avec précision à une très grande distance. Ses projectiles éclataient à l'endroit voulu et, cependant, ils n'ont blessé personne, nos tirailleurs étant, eux aussi, couchés par terre ou cachés derrière des abris.

La supériorité de notre nombre et la crainte d'être coupés ont forcé les Prussiens à passer sur la rive droite de la Sarre et nous ont permis de nous établir sur les hauteurs de la rive gauche qui dominent la ville. Celle-ci a été incendiée en deux ou trois endroits par nos obus, mais on n'y est pas entré, parce que, la place étant vue des hauteurs de la rive droite, nous y aurions été fort mal.

Tout se réduit donc à un combat de tirailleurs et à une canonnade inutile. Les mitrailleuses ont un peu tiré, mais sans qu'il soit possible d'en apprécier le résultat.

Nous avons eu un officier tué, un autre blessé. Une dizaine d'hommes ont été tués et une cinquantaine blessés. On ne sait encore rien des pertes des Prussiens, qui ont cependant perdu une cinquantaine de prisonniers.

Bazaine n'a trouvé personne devant lui. L'autre corps d'armée non plus. On s'est établi sur la rive gauche de la Sarre et j'ignore complètement si l'on compte se porter en avant. Ce matin, l'ordre que nous attendions n'arrive pas. Je crois que l'on se décide à combiner un mouvement avec Mac-Mahon, qui, au lieu de faire une diversion sur la rive droite du Rhin, comme je le pensais, se porterait sur Landau, de façon à envahir la Bavière rhénane par la rive gauche du Rhin.

L'Empereur et le Prince Impérial ont été sur les lieux par manière de sport. On a fait entendre siffler quelques balles au petit, qui les aurait saluées en tirant sa casquette. Tu vois d'ici le parti qu'on va tirer de l'incident.

1. A rapprocher des douze cents coups tirés par pièce dans une seule journée au cours de la dernière guerre.

Canrobert a envoyé hier un aide-camp, pour faire connaître l'affreuse situation où il se trouve au camp de Châlons avec les bataillons de Mobiles de Paris. Ils ne font que se griser, crier : Vive la République! A bas l'Empereur! casser les bustes augustes qui se trouvent dans les petits jardins, chanter : A Paris, à Paris! sur l'air des lampions, insulter leurs officiers, qui n'ont pas la moindre autorité et auxquels on répond par : « Et ta sœur! » quand ils font l'appel. Il y a là une difficulté sérieuse : la loi met les Mobiles, dès qu'ils sont mobilisés, sous le régime militaire. Va-t-on en faire passer au Conseil de guerre et en fusiller quelques-uns? Ce serait une mesure qui aurait un retentissement fâcheux à Paris. Canrobert ne veut pas sévir sans ordres et je crois que le patron, éreinté de sa journée, a trouvé en rentrant de quoi troubler le repos de sa nuit.

. . . . . .

Les alertes continuelles de départ trahissent une incertitude fâcheuse dans les conseils suprêmes.

. . . . . .

Metz, 4 août.

. . . . . .

Je pars à l'instant avec le Maréchal pour organiser un mouvement. J'espère être rentré à Metz ce soir, mais il se peut que nous passions la nuit dehors. Attends-toi à un retard dans mes lettres.

. . . . . .

Metz, 5 août.

. . . . . .

Je n'ai pu t'envoyer hier que quatre lignes. Voici ce qui s'était passé la veille : le soir à neuf heures, le patron s'attendait à des nouvelles graves. A minuit, tout l'état-major était convoqué au Quartier général. Là, nous passons la nuit à courir, les uns à la gare pour préparer les trains, les autres aux camps, aux portes de la ville, pour donner les ordres de départ, d'autres enfin aux magasins de toute espèce pour donner des vivres aux colonnes. On disait Sierck et Thionville menacés par vingt-cinq mille hommes venant de Sarrelouis. Bref, la nuit se passe sans une minute de répit. Vers six heures, le patron me fait venir, me dit qu'il faut qu'il aille lui-même voir les positions où nous

pouvons être attaqués. Il faut que j'envoie mes chevaux et une escorte à Boulay, à sept lieues d'ici, où nous nous rendrons en voiture. Là, nous monterons à cheval pour aller examiner les positions sur la frontière. J'organise à la hâte le départ. Une demi-heure après, Duvivier partait avec cinq hussards et les chevaux. A huit heures, le Maréchal et moi montions en voiture. A Boulay, où nous sommes arrivés au travers des mille difficultés causées par l'encombrement des convois sur toutes les routes, nous recevons des renseignements de toutes parts, qui semblent établir que les Prussiens songent à déboucher du côté de Sarreguemines et que Sierck et la ligne de la Moselle sont en sûreté. Le Maréchal se rend compte qu'il est inutile de faire une expédition à cheval sur la frontière, que le point en face duquel nous nous trouvons n'est plus menacé et il se décide à pousser jusqu'à Bouzonville, où se trouve Ladmirault, qui a étendu ses divisions de Sierck à Boulay, sur un front beaucoup trop considérable, et auquel il a des recommandations à faire. Nous partons donc pour Bouzonville, laissant nos chevaux, qui venaient d'arriver, se reposer à Boulay.

J'ai vu des choses bien intéressantes dans notre excursion, mais j'ai recueilli surtout, auprès des divers états-majors que nous avons rencontrés, l'expression du mécontentement et de la surprise la plus grande sur la manière dont les affaires sont menées et sur notre inaction. On ne comprend pas comment nous laissons prendre l'initiative aux Prussiens. On ne sait pas, heureusement, que les marches et contre-marches imposées chaque jour à nos troupes et que l'hésitation que trahissent tous les ordres proviennent de l'affaissement physique et moral de l'Empereur, ce qui cause à ce pauvre Maréchal les soucis des plus graves.

Le soir à huit heures, nous étions de retour à Boulay. Nous y avons trouvé le maréchal Bazaine, qui venait d'y arriver par suite d'un mouvement récemment ordonné, et nous avons, grâce à lui, trouvé quelque chose à manger.

Nous comptions coucher à Boulay et rentrer aujourd'hui à Metz, lorsque est arrivée la triste nouvelle de la Division Douay. Cela nous a déterminés à rentrer à Metz de suite et, à minuit et demie, le Maréchal montait chez l'Empereur.

Les Prussiens paraissent ne pas vouloir se heurter à nous

en avant de la ligne de la Sarre; nous y sommes trop forts, surtout étant appuyés sur Metz. Ils veulent, croit-on maintenant, s'attaquer à Mac-Mahon par le Bas-Rhin et se porter en même temps peut-être sur Nancy, par Bitche et Marsal. Mac est en état de les repousser, mais nous nous trouvons tellement éloignés de la ligne Bitche-Marsal, que toute notre armée du nord-est doit faire un changement de front à droite sur Saint-Avold et Sarreguemines, afin de couper la ligne de retraite des Prussiens s'ils se portent en avant. On ne peut faire cela qu'en dégarnissant Sierck, Thionville, la ligne de la Moselle, en un mot. Or, si les Prussiens sont, grâce à leurs effectifs considérables, en force de Trèves à Sarrelouis, il y a là un danger auquel il faut aviser.

Décidément tout n'est pas rose dans le métier de Major-Général sous un chef qui devient positivement gâteux.

J'espère encore qu'une concentration définitive de deux armées, sous les ordres de Bazaine et de Mac-Mahon, mettra fin à la complication que cause la mise en mouvement de huit corps d'armée et réparera les fautes commises. Mais que de temps perdu!

. . . . . .

Metz, 6 août.

. . . . . .

Il est possible que nous partions ce soir, vu que l'intention de l'Empereur est de transporter son quartier général demain à Saint-Avold.

On s'attend à des événements sérieux du côté de Haguenau, où est Mac-Mahon. Nous sommes toujours sans détails sur l'affaire de Wissembourg. Les dépêches de source prussienne accusent de leur côté des pertes énormes.

Voici une lettre de Miot. Tu vois que l'on ne sait pas, dans le corps d'armée de Frossard, que 25 000 Prussiens nous attendaient au débouché du pont de la Sarre si nous nous étions aventurés de l'autre côté. C'est un détail que je tiens de Jannerod, qui les a vus lorsqu'il a été fait prisonnier. Il a traversé lui-même tout ce corps d'armée, qui nous attendait de pied ferme, et était convaincu que nous tomberions dans le piège.

. . . . . .

Ladmirault, qui est à Bouzonville, s'attend à être attaqué ce soir ou demain. C'est cette même attaque qui nous a fait faire cette course avec le patron, et qui ne s'est pas produite. Il en a fini maintenant avec ses fantasias; le voilà vissé à l'Empereur qu'il ne quitte plus.

. . . . . .

Metz, 6 août (2e lettre).

. . . . . .

Le *Temps* vous aura déjà apporté la première dépêche officielle sur la malheureuse affaire de Wissembourg. Voici ce que nous savons jusqu'ici : le général Douay, avec trois régiments seulement formant un effectif total de 7 000 hommes, aurait été cerné et surpris par trois corps d'armée prussiens, formant près de 70 000 hommes. Il s'est défendu pendant deux heures, s'est fait tuer et sa troupe a pu se retirer après avoir perdu 1 500 hommes et plus de 500 prisonniers. Un canon, ayant eu tous ses chevaux tués et son affût brisé par un obus, est resté au pouvoir de l'ennemi. Ce sont les turcos, au nombre de 3 000, qui ont perdu le plus de monde et qui constitueraient en majorité les prisonniers.

Cette déplorable affaire aura du moins le bon côté de faire ouvrir l'œil à tous nos commandants de corps d'armée et de division, et d'éviter de nouvelles surprises. Il est impardonnable que, disposant d'une brigade de cavalerie, comme le général Douay, on n'ait pas su que des forces prussiennes aussi considérables se trouvaient à peu de distance et qu'on se soit laissé surprendre de la sorte.

Quoi qu'il en soit, il paraît que la défense des trois régiments a été merveilleuse, et, quant aux résultats de l'affaire, les voici : ils sont considérables :

D'abord, le Major-Général a été s'installer à la Préfecture, où demeure l'Empereur, et ne le quittera plus; en outre, il a obtenu le partage en deux armées :

Bazaine commandera le 2e corps (Frossard), le 4e corps (Ladmirault) et le 3e corps (Decaen);

Mac-Mahon commandera le 5e corps (de Failly), le 1er corps (Ducrot) et le 7e corps (Douay). Ce Douay est le frère du mort.

La Garde restera en dehors, prête à appuyer les deux armées.

Canrobert, commandant l'armée de réserve, est déjà à Nancy.

Le premier résultat acquis dès maintenant est que Mac-Mahon s'est établi fortement en deçà de la Lauter, qu'il a appelé à lui de Failly, qui est à Bitche, et qu'aussitôt qu'il aura obtenu un nouveau renfort qu'il demande, il s'engage à prendre une offensive dont il garantit le succès.

De notre côté, on ne semble devoir agir que quand Mac-Mahon aura commencé le mouvement; mais, de toutes façons, cela dépendra de Bazaine qui, disposant enfin librement des forces qu'il avait à sa droite et à sa gauche, agira suivant son inspiration, qui a une autre valeur que celle de notre souverain.

Quel va être le rôle du Grand Quartier Général dans cette combinaison? Il est difficile de le démêler. Nous administrerons et ne pourrons guère qu'approuver des mouvements que nous n'aurons pas ordonnés.

Bref, il parait évident qu'après avoir été sottement voir tirer quelques misérables coups de fusil à Sarrebrück, l'Empereur n'interviendra plus que quand les opérations auront été très sérieusement engagées et que la marche de la campagne aura été nettement dessinée dans un sens que je persiste à croire favorable, malgré le malheureux incident d'avant-hier.

Le maréchal Lebœuf fait taire son amour des batailles devant l'intérêt public et c'est à lui que l'on doit ce partage des pouvoirs entre les deux seuls hommes de guerre que nous ayons : Mac-Mahon et Bazaine.

. . . . . .

Metz, 7 août (1re lettre).

. . . . . .

Les journées d'hier et d'aujourd'hui resteront longtemps gravées dans ma mémoire. Nous devions tous partir cette nuit pour Saint-Avold. Tout était prêt, lorsque nous avons appris le défaite complète de Mac-Mahon dans la basse Alsace, par une armée de 140 000 hommes, et sa déroute sur Saverne

avec des débris insignifiants. En même temps, la nouvelle nous arrivait que Frossard, après un combat acharné au-dessus de Forbach, se retitait sur Sarreguemines coupé de ses communications avec Bazaine et Ladmirault. Là-dessus, les projets changent. A minuit il est décidé que l'Empereur partira à quatre heures avec son service de jour seulement, Lebœuf, d'Ornant et moi pour Saint-Avold, où, ramassant les corps de Bazaine et de Ladmirault et la Garde, si elle pouvait arriver à temps, il attaquerait les Prussiens vainqueurs de Frossard et livrerait en personne une dernière bataille.

J'ai passé la nuit à organiser notre départ : tout était prêt à quatre heures du matin. On avait adjoint au personnel désigné ci-dessus quatre officiers de l'état-major général pour le service des ordres. L'Empereur était dans la gare, lorsque tout à coup on apprend que Sa Majesté renonce à la partie et rentre à la Préfecture, enfin qu'elle laisse pleins pouvoirs à Le Bœuf pour examiner la situation et juger du parti à prendre. Nous partons tous, sauf l'Empereur, pour Saint-Avold, ou plutôt pour la station, qui est à 3 kilomètres du village, où se trouve le quartier général de Bazaine. Nous montons à cheval et nous assurons que le mouvement de concentration ordonné hier soir est en cours, mais que les troupes ne sont pas en situation de prendre l'offensive contre des troupes nombreuses, enflammées par leurs succès et parfaitement disposées pour le combat.

Un seul parti restait à prendre : celui de laisser carte blanche à Bazaine, libre de se mettre en retraite sur Metz ou de rechercher la bataille demain, si l'ennemi lui en laisse le temps. La présence de Le Bœuf n'étant plus nécessaire, puisque le commandement effectif était laissé à Bazaine, nous rentrons à Metz à deux heures.

De nouvelles surprises nous attendaient à Metz : le départ de l'Empereur pour le camp de Châlons arrêté en principe, et, par suite, l'abandon de Nancy et de la Lorraine aux corps prussiens qui ont culbuté Mac-Mahon et qui vont déboucher par Saverne aujourd'hui ou demain.

Actuellement, pour moi, la question n'est plus une question militaire. Il me semble impossible qu'on rallie à Châlons de quoi résister aux trois armées prussiennes, qui vont facile-

ment opérer leur jonction en tournant Metz, où notre armée de la Moselle devra finir par se jeter. La question n'est plus, à mon avis, qu'une question politique, que l'abdication de l'Empereur et des humiliations considérables peuvent seules résoudre.

Nos désastres sont uniquement attribuables aux tergiversations insensées du monarque, qui, par l'éparpillement de ses corps d'armée, n'était en état, nulle part, soit de prendre l'offensive, soit d'arrêter les deux armées d'invasion que la Prusse a jetées sur nous par des points choisis par elle depuis dix ans. Je ne parle pas de la troisième armée, qui est prête et qui débouchera par où elle voudra.

Partout où il y a eu rencontre, nos troupes, malgré leur petit nombre, ont fait littéralement des prodiges, mais l'armée est plus exaspérée encore contre la manière dont on l'a menée que contre l'ennemi. Pour ma part, ma course à Bouzonville ne m'avait plus laissé de doutes sur sa situation.

. . . . . .

Metz, 8 août.

. . . . . .

Les événements se corsent, ainsi que je te le disais hier. J'ai passé la nuit à la Préfecture et les dépêches que j'ai chiffrées et déchiffrées toute la nuit m'ont surpris par la rapidité avec laquelle marchent les événements.

. . . . . .

Comme les nouvelles que tu peux avoir par les journaux vont devenir de plus en plus fausses, tu sauras que la première nouvelle du corps de Failly nous est arrivée cette nuit : il est à la Petite-Pierre, se rendant par Phalsbourg sur Lutzelbourg. Mac-Mahon rallie les débris de son armée à Phalsbourg, où on le rejoint pas mal, mais il lui faut des munitions, que le corps de Failly, qui est intact, lui donnera.

Les Prussiens, entrés par Phalsbourg, avancent rapidement. Leurs rôdeurs (ou plutôt leur cavalerie légère) se montrent déjà dans les bois de Lutzelbourg et les trains ne vont plus au delà de Sarrebourg. C'est te dire que les Prussiens seront à Nancy et à Frouard après-demain peut-être.

Notre mouvement de retraite sur Châlons, avec toute

l'armée de la Moselle peut même être très compromis s'il ne commence pas promptement, car le gros de l'armée prussienne, qui a battu Mac-Mahon, va se renforcer de masses considérables qui ont passé le Rhin cette nuit, au-dessus de Schlestadt, à la clarté de lumières électriques placées le long du rivage et sur tous les clochers pris comme points de repère. Tu vois facilement que notre ligne de retraite, de Metz à Châlons par Verdun, pourrait être menacée sur la gauche, si nous ne nous dépêchons pas.

On laissera 15 000 hommes à Metz pour défendre la ville, trois mois de vivres et les parcs de réserve.

Nous craignons beaucoup que Bazaine ne soit attaqué aujourd'hui à Saint-Avold. Pour le coup, celui-là aura de quoi se défendre sérieusement, mais ce serait la retraite retardée de vingt-quatre heures et ce serait plus grave qu'un échec comme celui de Frossard.

La réunion des Chambres, convoquées pour le 11, l'affaissement de l'Empereur, ne permettent pas de faire des conjectures sur l'avenir au point de vue politique; mais au point de vue militaire, il y a encore de la ressource. Les trois combats qui ont eu lieu :

Douay : 7 000 hommes contre 40 000;

Frossard : 18 000 hommes contre 60 000;

Mac-Mahon : 35 000 hommes contre une force qu'il évalue à plus de 100 000 hommes, mais que je ne préciserai pas comme les précédentes, que j'ai prises sur des documents allemands, ces combats, dis-je, ont mis en évidence au même degré notre ineptie stratégique et notre supériorité sur le champ de bataille. Partout on a merveilleusement tenu; la durée du combat l'a prouvé : Frossard a tenu de dix heures du matin à neuf heures du soir, et Mac-Mahon de sept heures du matin à trois heures de l'après-midi. Il est donc à espérer que, le jour où 200 000 hommes se trouveront réunis à Châlons (pas au camp, mais près de Vitry-le-Français), on pourra non seulement tenir, mais obtenir un succès, qui, au cœur de la France, mettrait les Prussiens dans une position critique.

Malgré tout ce que nos revers ont d'inattendu et de rapide, je suis surpris de voir que le moral n'est atteint chez personne, sauf chez ceux qui y mêlent des considérations politiques et

qui voient la fin de l'Empire. Les fautes énormes que nous avons commises depuis quinze jours sont tellement patentes, on touche si bien du doigt la cause de nos défaites, que l'on y voit une garantie pour qu'elles ne se renouvellent plus.

. . . . . .

J'ai eu ce matin, à ce sujet, avec le patron, une assez longue conversation et nous n'avons pas différé d'une ligne dans notre manière de voir. Le pauvre homme se fait d'amers reproches d'avoir cédé à l'Empereur sur la question des deux armées, qui nous eût sauvés, et de ne pas avoir donné sa démission lorsque l'Empereur, par une sotte vanité, a tenu aux huit corps d'armée dépendant uniquement de lui, indépendants les uns des autres, s'ignorant pour ainsi dire l'un l'autre, l'expérience l'a bien prouvé, et tout cela pour tenir dans ses mains d'incapable le fil par lequel chaque commandant de corps est lié par la patte. Quoi qu'il en soit, hier matin à trois heures, quand nous partions pour Saint-Avold, le patron avait de grosses larmes dans les yeux. On voit qu'il ne répudie pas sa part de responsabilité et qu'il accepte les conséquences épouvantables de sa docilité aux vœux de son souverain avec humilité, n'accusant que ceux qui doivent en porter la peine, lui compris.

. . . . . .

Metz, 9 août.

. . . . . .

Tu verras le rapport de Mac-Mahon sur la perte de la bataille qu'il a livrée. Il est très simple, très digne, et, tout en restant strictement dans la réalité, il évite d'effrayer le pays et l'armée par le tableau de la déroute qui en a été la suite.

. . . . . .

On ne peut se figurer la consternation des habitants de Metz devant nos défaites successives et surtout en présence de la mise en état de défense de la ville.

On rase tout dans la zone militaire, et tu peux te figurer ce qu'il y a de maisons, de jardins, de constructions de toutes sortes, de promenades sur les glacis, et dans un rayon qui, sur plusieurs points, s'étend sur plus d'un kilomètre. Ce sera navrant. Ils se rassurent en apprenant que, par un de ces

brusques revirements de projets dont la campagne offre un triste exemple depuis quinze jours, l'Empereur a décidé hier qu'il ne partirait plus, qu'il n'y aurait plus de position dernière prise à Châlons : concentration de notre armée autour de Metz sous la protection des forts inachevés qui l'entourent et formation d'une armée de réserve à Paris avec le corps de Canrobert pour noyau.

Contre-ordre a donc été donné hier sur toute la ligne, au sujet de la concentration sur Châlons.

Les conséquences, qui ne peut facilement les tirer? C'est la Prusse se vautrant sur nos plus belles provinces, y accumulant ses forces aux frais du pays conquis, et y trouvant des ressources qu'elle n'eût jamais trouvées chez elle.

. . . . . .

Le hasard m'a fait rencontrer avec le monarque. Il est affaissé, grossi, vieilli. Comme je ne l'ai pas vu depuis Biarritz d'aussi près, je ne sais si cet avilissement général est de date toute récente et attribuable aux événements. Toujours est-il qu'il passe toute description.

Plonplon traîne sa grosse carcasse dans les cours de la Préfecture, ainsi que toute la haute et basse valetaille. Tous ces gens voient surtout leur propre ruine dans cette calamité universelle et font triste mine, je t'assure, au milieu d'une population frémissante, qui se demande ce qu'ils font à traîner leurs broderies dans leur malheureuse ville, car ils ne quittent pas leurs uniformes brillants et pour la plupart inconnus à Metz.

Je viens du Quartier général. Pas de changements depuis hier. On se concentre sur Metz de la façon la plus rassurante au point de vue militaire, mais le pays est dans la désolation.

. . . . . .

(Dix heures du soir). — L'ennemi est si près de nous et l'importance d'une prompte et bonne concentration à 16 kilomètres en avant de Metz est telle que les officiers du Grand État-Major sont sur les dents depuis trois jours et que le Maréchal nous a mis à la disposition de Jarras pour les suppléer. Vu la proximité des coureurs prussiens, on envoie toujours deux officiers ensemble avec une escorte. C'est ainsi qu'à cinq heures du soir, on vient de m'envoyer avec La Ferté à la

recherche du maréchal Bazaine, pour lui remettre des ordres très importants pour demain. J'ai eu l'heureuse chance de trouver le Maréchal après 17 kilomètres de route seulement.

. . . . . .

Metz, 10 août.

. . . . . .

La nuit s'est passée sans alerte et les dispositions prises par Bazaine hier pour recevoir l'ennemi avec 110 000 hommes en ligne n'ont abouti à rien.

. . . . . .

Les deux armées allemandes, une fois leur jonction accomplie, verront si elles peuvent nous battre à Metz, car elles ne peuvent pénétrer au cœur de la France en laissant sur leurs derrières notre armée, qui, grâce aux concentrations successives, va s'élever à 200 000 hommes et plus.

On parlait beaucoup ce matin de la démission de Le Bœuf et de Lebrun. Tous deux sont anéantis sous le poids de fautes que leur docilité a laissé commettre à l'Empereur.

Toujours est-il que le patron n'est plus Ministre de la Guerre.

Le fameux « Nous sommes prêts » n'a pas été oublié par la Chambre et on ne le lui pardonne pas.

. . . . . .

Le corps de Frossard rallie, celui de Canrobert aussi. Mac-Mahon et de Failly seront à Lunéville ce soir et ne tarderont pas à nous rejoindre aussi. Ils n'ont pas été coupés, comme nous le craignions. La confiance renaît sensiblement, mais on n'a plus foi qu'en Bazaine et Mac.

. . . . . .

Metz, 11 août.

. . . . . .

La journée d'hier s'est passée sans incidents autres que l'émotion causée par les nouvelles de Paris : la déclaration de permanence de la Chambre, les scènes de violence dont elle a été le théâtre. Ces nouvelles, parvenant incomplètes par voie télégraphique, nous font attendre avec une vive impatience les journaux d'aujourd'hui. Nous avons continué d'ailleurs à expédier un nombre insensé d'officiers et de dépêches

pour hâter le mouvement de concentration interrompu et repris vingt fois depuis huit jours

Les leçons du passé profitent bien un peu pour les mesures stratégiques à prendre, mais, dans l'exécution, il règne toujours la même inexpérience et le même désordre.

On s'attendait, ainsi que je te l'ai dit, à une attaque sur toute la ligne hier matin; elle n'a pas eu lieu; il n'y a eu que quelques affaires d'avant-postes et de coureurs qui s'avancent avec une rare hardiesse jusqu'à quatre kilomètres de Metz.

Galiffet est arrivé hier avec ses chasseurs d'Afrique, après avoir fait vingt-trois lieues d'une traite. Il est plein d'entrain et prétend que tout va bien marcher, parce qu'il apporte toujours la bonne chance avec lui. Il a imaginé une scie contre son lieutenant-colonel, auquel il ne cesse de répéter : « Voulez-vous parier qu'il ne m'arrivera rien et que vous serez tué? » Hier, Waru et Lauriston sont allés voir Galiffet à son campement : il couche au milieu de ses chasseurs, sous son manteau, au pied d'un arbre, sans tente, toujours en train, quelque temps qu'il fasse. Il n'a pas manqué d'offrir à ces Messieurs de parier cinq contre un que son lieutenant-colonel serait tué et pas lui. Celui-ci commence à en avoir assez[1].

. . . . . .

Metz, 12 août.

. . . . . .

J'ai été de service la nuit dernière et, à quatre heures et demie du matin, le patron m'a fait demander pour aller avec lui visiter à cheval les positions nouvelles occupées par l'armée. Nous sommes donc allés prendre le maréchal Bazaine à deux kilomètres de Metz et nous avons parcouru ensemble une partie des emplacements nouvellement choisis.

. . . . . .

Hier, à l'heure du dîner, j'ai pu m'échapper un instant pour aller voir les G... En causant avec G..., avec son père, et aujourd'hui dans les conversations avec le très grand nombre d'officiers de toutes armes que j'ai rencontrés dans les camps des différents corps, j'ai constaté que rien ne peut

1. Tué en effet à Sedan, dans la charge des chasseurs d'Afrique.

égaler le soulèvement universel contre l'Empereur et contre le maréchal Le Bœuf. L'incapacité militaire du premier, qui a causé tous nos malheurs, le servilisme et le fameux : « Nous sommes prêts » du second, sont commentés avec une violence égale dans la population civile et chez le soldat. On ne demande qu'à le voir partir pour que renaisse la confiance et on se désespère de les voir toujours là. Il est d'ailleurs évident que, tant que l'Empereur sera à Metz, le Maréchal Bazaine se bornera à un rôle passif, ayant sa responsabilité couverte par l'Empereur et sachant que, s'il arrivait à remporter une victoire, c'est à ce dernier et non à lui, Bazaine, qu'en reviendraient les honneurs et les louanges officielles. Tout cela est triste et décourageant.

Ne m'en veuille pas si je me répète. Je suis tellement sous l'empire de ces réflexions que je dois souvent rabâcher la même chose.

Notre position est réellement solide. Nos reconnaissances, poussées très loin, ne nous signalent pas la présence du gros de l'armée prussienne, mais leurs uhlans nous harcèlent jusqu'aux avant-postes. Ils ont coupé cette nuit le télégraphe de Paris entre Pont-à-Mousson et Frouard. Juge du chemin qu'ils ont fait.

Au Quartier impérial, toujours la même indécision : on s'attend à une attaque, on la désire beaucoup, mais on se demande avec terreur ce que l'on fera si les deux armées allemandes, après avoir opéré leur jonction et nous avoir tournés, nous laissent derrière elles, confiantes dans leur nombre et dans notre maladresse.

. . . . . .

Le Maréchal a donné sa démission hier. Il a congédié tout son monde et m'a demandé de le suivre dans sa mauvaise fortune. Je n'ai pas eu à hésiter, comme tu penses, et, bien que ma place eût été toute trouvée à l'état-major général, dans lequel on verse les autres, j'ai accepté de partager son sort, dont j'eusse profité s'il avait été brillant. Me voici donc aide de camp d'un Maréchal sans commandement, auquel on jette d'autant plus la pierre qu'il se trouve plus malheureux. Il a agi carrément, noblement, mais c'est un homme anéanti. Nous allons rester à l'armée en volontaires

et y attendre une solution qui ne peut plus tarder bien longtemps.

La journée s'annonce tristement, avec le sentiment que je ne suis plus rien dans cet ensemble, où chacun fait de son mieux et a une tâche à remplir.

De nouvelles, je n'en ai pas. Depuis hier le vide et le silence se sont faits autour de nous...

. . . . . .

Metz, 14 août.

. . . . . .

Nous quittons Metz enfin. Est-ce pour attaquer ou, au contraire, pour être attaqués? Nul ne le sait. Toujours est-il que, pour nous, la campagne sérieuse commence.

. . . . . .

Ferme de Bagneux, 15 août.

. . . . . .

Nous voilà en pleine campagne et en action. C'est sortir de l'état d'anéantissement dans lequel nous avait mis la disgrâce si méritée qui est venue nous frapper il y a deux jours. Nous sommes allés le 14 camper à Longeville avec le Quartier Impérial. Ce matin de bonne heure, après le combat qui a eu lieu hier sous Metz, pendant que nous passions de la rive droite sur la rive gauche, et à la suite duquel le général Decaen, commandant le 3e corps, a été blessé, le maréchal Le Bœuf a obtenu enfin la réalisation du rêve de toute sa vie : le commandement d'un corps d'armée. Le voilà donc commandant du corps Decaen, ex-corps Bazaine, le plus beau corps de l'armée, comptant 35 000 hommes. C'est au moment où cette nouvelle lui arrivait que nous avons eu le premier baptême du feu. Les troupes étaient tranquillement campées entre le village de Moulins et celui de Longeville, lorsque, vers huit heures, au moment où le Maréchal venait de quitter Longeville en voiture pour aller à Moulins annoncer à Bazaine sa nomination qui le mettait sous ses ordres, trois ou quatre coups de canon retentissent. J'étais dans une prairie, près des chevaux. J'entends les obus siffler au-dessus de ma tête et aller éclater à cinq cents mètres à ma droite. Une confusion

extrême se manifeste sur la route, au milieu des troupes qui occupaient les prairies, et les files de bagages qui encombraient la route.

C'étaient les Prussiens qui, postés sur la rive droite de la Moselle et apercevant nos campements sur la rive gauche, s'exerçaient à tirer dessus. Le tir rectifié, les coups suivants tombent en plein dans notre camp. Je fais aussitôt seller les chevaux et vais chercher le Maréchal à Moulins, devinant bien que la confusion qui se produisait sur la route l'empêcherait de revenir en voiture.

Au moment où je passais, des batteries de la Garde, tirant par-dessus nos têtes, faisaient taire les canons prussiens et j'amenai sans encombre au Maréchal le cheval dont il avait le plus grand besoin pour aller rejoindre le corps d'armée dont il venait de recevoir le commandement.

J'ai eu une journée de cheval très dure pour conduire nos bagages à la ferme d'où je t'écris, retrouver le Maréchal qui avait été rejoindre ses colonnes du côté de Plappeville pour les amener sur les positions qu'elles occupent cette nuit autour de notre ferme, et aller avec le patron examiner tous les campements où on place les troupes et où le voisinage de l'ennemi demande des précautions spéciales.

Le Maréchal est là dans son élément et, s'il lui manque la suite, le calme et la clairvoyance topographique désirables, il y suppplée par l'activité et l'expérience.

Je suis en somme plus satisfait et j'ai la conscience que je puis rendre quelques services dans les circonstances les plus lugubres que le pays ait traversées depuis longtemps.

Impossible de te dire où nous allons : à Verdun, suivant toute probabilité, si faire se peut. Les Prussiens forcent leurs marches pour nous barrer le chemin : nous nous mettons en force pour nous l'ouvrir au besoin.

L'affaire du 14 a été un succès relatif. Steinmetz avait cru que presque toutes nos forces avaient passé la Moselle et il a été surpris de trouver 45 000 hommes pour lui répondre. Il a été repoussé avec pertes, mais aujourd'hui, grâce à l'évacuation, il est maître des positions inutilement attaquées hier.

L'artillerie perd beaucoup de monde dans cette guerre.

Son infériorité est incontestable et sa hardiesse au-dessus de tout éloge.

. . . . . .

Tu dois trouver, par le ton de ma lettre, que mon moral est un peu remonté. Le retour du beau temps, la vie au grand air, un peu de canon, la conscience que l'on est sorti du cul de basse-fosse où l'on se croyait jeté, tout cela a opéré évidemment en moi une certaine transformation.

. . . . . .

Ferme de Bagneux, 17 août.

Grande bataille plutôt heureuse. Nous avons été engagés de dix heures à huit heures du soir. Nous venons de coucher sur le champ de bataille et allons nous concentrer sur Metz.

. . . . . .

Plateau de Châtel-Saint-Germain, 17 août (2e lettre).

. . . . . .

Cela a été, comme je te le disais, une très grande bataille. Les Prussiens étaient bien 160 000; ils avaient réuni l'armée de Steinmetz et celle du Prince Frédéric-Charles. Nous avons pu mettre 130 000 hommes en ligne. L'attaque a commencé très vigoureusement sur notre centre, où se trouvaient Canrobert et la Garde. Le maréchal Le Bœuf, sans attendre des ordres qui ne lui sont parvenus d'ailleurs qu'à deux heures, a immédiatement fait prendre les armes, a prévenu Ladmirault à sa droite qu'il marchait au canon pour soutenir Canrobert, qui était à sa gauche, et nous avons fait rapidement les 6 kilomètres qui nous séparaient du théâtre de l'action. Nous avons trouvé devant nous les Prussiens fortement établis dans les bois et ayant eu le temps de placer des batteries de position sur la route, entre Vionville et Mars-la-Tour, qui n'ont cessé jusqu'au soir de nous faire le plus grand mal. J'ai eu beaucoup d'ordres à porter et j'ai même eu, dans deux ou trois circonstances, à changer les ordres dont j'étais porteur et que les événements survenus depuis le moment où j'avais quitté le Maréchal ne rendaient plus opportuns. Je n'ai couru de dangers sérieux qu'à midi, à un moment où, chargé d'aller trouver Bazaine pour demander des instruc-

tions, je me suis trouvé dans la mêlée la plus dure qu'ait eue à supporter le corps Canrobert. C'était au village de Rezonville : nos batteries étaient démolies; deux régiments, ayant perdu la moitié de leur monde, m'ont croisé en déroute, sauvant leur drapeau. La plaine était sillonnée de projectiles percutants, qui éclatent en touchant terre. Nous fléchissions visiblement. Impossible de trouver Bazaine, mais je trouve Canrobert, qui me demande avec insistance des troupes du 3° corps. Je m'embarque au galop à travers bois et je suis arrivé ainsi à temps pour faire envoyer par le Maréchal Le Bœuf la division Montaudon et deux batteries qui ont fait le plus grand bien.

La bataille, qui paraissait gagnée à trois heures et demie, a repris de plus belle par l'arrivée de renforts prussiens considérables. C'était sur notre droite. Ladmirault les a repoussés avec succès, mais le feu n'a cessé qu'à huit heures.

Nous avons purement et simplement conservé nos positions et couché sur le champ de bataille.

Ce matin à trois heures, nous étions debout pour faire exécuter un mouvement de concentration sur Metz, qui a pour but de nous ravitailler en munitions et en provisions[1].

. . . . . .

L'Empereur nous a débarrassés de sa présence en filant sur Verdun hier matin à six heures

. . . . . .

1. Lors du procès Bazaine, le général chargé de l'instruction « invita » mon père à communiquer les lettres qu'il avait journellement écrites à ma mère et dont l'existence était connue (il se contenta de copies partielles hâtivement faites par ma mère).

Mon père fut cité d'abord comme témoin à charge, puis par la défense, comme témoin à décharge. Me Lachaud avait relevé en particulier cette lettre du 17 août où la retraite sur Metz ne paraît soulever aucune indignation, alors que l'opinion générale dans les milieux militaires, et notamment parmi ceux qui avaient pris part à la bataille du 16, était que tout le monde avait été frappé de stupeur lorsque arriva l'ordre de repli que rien n'imposait. Mon père, dans cette lettre écrite le 17, doit cependant refléter les impressions ambiantes. Et il est fort possible qu'après coup, la réflexion aidant, beaucoup d'officiers aient « forcé » un peu leurs souvenirs. Il faut observer qu'étant donné l'ignorance complète des chefs et des états-majors et l'absence de toute doctrine de guerre, personne n'avait jamais songé à créeer un organe quelconque de ravitaillement d'arrière en avant. On pouvait donc, hélas, trouver naturel qu'une armée démunie allât tout entière chercher dans les magasins ce qui lui était nécessaire. Cela paraît maintenant tout à fait invraisemblable.

Je ne puis rien déduire de notre semi-succès d'hier, que l'on présentera sans doute comme une grande victoire. Nous avons perdu beaucoup de monde et nos cadres sont sérieusement atteints. Une armée sans cadres perd beaucoup de son unité et de sa force. Tout va dépendre du concours que pourra nous fournir l'armée qu'on organise à Châlons, et de la façon dont elle sera menée. La question n'a pas fait un pas depuis hier. On n'a qu'à persévérer si on ne veut pas que la France soit prussienne, mais ce sera une guerre longue et difficile, comme l'a dit la proclamation. Seulement, au lieu de se passer dans un pays hérissé de forteresses, elle se passe chez nous, dans un pays que nous ravageons malgré nous et qui n'oubliera jamais l'année 1870.

. . . . . .

Metz, 18 août.

. . . . . .

Il doit te paraître étrange de recevoir une lettre datée de Metz. Je m'y trouve cependant pour deux ou trois heures. Sur le plateau d'où je t'ai écrit hier, nous manquons de tout. Il fallait envoyer quelqu'un à Metz pour nous ravitailler, C'est moi qui ai été désigné pour aller en ville avec la victoria, à cause de mes connaissances topographiques : il s'agissait, en effet, d'éviter la grande route battue par le canon prussien; il ne fallait pas non plus prendre le chemin des convois. J'ai donc dû faire un détour énorme, mais je suis arrivé à Metz et je t'écris de chez Bouteiller. Il a des blessés chez lui; Metz en regorge. On y est très calme sur notre victoire de Gravelotte — c'est le nom qu'elle prend parce qu'on n'a pas tiré un coup de fusil à Gravelotte même. On apprécie ici à sa juste valeur ce succès sans résultat et destiné à rester stérile.

On tiraille toute la journée aux extrémités de notre camp. Ces coureurs prussiens sont d'une audace inouïe, nous commençons à les imiter, mais nous n'avons pas leur habileté, qui repose sur la connaissance des lieux par les cartes.

. . . . . .

COMMANDANT MOJON

(A suivre.)

OÙ EN EST LE JUDAÏSME[1]

Une religion est une foi qui a pour support une société. Est-ce la foi qui forme et organise la société? Est-ce la société qui dégage et développe la foi? Théologiens et sociologues discutent là-dessus. Nous plaçant au point de vue de l'historien, de l'historien du judaïsme, nous constatons que, dans la société juive, la foi a été une force de création à l'époque biblique, d'organisation à l'époque du Second Temple, de conservation au moyen âge et qu'elle est aujourd'hui une force de résistance. C'en est assez pour qu'une étude consacrée au judaïsme actuel examine d'abord l'état de la société juive, de la « judaïcité », pour reprendre le néologisme de M. le rabbin Julien Weill, avant d'exposer sa doctrine et ses institutions religieuses.

I

Le judaïsme moderne a un peu plus d'un siècle. Il est le produit de l'émancipation intellectuelle, inaugurée par le

1. L'article que nous publions ici appartient à la série d'études sur la situation actuelle des religions dans le Monde, dont nous avons entrepris la publication. Voir dans la livraison du 1er janvier 1928, *le Catholicisme romain*, par le R. P. Yves de la Brière; le 1er mai 1928, *la Religion orthodoxe en Russie*, par Charles Quénet; le 15 mars 1929, *le Bouddhisme*, par J. Przyluski; le 15 juillet 1929, *la Situation actuelle de l'Islam*, par Louis Massignon; le 15 mai 1930, *le Protestantisme dans le Monde*, par le pasteur John Viénot. D'autre part, nous publierons prochainement *le Parsisme*, par E. Benveniste. De pareils exposés de doctrines sont destinés, de l'un à l'autre, à contenir d'évidentes contradictions. Il va de soi que, par principe, nous n'avons rien fait pour les atténuer. Il s'agit ici de préciser des points de vue différents et non pas de les concilier. (N. D. L. R.)

penseur Moïse Mendelssohn, et de l'émancipation politique, proclamée par la Révolution française. Ces deux grands faits, dont les conséquences ne sont pas épuisées, commandent la situation du judaïsme de nos jours.

Pour bien comprendre la révolution opérée dans la condition des juifs, il faut se représenter ce qu'étaient les « juiveries » de l'Europe, survivances du moyen âge dans le siècle des lumières, au point de vue géographique, économique, social et religieux.

Les grandes expulsions de la fin du moyen âge avaient refoulé les juifs des pays chrétiens en Pologne et ceux de la péninsule ibérique en Turquie. Il s'était ainsi constitué, à l'aurore des temps modernes, deux blocs : dans l'Europe orientale, celui des *Achkenazim*, beaucoup plus considérable, plus dense et moins évolué; au sud-est de l'Europe et dans l'Asie Mineure, celui des *Sefardim*, moins considérable, mais plus cultivé[1].

Le judaïsme *sefardi*, transplanté dans un milieu arriéré, subissant une véritable déperdition de forces, s'était étiolé, en attendant que dans la seconde partie du XIXe siècle, la civilisation occidentale, représentée surtout par l'Alliance Israélite Universelle, vînt réveiller de leur torpeur les *juderias* de l'Asie et de l'Afrique.

Du judaïsme *achkenazi*, les débris tolérés en Allemagne et en Alsace (après sa réunion à la France), en Angleterre et en Italie étaient maintenus hors de la société, hors des corporations, hors du droit, et leur vie précaire ne leur permettait guère ni de développer leur vie propre, ni de participer à la civilisation générale. Seul, les *Sefardim* restés en Europe (la plupart descendants de Maranes revenus au judaïsme) étaient plus éclairés et... moins pieux. Ce sont ces petites minorités juives qui ont reçu le premier élan — ou subi le premier choc — de l' « émancipation » et ce sont elles, dès lors, qui ont pris la tête du judaïsme moderne dans l'Europe occidentale et en Amérique. Mais elles n'auraient

1. On trouvera une étude ethnographique et démographique des juifs et de leurs différents groupes dans l'ouvrage documenté et sage de S. Feist, *Stammeskunde der Juden* (Leipzig, 1925).

pu se maintenir et se reconstituer sans l'appoint presque continu des réserves de l'est, poussées par la persécution et l'émigration.

Les juifs de Pologne, après avoir été décimés en 1648 par les massacres des Cosaques révoltés contre les Polonais, avaient dégénéré, eux aussi, et offraient moins de résistance au régime d'éviction politique, d'exclusion sociale, de dégradation économique que le royaume des Jagellons avait arrêté à la fin du moyen âge au détriment de ses habitants juifs. Les partages de la Pologne permirent à deux fractions du judaïsme polonais de se civiliser sous la rude discipline de la Prusse (Posnanie), de se détendre sous la domination bienveillante de l'Autriche (Galicie). Mais la grande masse étant passée de l'anarchie polonaise à l'autocratie russe, l'oppression méfiante des tzars orthodoxes aggrava le *statu quo* qu'ils prétendaient maintenir. Les juifs de Russie, qui formaient alors le gros du judaïsme, devaient rester parqués dans les provinces de l'ouest et du sud-ouest — soit 4 à 5 millions d'interdits de séjour — voyaient leur activité économique sans cesse réglementée, c'est-à-dire restreinte, leur émancipation intellectuelle recommandée à coups de knout et contrebattue par les rabbins méfiants et les notables des communautés de plus en plus désorganisées. La secte des *Hassidim*, née au XVIIIe siècle d'un accès de mysticisme populaire, avait fini par se résorber dans l'orthodoxie, mais en relâchant la discipline de ces communautés. Au point de vue économique, l'activité des juifs était un paradoxe : confinés dans des métiers de misère, ces exploités faisaient figure de parasites.

Ainsi privés de la liberté d'établissement et de circulation, de la liberté commerciale, pour ne rien dire de la liberté politique et de l'égalité sociale, la grande majorité des juifs, à la veille de la Révolution française, traînait une existence anormale.

Ce que pouvait être leur vie au point de vue intellectuel, M. André Spire, l'a défini en quelques traits heureux :

Une vie juive fermée, exclusivement juive, mais complète et suffisant aux besoins essentiels de la vie et de l'âme d'hommes parqués, surveillés, exclus... Une vie aussi à l'écart des grands courants,

repliée sur elle-même, prend fatalement, de jour en jour, des traits de plus en plus particuliers. C'est une souffrance d'abord, une gêne. Puis les siècles lui donnent une force d'habitude qu'on finit par aimer. Et si la vie extérieure des juifs était danger perpétuel, humiliation et honte, la vie intérieure des ghettos, où le droit public de l'ancien régime les enfermait, la vie de communauté, la vie familiale juive n'était pas sans joie, sans une espèce de bonheur rétréci, mais tout de même de bonheur[1].

La religion était à l'avenant : dévotieuse, scrupuleuse pour les rites, disciplinée par la juridiction rabbinique, chaude et touchante dans la famille, mais manquant de largeur philosophique et de beauté, une foi rétrécie et comme racornie. A société anormale, religion étroite et sombre.

C'est de France que devait venir la lumière. Les juifs d'Alsace et de Lorraine furent déclarés citoyens actifs le 27 septembre 1791, après deux années d'efforts et plus d'un an après leurs coreligionnaires *sefardis* ou « portugais ». La Révolution, en substituant le droit à l'arbitraire, mettait fin à la principale anomalie. Les juifs d'Allemagne, plus nombreux et plus combattus, gagnèrent la liberté par étapes — 1830, 1848, 1871; — mais, en fait, ils ne jouissent de tous les droits civiques que depuis 1918. On peut en dire autant *grosso modo* des juifs d'Autriche (y compris la Galicie), qui ont été émancipés à partir de 1848. Ceux de la Roumanie et des pays balkaniques, libérés théoriquement par le traité de Berlin (1878), ne bénéficient réellement — et encore! — des droits politiques que depuis les traités de 1919. C'est en 1917 aussi que les 5 millions de juifs de l'Empire russe ont vu tomber les barrières du moyen âge, renforcées au XIXe siècle.

Aujourd'hui donc, dans tous les pays modernes, les juifs jouissent de la liberté et de l'égalité. L' « émancipation », pour employer le terme consacré (il est emprunté à l'histoire des catholiques d'Angleterre et d'Irlande), l'émancipation juive est un fait.

La fraternité est plus difficile à réaliser. C'est le problème de l' « assimilation ».

1. *Les problèmes juifs dans la littérature*, dans *La Renaissance religieuse* (Alcan, 1929), p. 102-103.

L'assimilation des juifs aux chrétiens se heurte aux préjugés, aux intérêts, au point de faire durer ou renaître l'antisémitisme. Elle se heurte aussi à la tradition du judaïsme, ou, si l'on veut, à sa volonté d'être et de persister. Néanmoins les chrétiens s'habituent peu à peu à considérer les juifs comme leurs égaux, sinon comme leurs frères. C'est presque normal.

Les autres anomalies disparaissent également et solidairement, qu'elles soient géographiques, économiques ou sociales.

Les grandes masses juives de Russie, concentrées dans l'ouest de l'Empire, ont pu d'abord se décongestionner par l'émigration. Celle-ci a renforcé les communautés existantes. On compte aujourd'hui en Angleterre 295 000 juifs, en France 175 000[1], en Allemagne 615 000, en Autriche 300 000. L'émigration des juifs de l'Europe orientale a, d'autre part, créé des groupements nouveaux et souvent plus importants que les anciens. Elle a poussé aux États-Unis plus de 3 millions et demi de juifs en moins de cinquante ans, dont 1 635 000 à New-York. D'autres contingents ont émigré au Canada (125 000), dans la République Argentine (100 000), au Brésil (300 000) et en somme dans toute l'Amérique. (Récemment on apprenait qu'un juif polonais était ministre de l'Agriculture en Bolivie et qu'une jeune juive lithuanienne avait été désignée comme la plus belle femme du Mexique.) Dans l'Afrique du sud (60 000) et en Australie (20 000), les juifs immigrés sont moins nombreux, mais assez prospères. Il a fallu les lois prohibitives ou restrictives de l'immigration, en Angleterre, aux États-Unis et ailleurs, pour arrêter le mouvement.

Les juifs *sefardis*, fuyant des pays appauvris, se sont mis à émigrer de leur côté, ceux du Maroc et de la Syrie vers l'Amérique du Sud, ceux de Salonique et de Constantinople surtout vers la France. Enfin, le courant de la colonisation palestinienne, propulsé par le sionisme, a amené aujourd'hui 150 000 juifs dans l'ancienne Terre Promise et en amènerait

1. A ce nombre, qui est donné au jugé, faute de statistiques sérieuses, il faut ajouter les 75 000 juifs d'Algérie. Les 65 000 juifs de Tunisie et les 110 000 du Maroc sont assez francisés, mais non Français.

bien davantage si les médiocres ressources du pays et la résistance des Arabes ne brisaient l'essor.

Ainsi la nouvelle « Diaspore » comprend la Palestine et embrasse le monde entier. La fin du moyen âge avait vu la migration forcée des juifs de l'ouest à l'est. Le XIXe siècle aura été témoin d'une nouvelle dispersion, volontaire celle-là et dans le sens inverse. Aujourd'hui, les 15 millions de juifs sont vraiment répandus partout. Il n'est pas un pays au monde qui n'en compte un nombre plus ou moins élevé. La concentration artificielle du judaïsme a disparu. Cependant l'Europe Orientale conserve le gros des masses juives : 2 850 000 en Pologne, 2 525 000 dans les Républiques de l'U. R. S. S., 875 000 en Roumanie, 300 000 en Autriche et au moins 360 000 en Tchéco-Slovaquie[1].

Dans leurs anciens ou dans leurs nouveaux établissements, les juifs ont dû, pour rentrer dans la règle, s'adapter aux conditions économiques. L'évolution s'accomplit sous nos yeux.

Les prêteurs et les fripiers de naguère sont devenus des commerçants et des industriels. Les juifs reprennent dans le négoce le rôle qu'ils avaient joué dans le haut moyen âge. Ils conquièrent leur place dans la grande industrie et même dans les entreprises de colonisation favorisées par le capitalisme. L'artisanat se développe grâce aux efforts des grandes organisations juives (J. C. A., O. R. T.) et à la politique économique du gouvernement des soviets.

Mais la société juive resterait anormale si elle n'avait pas ses agriculteurs. Sauf quelques cas qui ressemblent à des excentricités (Russie sub-carpathique) ou à des gageures (Palestine, Chypre, etc.), les juifs n'avaient pas de classe paysanne. Depuis la fin du XIXe siècle, la société philanthropique fondée par le baron Maurice de Hirsch sous le nom de « Jewish Colonization Association » (J. C. A.) a créé des

1. Sur le nombre et la répartition des juifs dans le monde, on peut consulter les statistiques plus ou moins prudentes, plus ou moins sûres de l'Américain H. S. Linfield, dans l'*American Jewish Year Book* (depuis 1924) et du Berlinois Jacob Lestchinsky, *Le nombre des juifs dans le monde* (en allemand et en yidich), Berlin, 1925. Comme la plupart des évaluations sont approximatives, nous avons donné des chiffres ronds.

colonies agricoles en Argentine, au Brésil, au Canada. Dans ce dernier pays et aux États-Unis, les *farmers* juifs se sont multipliés (on en comptait 75 000 aux États-Unis en 1925). D'autre part, le retour en Palestine est principalement un retour à la terre : 40 000 juifs (sur 150 000) y vivent de la culture dans les anciennes et dans les nouvelles colonies. Le gouvernement de l'U. R. S. S. a repris sur une plus grande échelle l'œuvre de colonisation inaugurée il y a un siècle sous le régime tzariste et dont il reste des établissements en Ukraine et en Bessarabie. Il accorde aux colons toutes sortes de facilités en Ukraine, en Crimée, en Russie Blanche et tout récemment en Extrême-Orient. Plusieurs organisations juives, toujours la J. C. A. et aussi l' « Agro-Joint » d'Amérique, qui n'ont rien de l'esprit soviétique, enfin l' « Icor » américaine fournissent des subsides à ces nouvelles colonies, qui font vivre à l'heure actuelle 100 000 familles environ. Même en France, dans le département du Vaucluse, on essaie actuellement d'acclimater des cultivateurs juifs[1].

Au point de vue économique comme au point de vue politique, la situation des juifs se normalise et même au point de vue social le développement d'une classe paysanne chez les juifs rapproche ceux-ci de leurs voisins.

Les progrès intellectuels ont été plus rapides, là du moins où les forces spirituelles n'ont pas été comprimées par les pouvoirs méfiants et les classes possédantes. En moins d'un siècle, cette société de petits marchands a donné à la politique, à la science, aux lettres et même aux arts des pléiades d'hommes éminents et quelquefois géniaux. Supposez un État de 15 millions d'habitants où un Herbert Samuel serait ministre de l'Intérieur, un lord Reading ministre des Finances, un Mond ministre du Commerce et du Travail, un Louis Brandeis ministre de la Justice, un Oscar Straus ou un Morgenthau, ou encore un Rathenau, ministre des Affaires étrangères; imaginez encore que dans l'Université de cet État, un Bergson enseigne la philosophie et un Freud la psychologie,

1. Ce problème si intéressant du retour à la terre d'un peuple qui en fut éloigné deux mille ans vient d'être exposé par J. M. Isler, *Rueckkehr der Juden zur Landwirtschaft* (Francfort, 1929).

un Sylvain Lévi l'indianisme, des Ehrlich, des Widal et des Flexner la médecine, un Einstein la physique, un Hadamard les mathématiques, etc... : ne diriez-vous pas de ce petit État qu'il est à la tête de la civilisation? Voilà pourtant ce que les juifs ont produit dans les pays qui leur ont permis de déployer leurs efforts et, comme disent les Américains, de jouer leur chance[1].

Il leur a fallu plus d'un siècle pour recouvrer cette place. Ils ont beaucoup lutté et luttent encore pour la reconnaissance de leurs droits. Dans cette bataille pour une existence normale — et non pour la prédominance — ils ont engagé toutes leurs ressources et toutes leurs énergies. Leur en est-il resté pour leur judaïsme, qui avait besoin, lui aussi, d'être réhabilité aux yeux du monde et surtout d'être sauvé pour ses adeptes peu à peu transformés?

II

S'il est un grief que l'on puisse légitimement adresser aux adversaires honnêtes du judaïsme, c'est d'avoir, en combattant l'entrée et le reclassement des juifs dans la société moderne, condamné ceux-ci à user leurs forces dans cette lutte. Dans les pays où la société juive est encore absorbée par la revendication de l'égalité, elle est empêchée de contribuer autant qu'elle le pourrait à la civilisation générale et surtout de cultiver et de développer dans l'aisance et la dignité son patrimoine religieux et moral.

Le judaïsme est toujours obligé de se défendre contre la propagande des autres religions, malgré les progrès de la tolérance et des idées laïques. Au cours de la première moitié du XIXe siècle, nombreuses furent les apostasies dans la société juive éclairée de Berlin. Mais depuis que le certificat de

1. Le publiciste J. Kreppel a dressé un tableau de la vie et de l'activité juives dans les différents pays : *Juden und Judentum von heute* (Vienne, 1925). L'économiste allemand A. Ruppin a exposé d'une manière documentée et méthodique, mais quelque peu tendancieuse (il est sioniste), les données de la question juive dans son étude sociologique *Die Juden der Gegenwart* (2e édition, 1911; réimprimée à Berlin en 1918). L'esquisse d'Eberlin, *Les Juifs d'aujourd'hui* (Paris, 1927), contient des faits et des chiffres plus récents, mais doit être consultée avec précaution.

baptême a cessé d'être un billet d'entrée dans le « monde », les conversions au christianisme sont devenues sporadiques.

Ce ne sont pas les églises aujourd'hui qui recueillent principalement les transfuges du judaïsme. C'est l'irréligion. Soit que, dans les pays occidentaux, les israélites, arrivés grâce à la Révolution française, cherchent dans les partis et les classes sociales dites « de gauche » la place qui leur est refusée ailleurs; soit que, dans l'Europe orientale, les juifs, comprimés par des persécutions séculaires, se jettent dans les partis extrêmes; soit enfin qu'ici et là la doctrine sociale du judaïsme se reconnaisse une affinité avec un certain idéal laïque, il arrive que beaucoup de juifs, et des meilleurs, sortent de la Synagogue où ils se sentent à l'étroit. La Synagogue a ainsi donné à l'État laïque, à l'Université surtout, beaucoup d'enfants prodigues qui ne sont pas revenus au bercail. Ils honorent peut-être le judaïsme, ils ne le servent plus.

Mais tout compte fait, je crois que le déchet du judaïsme n'est pas plus considérable que celui d'autres religions. J'ai pu l'observer pendant la guerre, parmi les officiers comme parmi les soldats. Au contraire, si l'on considère qu'en France, par exemple, les israélites constituent une population urbaine, bourgeoise et laïque, on sera amené à reconnaître que la Synagogue perd moins de fidèles que les Églises. J'ai l'impression, par exemple, que dans une ville comme Paris, il y a proportionnellement plus d'israélites qui observent le jeûne de Kippour que de catholiques qui communient à Pâques.

En Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, où la religion a été moins ébranlée par le vent de scepticisme qui souffle sur l'Europe depuis le XVIe siècle, la foi et la vie religieuse sont restées plus actives. Elles ont même gagné, au contact des autres confessions, plus de conscience, sinon plus de vitalité.

Dans l'Europe orientale, au contraire, nous assistons à un véritable déséquilibre. Une mince couche sociale s'est déjudaïsée, passant, suivant les circonstances, à la libre pensée ou au christianisme. Mais les masses sont restées pratiquantes jusqu'à la minutie, tandis que le nouveau prolétariat juif allait

à l'autre extrême, l'athéisme et l'anticléricalisme. La minorité communiste juive, qui est le ver rongeur du judaïsme russe, exerce ses ravages grâce à l'appui du pouvoir, mais elle reste une minorité et, si les forces religieuses peuvent se ressaisir, les réserves de piété et de savoir religieux, avivées par la persécution, rendront au judaïsme une génération trempée par l'épreuve.

Le judaïsme se fût mieux défendu, peut-être, contre les forces dissolvantes, s'il avait eu une véritable organisation religieuse, dont les chefs auraient eu plus de culture générale dans l'Europe orientale, plus de culture juive en Occident. Malheureusement, l'émancipation et l'assimilation ont surpris la Synagogue à une époque de décadence. Le rabbinisme légaliste et ritualiste n'était entamé que par la Cabale; la culture philosophique et théologique était faible. Quand les juifs entrèrent en contact avec la civilisation moderne, qui est à moitié chrétienne et à moitié païenne, il se produisit une rupture d'équilibre, et une série de crises dont la gravité ne fut atténuée que par l'indifférence du public pour les grandes questions doctrinales.

Dans l'Europe orientale et jusqu'en Hongrie, le rabbinisme continua à se confiner dans « les quatre coudées de la Halacha » (casuistique talmudique) sans s'apercevoir que le monde avait tourné. Mais il fut combattu dans l'esprit de la jeunesse par les « éclairés », les *Maskilim*, qui, fils spirituels de Mendelssohn et de Voltaire, cherchèrent à donner au judaïsme antique une teinture de culture moderne.

Les mêmes tendances avaient prévalu en Allemagne chez les « libéraux » et les réformateurs, combattus par les conservateurs et par une minorité ardente d' « orthodoxes ». En France, la stagnation favorisa le conservatisme.

En Angleterre, celui-ci s'est maintenu plus énergiquement, tandis qu'aux États-Unis le réformisme, après avoir été entraîné aux extrêmes, jusqu'à la déjudaïsation, est amené aujourd'hui, par une réaction naturelle et sous la poussée des éléments immigrés, à faire des concessions à la tradition.

Mais une crise beaucoup plus grave, plus étendue, met en danger l'unité du judaïsme. C'est ce qu'on appelle le « judaïsme

national ». Dans les États où les juifs n'ont pas été à temps reconnus citoyens, ou dans les sociétés qui n'ont pas voulu ou qui n'ont pas su assimiler les juifs, ceux-ci, par réaction et aussi par imitation des autres nationalités réveillées, ont commencé, dans la seconde partie du XIXe siècle, à se réclamer d'un judaïsme national. Quelle est la légitimité de cette thèse? Ce serait le lieu de reprendre la vieille question : le judaïsme est-il une religion ou une nationalité? Mais la vraie question est celle-ci : les juifs forment-ils *aujourd'hui* une religion ou une nation? Il est certain que les juifs ont perdu les attributs normaux de la nationalité (territoire, langue). Ils ne constitueraient donc, tout au plus, qu'une nationalité anormale. Aussi les sionistes, partant de ces prémisses, ont-ils proposé de reconstituer, en Palestine, une nation juive avec sa langue, l'hébreu. Mais d'autres théoriciens du judaïsme, et particulièrement l'historien Simon Dubnow, soutiennent que le judaïsme, qui, depuis plus de deux mille ans, a vécu dispersé (car la dispersion est antérieure à la destruction du second Temple), peut se maintenir dans cette situation en conservant une certaine autonomie à titre de minorité nationale dans le cadre des États. Il ne s'agit, d'ailleurs, que des États de l'Europe orientale, où les juifs forment des masses assez compactes et où plusieurs nationalités vivent côte à côte sans fusionner.

Les garanties internationales des traités des minorités de 1919, les Constitutions libérales des nouveaux États ont paru favorables à ces « minorités nationales » juives, que les juifs assimilés de l'Europe occidentale et de l'Amérique étaient loin d'encourager, parce qu'ils y voyaient un danger, moins pour eux que pour les intéressés. Mais l'expérience des dix dernières années a montré combien était précaire la situation de ces minorités, se heurtant à la souveraineté des États, renforçant l'animosité de la majorité, obligées pour vivre de s'imposer de lourds sacrifices et de périlleuses alliances avec d'autres minorités. A ces obstacles politiques et sociaux, s'ajoutent des difficultés intérieures. Les sionistes, qui sont naturellement aussi des juifs nationaux, veulent faire régner l'hébreu par l'enseignement. Les autres juifs nationaux s'en tiennent au *yidich*, la langue populaire du ghetto, et cette opposition entrave toute l'œuvre scolaire, tandis que les

États veulent imposer la langue nationale. Un dissentiment plus grave porte sur la religion. La nationalité moderne est indifférente à la religion, considérée comme une affaire individuelle. Les juifs nationaux sont des juifs modernes. La religion a passé pour eux au second plan, quand elle n'a pas complètement disparu. Il s'est même formé parmi eux des partis très avancés qui rejettent la religion, tout en continuant à se réclamer du judaïsme. Leurs prétentions se heurtent violemment aux juifs pieux et aux rabbins qui veulent conserver la direction des communautés. En Lithuanie, en Pologne, des luttes extrêmement ardentes déchirent les communautés. Il est difficile de prévoir comment se résoudra ce conflit, infiniment plus grave que les divergences entre orthodoxes, conservateurs, libéraux et réformateurs.

Il est aussi difficile de pronostiquer l'avenir du judaïsme national, qui s'affirme volontiers comme une renaissance et qui pourrait bien être, en définitive, une crise. Si cette forme de judaïsme devait finir par s'imposer, le judaïsme risquerait d'être coupé en deux : d'une part, les juifs de confession intégrés dans les nationalités respectives, et, de l'autre, les juifs de nationalité groupés au milieu d'États allogènes ou reconstitués dans un État palestinien. La Palestine elle-même ne suffirait sans doute pas à rétablir l'unité du judaïsme et Jérusalem, la cité de la paix, risquerait de symboliser le plus grave des schismes. Mais il est probable que la fièvre nationale qui secoue les juifs opprimés tombera avec les progrès de l'émancipation et que la « renaissance juive » aura servi seulement à renforcer la conscience historique et la solidarité ethnique des juifs répandus dans le monde.

Nous constatons déjà que la marée de l'assimilation qui menaçait le judaïsme de dissolution commence à refluer, soit que les flots de l'émigration aient renforcé les éléments faibles du judaïsme menacés d'absorption, soit que la propagande sioniste ait réveillé le fond qui sommeillait chez les juifs assimilés, soit enfin que les nouvelles générations remontent tout naturellement le courant qui entraînait les aînés à la dérive.

Cette reprise du judaïsme dans le domaine ethnique, sentimental et littéraire, est parallèle à une renaissance religieuse

plus ou moins marquée et peut-être les deux mouvements sont-ils destinés à se confondre un jour. A notre sentiment — mais peut-être prenons-nous nos désirs pour des prévisions — la religion sortira plus forte de cette crise de croissance et le judaïsme, occupé pendant un siècle à se défendre contre ses adversaires et à réagir contre les forces de désagrégation, est à la veille de consolider sa position et de la développer.

Telle est, résumée à grands traits, l'évolution du judaïsme au cours du dernier siècle. Elle n'est pas encore achevée. Aussi est-il difficile de dégager une théologie moyenne du judaïsme moderne. D'ailleurs, le judaïsme répugne au dogmatisme et n'a point d'église qui puisse formuler un credo. Est-ce une faiblesse ou une force par le temps qui court?

III

Si l'on veut néanmoins tracer les grandes lignes de la religion juive telle qu'elle est comprise et pratiquée aujourd'hui par l'ensemble de ses adeptes, il ne faut pas glaner çà et là dans la *Bible* et le *Talmud* et construire un judaïsme arbitraire avec des souvenirs ou des préjugés.

Ainsi beaucoup de personnes croient que le judaïsme applique encore la loi du talion. Elles ignorent que le texte de l'*Exode* « œil pour œil, dent pour dent » (qui, dans la *Bible* même, représente un adoucissement de la *vendetta* primitive) a été interprété par les docteurs du *Talmud* dans le sens de dommages-et-intérêts (« la valeur d'un œil pour un œil ») et que la morale juive est basée sur les principes de justice et de charité : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît » (maxime du rabbin Hillel, qui vivait au Ier siècle *avant* l'ère chrétienne) et « aime ton prochain comme toi-même » (Lévitique, XIX, 18). D'autres parties de la législation israélite sont tombées en désuétude, soit à cause des circonstances (destruction du Temple, disparition de l'État juif), soit parce que le judaïsme a conformé sa doctrine et sa pratique aux lois et aux mœurs de la société dans laquelle il vit. Ainsi depuis le XIe siècle, la polygamie a disparu chez les juifs d'Europe et la répudiation arbitraire de la femme a fait place au divorce par consentement mutuel.

Mais même les éléments proprement doctrinaux, si forte que soit la tradition, sont soumis à des interprétations, à des applications qui en modifient la signification et la portée; il en est qui sont officiellement conservés, mais qui ont cessé de vivre. De même qu'un terrain se compose de différentes couches et que la surface seule est fertile, de même le fonds des religions est constitué par des éléments superposés ou amalgamés, mais qui n'ont pas tous la même valeur dans la conscience de l'ensemble des fidèles.

Au surplus, les adeptes du judaïsme, nous l'avons dit, ont subi depuis un siècle une telle évolution intellectuelle et sociale, ils ont été soumis à tant d'influences qu'une grande différenciation devait se produire entre les uns et les autres, même dans le domaine religieux.

Le judaïsme traditionnel s'en tient au symbole formulé au XIIe siècle par le grand théologien Maïmonide, en treize articles[1] qu'on peut grouper sous trois chefs :

DIEU

1. Je crois d'une foi parfaite que Dieu a créé et gouverne tous les êtres.

2. Je crois d'une foi parfaite que Dieu est un et qu'il n'y a pas d'unité comme la sienne.

3. Je crois d'une foi parfaite que Dieu n'a point de corps et ne saurait être atteint par les accidents du corps et qu'on ne peut lui attribuer aucune ressemblance.

4. Je crois d'une foi parfaite que Dieu est éternel.

5. Je crois d'une foi parfaite que Dieu est seul digne d'adoration et que nul autre ne doit être l'objet de notre culte.

RÉVÉLATION

6. Je crois d'une foi parfaite que toutes les paroles de nos prophètes sont vraies.

7. Je crois d'une foi parfaite que les prophéties de Moïse sont véridiques et qu'il est le plus grand de tous les prophètes.

8. Je crois d'une foi parfaite que toute notre Tora (la Loi) est celle qui a été donnée à Moïse.

9. Je crois d'une foi parfaite que cette Loi ne peut être changée et qu'elle ne sera jamais remplacée par une autre.

1. Le cadre de ce credo (« je crois que... ») n'est pas de Maïmonide, mais a été accepté par la Synagogue et introduit dans les catéchismes.

RÉTRIBUTION ET FINS DERNIÈRES

10. Je crois d'une foi parfaite que Dieu connaît toutes les actions et toutes les pensées des hommes.

11. Je crois d'une foi parfaite que Dieu récompense ceux qui observent ses commandements et qu'il punit ceux qui les transgressent.

12. Je crois d'une foi parfaite à la venue du Messie et, bien qu'il tarde, j'attends toujours qu'il vienne.

13. Je crois d'une foi parfaite que Dieu rendra la vie aux morts à l'heure où il lui plaira.

En définissant ainsi le judaïsme, Maïmonide marquait implicitement ce qui le distinguait du christianisme comme de l'islamisme. Par rapport aux dogmes chrétiens, le judaïsme ne professe pas seulement l'unité absolue de Dieu, il proscrit encore toute représentation figurée de la Divinité et tout culte rendu à un autre qu'à Dieu; il affirme que la révélation mosaïque a été parfaite, donc suffisante; enfin, que le Messie n'est pas encore venu.

Si l'on veut voir dans quelle mesure ce *credo* est celui d'un israélite cultivé de nos jours, on n'a qu'à se reporter à l'exposé publié récemment par M. le rabbin Julien Weill[1]. Pour lui, « les éléments permanents de la conscience juive » se résument ainsi : le monothéisme éthique (c'est-à-dire un Dieu unique conçu dans la catégorie du Bien), la Création et la Providence, la révélation et le prophétisme; Israël, peuple-prophète; enfin, les sanctions temporelles et la rétribution d'outre-tombe. Comme Maïmonide, le théologien moderne glisse sur le problème du miracle (il élude même complètement la résurrection); il ajoute la croyance en la mission prophétique d'Israël, notion élaborée par les théologiens libéraux du XIXe siècle. Il conclut que le judaïsme est ainsi « une religion positive, restant attaché à la loi divine, à titre d'interprète, de témoin et de serviteur de la volonté permanente du Dieu Un ».

Cette religion est « capable d'une éducation spirituelle et morale profonde de l'âme juive contemporaine ». La piété qu'elle inspire et alimente est exprimée, par exemple, en cette prière que, dans les synagogues de notre pays, le rabbin récite

1. *La Foi d'Israël, essai sur la doctrine du judaïsme* (Paris, 1926). Le même auteur va publier un ouvrage plus approfondi sur le judaïsme.

en français au moment où le rouleau sacré est tiré du tabernacle :

Seigneur, au moment où s'ouvrent les portes du sanctuaire, nos têtes s'inclinent et nos cœurs sont saisis d'une religieuse émotion. Nous nous sentons, en ce moment, plus près de Toi et notre prière s'élève avec plus d'ardeur vers le ciel.

Dieu de bonté et d'amour, Père de tous les hommes, Providence miséricordieuse, c'est en Toi que nous mettons notre confiance : daigne accueillir nos vœux et réaliser les souhaits de notre cœur.

Éclaire-nous de ta lumière pour comprendre les enseignements de ta Loi et affermis notre volonté pour en suivre les préceptes.

Répands tes bénédictions sur nous, sur nos parents vénérés, sur la tête de nos enfants. Prolonge nos jours et les jours de tous ceux que nous aimons. Accorde-nous la santé, la force, le bonheur auquel nous aspirons et que nous voulons mériter par notre conduite.

Ah! Seigneur, éloigne de nous les épreuves trop douloureuses. Soutiens-nous contre les difficultés de la vie et contre les faiblesses de notre cœur.

Puissions-nous toujours obéir à tes commandements, faire le bien et fuir le mal, être sévères pour nous-mêmes, indulgents, bons et charitables pour les autres! Puissions-nous chaque jour devenir meilleurs, plus dignes de l'estime et du respect de nos semblables, plus dignes de ton amour et de ta protection, afin que notre vie soit pure, que nos œuvres soient sanctifiées et que nous méritions de voir descendre sur nous tes célestes bénédictions. — *Amen.*

Le judaïsme moyen du rabbin Julien Weill est fait pour plaire. Le grand-rabbin d'Angleterre, dans une série de sermons, récemment publiés[1], a posé vigoureusement les thèses et antithèses qui définissent le judaïsme conservateur et l'opposent tant au christianisme qu'au judaïsme réformateur. Les affirmations du judaïsme sont : le Dieu personnel, la révélation du Sinaï, l'authenticité du Pentateuque, la sanctification de la vie par les pratiques, une solide éducation juive fondée sur la connaissance de l'hébreu, la culture de la conscience juive et de la fraternité d'Israël. D'autre part, le Chief-Rabbi réfute les « hérésies » de ceux qui critiquent la circoncision et les lois alimentaires, réduisent la durée des fêtes, remplacent plus ou moins complètement le samedi par le dimanche, substituent les Prophètes au Pentateuque et font des concessions ou des emprunts au christianisme.

1. J.-H. Hertz, *Affirmations of Judaism* (Londres, 1927).

Parce que le judaïsme réformé ou libéral a laissé tomber certaines croyances et beaucoup de pratiques, il ne faudrait pas croire qu'il soit fait de négations tandis que le judaïsme traditionnel serait fait d'affirmations. La théologie libérale, élaborée au cours du XIXe siècle par différents rabbins, principalement en Allemagne, berceau de la Réforme, est nécessairement moins arrêtée et varie d'un auteur à l'autre. On peut, néanmoins, en dessiner les idées directrices, soit dans ce qu'elle retient et conserve, soit dans ce qu'elle ajoute ou retranche. Un de ses représentants les plus autorisés, le Dr K. Kohler, recteur du Séminaire libéral de Cincinnati (mort il y a quelques années), a formulé ce schéma du judaïsme libéral[1] :

I. — Dieu.

1. La conscience de Dieu et la révélation de Dieu. — Son essence spirituelle et éthique, son unité, sa sainteté et sa perfection.

2. Ses rapports avec le monde — Création et Providence — et avec l'humanité — Justice et grâce (ou amour).

II. — *L'Homme.*

1. L'homme à l'image de Dieu ou enfant de Dieu; sa liberté morale; son aspiration vers Dieu. — Le péché et la pénitence. — La prière et le culte. — L'immortalité.

2. La société humaine, ses divisions et son unité. — L'esprit de Dieu dans l'histoire.

III. — *Israël et le royaume de Dieu.*

1. La mission sacerdotale d'Israël et son sort de martyr. Ses espérances messianiques.

2. Le royaume de Dieu. Les peuples, les classes et les religions dans le plan du salut divin.

Ce programme théologique est complété par un programme pratique dans la déclaration de principes (*Richtlinien*) adoptée en 1912 par les rabbins libéraux d'Allemagne. En voici l'essentiel[2] :

1. Le judaïsme libéral s'attache à l'essence de la religion juive dans ses vérités éternelles et ses prescriptions fondamentales d'ordre

1. *Grundriss einer systematischen Theologie des Judentums* (Leipzig, 1910). Le même ouvrage a paru en anglais.

2. Ce document a été publié à l'époque dans la presse israélite. On en trouvera un développement, d'ailleurs indépendant, dans l'ouvrage du plus marquant des rabbins allemands de notre temps, Leo Bæck, *Das Wesen des Judentums* (3e édition, Francfort, 1923).

moral, dont la destinée historique est de devenir un jour la religion universelle.

2. Les vérités éternelles et les prescriptions morales fondamentales de la religion juive, en tant que communes à toutes les époques et à toutes les tendances manifestées au sein du judaïsme, sont :

a) La doctrine du Dieu Un et unique, pur esprit, saint, Dieu de justice et d'amour;

b) La doctrine de l'homme fait à l'image de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de son aptitude à la liberté morale et de sa capacité d'atteindre sa destinée, qui consiste à progresser sans cesse vers une perfection plus haute, perfection morale et spirituelle;

c) La doctrine des hommes *tous* enfants de Dieu, et de la fin de l'humanité qui est de se rapprocher de plus en plus de l'idéal messianique par la vérité, la justice et l'amour.

3. La tâche prescrite par la Providence à Israël consiste à conserver sa religion dans sa pureté, ainsi qu'à l'annoncer par la force vivante de l'exemple et à en rendre témoignage par le sacrifice et le don de soi-même, agissant de la sorte pour l'avènement du royaume de Dieu.

4. La base historique de la religion juive est constituée par l'Écriture, développée dans les écrits post-bibliques, le *Talmud* et la littérature théologique jusqu'à nos jours.

5. En tant que religion historique, le judaïsme a traduit ses vérités éternelles et ses préceptes moraux fondamentaux dans des formes et des idées religieuses conditionnées par les circonstances historiques. Chaque génération a fait sienne la religion de ses pères à travers des formes et des idées religieuses propres à elle-même. C'est pourquoi le judaïsme libéral se place au point de vue d'un développement successif subsistant au sein du judaïsme, en vertu duquel chaque époque a le droit et le devoir, tout en gardant les vérités essentielles, d'abandonner, de développer ou de créer de nouvelles formes religieuses conditionnées par les circonstances historiques.

6. Ce devoir devient des plus pressants à notre époque. Par l'entrée des juifs dans la civilisation et la vie sociale d'une époque qui a élargi son horizon intellectuel par des connaissances nouvellement acquises et qui a abouti de la sorte à une transformation dans tous les domaines de la vie, bien des formes, institutions et coutumes ont disparu de la vie et de la conscience, ayant perdu leur sens et leur contenu spirituels.

En vertu de ces principes, on doit conserver le sabbat et les fêtes, en les sanctifiant par le culte domestique et la participation au culte synagogal (le judaïsme traditionnel prescrit un chômage absolu en ces jours); — la prière quotidienne à la maison; — la circoncision, la confirmation pour les garçons et les filles (et non pour les premiers seulement); — le mariage et le divorce religieux (mais en réformant le second). Les

autres pratiques sont laissées à la conscience individuelle. Dans le culte public, la durée des offices doit être réduite, une large part doit être faite à la langue vulgaire; les prières qui ne correspondent plus aux sentiments des fidèles doivent être éliminées; la femme doit jouir de tous les droits religieux; un *quorum* de fidèles n'est pas nécessaire (dans le culte traditionnel, l'office public nécessite la présence de dix *hommes* majeurs religieusement, c'est-à-dire âgés d'au moins treize ans). C'est en aménageant ainsi la religion qu'on pourra « la concilier avec les idées, les sentiments et les conditions économiques de notre temps ».

Il ne s'agit pas là d'un programme pour l'avenir : ces réformes sont déjà appliquées, plus ou moins complètement, dans les communautés libérales de l'Europe et des États-Unis. Beaucoup de communautés américaines et quelques européennes sont allées plus loin dans le sens de la réforme, notamment en instituant un service du dimanche et en abolissant la circoncision.

Quelles sont les forces respectives des différents partis religieux au sein du judaïsme contemporain? L'orthodoxie immuable et intransigeante domine encore dans l'Europe orientale. Elle ne professe point de théologie, mais la sous-entend plutôt; elle insiste sur l'observance minutieuse des pratiques, sans admettre la moindre concession aux nécessités économiques et sociales. Hors de l'orthodoxie, il n'y a place, dans ces régions, que pour le nationalisme laïque ou la libre-pensée révolutionnaire. — En Allemagne, les communautés se partagent entre libéraux et conservateurs; une minorité agissante s'efforce de sauver l'orthodoxie. — Le judaïsme français est dans son ensemble conservateur, au moins en théorie; à part l'introduction de l'orgue et du chœur, le culte traditionnel a été respecté. Depuis la guerre, on constate, à Paris par exemple, une meilleure fréquentation des offices et — symptôme encore plus réconfortant — ce ne sont plus les vieillards seulement, mais les adultes et les jeunes qui vont à la synagogue. Quand le sabbat ou une fête juive coïncide avec une fête légale ou un dimanche, les synagogues sont remplies. Mais les nécessités de la vie sociale et économique

ont été plus fortes que la tradition; le repos sabbatique et les préceptes alimentaires sont, en général, délaissés; la langue hébraïque est ignorée; les mariages mixtes sont assez nombreux. Le sentiment de la famille a survécu à l'abandon du culte domestique et les anniversaires de décès sont scrupuleusement observés. Mais la vie religieuse est faible en dehors des grandes fêtes; depuis une dizaine d'années, des sociétés de jeunesse, dénommées « Chema Israël » (ce sont les deux premiers mots de la profession de foi israélite), essaient de remonter le courant et de ranimer l'activité des communautés. L'œuvre juive de M. Edmond Fleg témoigne aussi d'un réveil religieux[1]. — Aux États-Unis, le judaïsme est partagé entre trois fractions : la bourgeoisie riche est libérale; les immigrants des pays slaves restent orthodoxes; mais à mesure qu'ils s'américanisent, ils deviennent conservateurs, c'est-à-dire qu'ils font des concessions à la réforme, dans le culte, sinon dans la doctrine.

La grande variété et la grande liberté qui s'observent dans le judaïsme tiennent pour une part au manque d'organisation. Sous l'ancien régime, les États chrétiens qui toléraient les juifs permettaient aux communautés locales, dans un intérêt fiscal, de s'administrer elles-mêmes en maintenant la discipline parmi leurs membres sous peine d'excommunication. Aujourd'hui que cette arme est hors d'usage, l'autorité religieuse dépend du bon esprit des fidèles. Le rabbin n'est pas un prêtre; le pouvoir appartient à la communauté; mais chaque communauté est libre, et chaque israélite est libre de ne pas faire partie de la communauté. Exposé à tant de courants adverses, le judaïsme risquerait de se dissoudre; il tend aujourd'hui à s'organiser nationalement d'abord, puis internationalement.

C'est en France d'abord que le culte israélite a eu une organisation légale, depuis 1808. En Allemagne, il n'est vraiment reconnu par l'État que depuis 1918. En Angleterre et aux États-Unis, il est organisé, mais libre vis-à-vis de l'État. En Pologne et en Roumanie, il commence à s'organiser. Dans la Russie soviétique, il est opprimé et reste désorganisé.

1. *Écoute Israël, L'Enfant Prophète, Pourquoi je suis juif.*

Dans notre pays, l' « Union des Associations cultuelles israélites de France et d'Algérie », constituée au lendemain de la Séparation, ayant à sa tête un grand-rabbin et un Consistoire central, a maintenu l'unité administrative et même doctrinale du judaïsme français. Les trois Consistoires de Metz, Strasbourg et Colmar continuent de fonctionner sous le régime du budget des cultes, mais l'unité morale du judaïsme français n'en est pas affectée.

En Allemagne, les communautés sont déjà organisées dans les différents « pays »; l'organisation centrale du Reich est en voie de création. La minorité orthodoxe se tient à part avec son organisation propre.

En Angleterre et même dans tout l'Empire britannique, la grande majorité des communautés sont fédérées avec un grand-rabbin à leur tête.

Aux États-Unis, la fusion est plus difficile entre des éléments hétérogènes dans un pays neuf. Les orthodoxes, les conservateurs et les réformés ont leurs fédérations de communautés, leurs associations rabbiniques et leurs séminaires respectifs. On a essayé récemment de nouer un lien — assez lâche — entre des trois fractions.

Les libéraux d'Amérique sont allés plus loin. Ils ont constitué avec ceux d'Allemagne et de Londres une « Union du judaïsme progressif ». Ils avaient été précédés par les orthodoxes, qui ont créé dès 1913 une organisation internationale, l'*Agoudath-Israël* (Faisceau d'Israël), où ceux d'Allemagne donnent le ton et où ceux de l'Europe orientale forment le nombre.

Ni le judaïsme conservateur, ni les communautés juives en tant que telles n'ont d'organisation et de représentation internationales. Mais le besoin commence à se faire sentir d'une autorité religieuse centrale qui puisse résoudre certaines difficultés de la législation rabbinique, représenter le judaïsme au dehors et protéger les points menacés. Seulement, pour qu'un Sanhédrin de ce genre soit possible, il faut que les différentes parties du judaïsme soient arrivées à peu près au même degré d'évolution. Ce nivellement semble près d'être réalisé.

Quand le judaïsme universel sera organisé, il se fera mieux respecter et prendra une conscience plus nette de sa force et de son rôle dans le monde. Non pas que le judaïsme doive s'adonner à une autre mission qu'une mission intérieure et entreprendre une propagande comme celle qui, aux environs de l'ère chrétienne, propagea la croyance au Dieu unique dans tout le bassin méditerranéen. Depuis cette époque, le prosélytisme a presque complètement disparu d'Israël par la force des circonstances; le monde n'est pas mûr pour un nouvel apostolat et les juifs ont trop souffert, souffrent trop encore de l'activité des convertisseurs pour chercher à amener d'autres hommes à leur foi et surtout à leurs rites. Il n'en reste pas moins symptomatique, le cas de M. Aimé Pallière, catholique de Lyon, venu par une longue évolution au « noahisme » ou plutôt au judaïsme universaliste des Prophètes, sinon aux rites de la Synagogue, et dont le *Sanctuaire inconnu* a été une révélation en France et conquiert actuellement l'Allemagne et l'Amérique juives.

De telles expériences montrent que le judaïsme n'a point épuisé sa force de rayonnement et son pouvoir d'attraction. Il est encore trop peu connu et trop défiant — dix-huit siècles d'oppression pèsent sur une minorité — pour faire une propagande d'idées. Mais il ne faut pas croire que les juifs n'aient plus de ressort religieux, que leur foi ne soit plus qu'une cendre chaude. Que l'antisémitisme d'étudiants roumains saccage et lacère les rouleaux sacrés, comme il y a deux ans encore, ou que le fanatisme musulman massacre, comme il y a quelques mois en Palestine, des rabbins et leurs disciples, la flamme religieuse embrase les membres dispersés de la Maison d'Israël.

Dans les temps calmes, la propagande juive ne s'exerce que dans le domaine philanthropique et humanitaire. N'est-ce pas une sorte d'apostolat, cette générosité qui a poussé les juifs des États-Unis à réunir soixante millions de dollars pour sauver de la mort leurs frères ruinés par la guerre et les pogromes? N'est-ce pas une mission qu'assument les centaines de milliers de sionistes et de sympathisants qui ont dépensé vingt-cinq millions de livres sterling à édifier en Pales-

tine un « Foyer » dont la plupart ne bénéficieront pas? Compassion de nouveaux riches pour leurs parents pauvres ou enthousiasme suscité par un idéal national? Mais les juifs émancipés et assimilés soutiennent de leurs ressources et de leur dévouement des organisations comme l' « Alliance Israélite Universelle », qui porte les lumières de l'instruction dans les *mellahs* du Maroc, les *juderias* de Turquie et qui trouve des instituteurs et des institutrices pour régénérer le judaïsme au contact de la civilisation, depuis le bled marocain jusqu'aux recoins de la Perse. Voilà les missionnaires du judaïsme moderne.

Faut-il aussi que le judaïsme, ayant repris conscience de sa valeur, s'en aille proposer aux autres sa doctrine morale et sociale? Une réserve naturelle chez une minorité exposée et méconnue l'a retenu jusqu'à présent. Mais, comme l'a dit Zangwill, « après la justice pour les juifs, le temps est venu des juifs pour la justice ». La voix de Jérusalem a droit d'être entendue de nouveau. Si le christianisme a pu tirer une doctrine sociale des Évangiles, pourquoi le judaïsme ne pourrait-il pas revivifier la doctrine toujours neuve de son « Ancien » Testament? Les rabbins modernes sont entrés dans cette voie. En Allemagne, où le grand philosophe néokantien Hermann Cohen a réédifié sa philosophie sur les fondements bibliques, l'Association des Rabbins a récemment étudié la part que le judaïsme peut et doit revendiquer dans la rénovation de la société. Aux États-Unis, la Conférence des rabbins réformés a mis à l'étude la réforme sociale, plus exactement les rapports entre patrons et ouvriers.

Telles sont les perspectives qui s'offrent au judaïsme. Beaucoup de ses fils, sortis de la Synagogue, ont transporté ailleurs leur activité politique et sociale, leurs aspirations humanitaires et leur soif de justice. Mais le judaïsme n'a pas dit son dernier mot. Une société dont la religion a proclamé l'unité du genre humain et l'amour du prochain, le repos hebdomadaire et la justice sociale, se doit de propager parmi les peuples où la Providence l'a placée les vérités dont elle est dépositaire.

Quelle ambition, quelle intrusion pourrait-on redouter? Ceux qui méconnaissent le judaïsme le représentent, victimes d'une théologie surannée, comme une religion nationale. En réalité, le judaïsme est la seule religion moderne dont les adeptes, répandus parmi tous les peuples, ne forment une majorité nulle part. Il n'a lié sa fortune à aucun État, à aucune politique. Il ne traîne pas derrière lui le poids de masses obscures ou d'un héritage de violence. Il peut servir sans embarras la cause de la paix et de la justice sociales, en propageant l'idéal de ses prophètes et son patrimoine spirituel, qui est, avec celui de la Grèce et de Rome, le *substratum* de la conscience moderne.

Ayant survécu à des siècles d'une existence précaire et anormale, le judaïsme a cessé de vivre dangereusement. Il est remonté à l'air libre et a pris une place régulière dans la société moderne. Il peut maintenant prouver sa vitalité et son rayonnement en collaborant, dans la dignité, à l'œuvre de la civilisation humaine.

M. LIBER,
Rabbin.

SOUVENIRS ET PORTRAITS

MONSIEUR DEGAS

A son admiration passionnée pour la belle peinture, aux cathédrales gothiques dont elle comprenait si bien le langage, aux doux paysages de France, de Hollande et d'Italie, Louise-Catherine Breslau a dû ses plus profondes émotions et ses plus chers souvenirs.

Parmi ses contemporains, les deux peintres qu'elle a le plus aimés et admirés sont Fantin-Latour et Degas.

De Fantin, elle avait, toute jeune, compris et goûté l'âme délicieuse qui illumine son art et répand sur la modeste vie quotidienne une si douce poésie. Et cette âme-là n'était-elle pas un peu parente de la sienne?

Son admiration pour la géniale personnalité de Degas était sans bornes. Elle se plaisait à répéter les mots profonds et vrais qui jetaient une lumière si crue et quelquefois si cruelle sur les artistes qu'il marquait ainsi de sa griffe.

Degas avait remarqué le portrait du poète Davison par Louise Breslau, qui fut exposé au cercle de la rue Vivienne en 1880, et c'est Forain qui réunit les deux artistes.

Quelques jours avant sa mort, mon amie racontait encore comment Forain l'avait conduite rue Saint Georges, où Degas habitait un atelier flanqué d'une tourelle, percée d'une ouverture rectangulaire qui permettait de descendre les grandes

1. Mademoiselle Madeleine Zillhardt, qui vécut dans l'intimité de Louise Breslau, a bien voulu réserver à nos lecteurs ces curieuses pages de souvenirs. (N. D. L. R.)

toiles. Du haut de cette fenêtre, il les avaient regardés. Elle et Forain attendaient modestement au bas de la tour la permission de monter. Et c'est ainsi que Forain, désignant sa jeune camarade, avait dit cérémonieusement : « M. Degas, je vous présente mademoiselle Louise Breslau. » A quoi, Degas, sans bouger de sa fenêtre, avait répondu : « Comment, mademoiselle, vous sortez avec ce mauvais sujet ! »

Quelquefois, Degas, sa séance finie, venait nous chercher à l'atelier de la rue Bayen, loué pour y peindre le *Contre-Jour*, et nous emmenait dîner chez Santarsiero, un petit restaurant italien de l'avenue Mac-Mahon que fréquentaient aussi Forain, Boldini, Zandomeneghi et d'autres artistes.

Un jour, Degas étant arrivé de meilleure heure, Breslau lui fit voir le tableau qu'elle était en train de peindre : « Il me semble, dit-il, mademoiselle, que vous nous montrez là une fort belle chose. Mais pourquoi n'avez-vous pas osé faire à mademoiselle Zillhardt sa belle couleur bleu clair? » (A cette époque là, à la suite d'une maladie, mon teint manquait de fraîcheur et Solam m'avait surnommée l'Ophélie des Ternes).

Je ne me suis jamais aperçue que Degas détestât notre sexe; je croirais plutôt qu'il l'avait trop aimé. Je l'ai toujours trouvé plein d'égards et de prévenances pour nous. Sa méchanceté me semble une légende. Quand il disait une chose plaisante, ce qui lui arrivait souvent avec des amis, son masque, ordinairement triste et même pathétique, s'illuminait d'un sourire plein de bonhomie.

Une de ses boutades favorites était : « Le premier qui compara la femme à une fleur était un poète; le second, un imbécile. »

Il disait aussi : « Je ne me suis jamais marié, parce que ma femme aurait voulu me faire arriver. » Et ces deux vers d'une opérette du XVIIIe le ravissaient : « Elle est en même temps Française — et constante dans ses amours ! »

Un jour, chez Santarsiero, nous le vîmes arriver avec un homme jeune, au teint pâle, à l'œil triste, à la chevelure et à la barbe noires légèrement argentées; il me dit à l'oreille : « Soyez gentille avec lui, il vient de perdre sa femme, c'est mon ami Bartholomé ! »

Degas avait pour Bartholomé la plus tendre et la plus profonde affection unie à la plus sincère admiration.

C'est lui qui l'aida à traverser les premiers moments d'un désespoir dont l'artiste faillit mourir et qui, pour occuper sa douleur, lui conseilla de sculpter un tombeau à la mémoire de celle qu'il avait perdue. De peintre, Bartholomé devint donc statuaire.

Le monument qu'il éleva, au cimetière de Crépy-en-Valois, sur la tombe de sa femme, la représente étendue sur son lit de malade, coiffée d'un de ces peignes à la girafe alors à la mode. Il est penché sur elle; leurs deux fronts se touchent, un Christ sur la croix les domine. Ce Christ douloureux représentait Bartholomé lui-même. Cette œuvre, qui, du point de vue technique, présente des faiblesses, s'élève jusqu'à la beauté par la force du sentiment si noblement douloureux qui l'inspira. C'était du moins l'opinion de Breslau.

Après cet essai de sculpture, Bartholomé commença le *Monument aux Morts*, œuvre toute palpitante encore d'émotion.

Pendant ces années de douleur, jamais l'amitié de Degas ne lui fit défaut. De très grand matin, Bartholomé, qui ne dormait plus que quelques heures dans un fauteuil, venait chercher son ami pour aller à la tombe de sa femme, et Degas, si attaché à ses habitudes, quittait tout pour l'accompagner.

Cette amitié les honore tous deux. Bartholomé, plusieurs fois gravement malade, envisageait la mort avec une sérénité que Degas admirait d'autant plus qu'il ne la partageait pas, lui, qui avait la hantise et l'horreur de notre néant.

Je l'entends encore nous dire un soir : « J'ai soixante-seize ans aujourd'hui. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir soixante-seize ans? Je ne pense plus qu'à ça! »

Un autre fois, à la duchesse de Clermont-Tonnerre, qui, croyant le distraire, avait fait danser devant lui une jeune ballerine de Montmartre et qui, le voyant muet et l'air absent, lui demandait : « Mais à quoi pensez-vous donc, M. Degas? » Il répondit : « Je pense à la mort, madame! »

Le *Monument aux Morts* eut un succès universel. Ce succès et les travaux qui en furent la conséquence atténuèrent peu à peu les regrets de Bartholomé. Seize ans après la mort de

sa femme, il épousa un être jeune et plein de vie, près duquel il retrouva le bonheur.

Ce fut un grand chagrin pour Degas. Leur amitié en fut bouleversée. Plus de petits voyages en cabriolet à travers la Bourgogne, plus de dîners au restaurant italien, plus de promenades à travers Paris, où Degas aimait tant à déambuler. Monsieur Bartholomé avait un foyer, un bel appartement. Il donnait des dîners et sa femme l'accompagnait partout.

Sans être aussi vifs, les sentiments de Breslau pour Bartholomé ne se démentirent jamais. Ils étaient réciproques, et le sculpteur, déjà si malade, trouva encore des larmes pour celle qui venait de disparaître.

***

Degas ne quitta jamais le quartier de Montmartre où il était né. Il eut d'abord un atelier rue Saint-Georges avec un appartement séparé. Plus tard, il loua trois étages dans une maison Second Empire située rue Victor-Massé. Ses fenêtres donnaient d'un côté sur le *bal Tabarin* et, de l'autre, sur un de ces mélancoliques jardins parisiens, entourés de hautes murailles grises, où les arbres font de si touchants efforts pour reverdir à chaque printemps, malgré le manque d'air et d'espace. Au premier étage, il avait mis les tableaux et les meubles qui lui venaient de sa famille, ainsi que sa collection particulière, les Ingres, les Delacroix, les Gauguins.

Au second, se trouvaient la salle à manger et sa chambre à coucher, où j'ai vu, accroché près de son lit, le portrait, si connu depuis, de son Père avec un musicien jouant de la guitare — et, posée sur une chaise, à moitié recouverte par une paire de culottes, une admirable toile du Greco.

Zoé, sa grosse et vieille bonne, ne pouvait pas suffire à tout. Elle faisait bien venir, de temps en temps, une de ses nièces de province, mais le voisinage du bal Tabarin, ainsi que disait Degas, leur était fatal, et elle n'en gardait pas une.

Zoé, pendant ses repas, lui lisait le feuilleton du *Petit Journal*, les *Mille et une Nuits*, ou le *Petit Bob*, de Gyp, qui étaient ses lectures favorites.

Quand la comtesse de Martel eut appris qu'il aimait ses œuvres, elle lui en envoya la collection complète. Il fallut un robuste commissionnaire!

Degas alla la remercier, il dîna souvent chez elle par la suite. Et les mêmes fureurs les unirent pendant l'Affaire Dreyfus.

A cette époque, le nationalisme de Degas touchait à la frénésie. Il emboîtait le pas aux régiments qu'il rencontrait dans la rue. Un jour, son modèle — car jusqu'en sa plus extrême vieillesse il eut *séance*, tous les matins — lui ayant dit : « Après tout, M. Degas, s'*il* n'était pas coupable? » Degas bondit et, la regardant dans le blanc des yeux : « Est-ce-que tu serais protestante, par hasard? — Mais oui, répondit-elle! Alors, ouste! Habille-toi et f... le camp! »

Une dame de la « B. S. P. », à qui Forain racontait cela dernièrement, lui dit gravement : « Aussi, ça n'était pas un métier pour une protestante! »

Au deuxième étage, Degas avait un autre atelier rempli de toiles et d'études posées contre le mur. Il ne se décidait que difficilement à les vendre, et ne les montrait presque jamais.

Un artiste très intelligent, et qui a si bien compris les peintres qu'il admirait qu'ils se sont successivement reflétés dans son œuvre, ayant, sans autorisation, retourné une toile qui se trouvait près de lui, se vit prié de sortir sans délai.

Degas, quand ses tableaux d'autrefois lui tombaient sous la main, n'en voyait plus que les défauts et les grattait impitoyablement, avec cette idée folle, qu'ont les artistes vieillis, d'améliorer leurs œuvres de jeunesse. Puis, il s'écriait désespéré : « Je suis un misérable! J'ai gâché mon œuvre! »

L'atelier où il travaillait se trouvait sous les toits. Il fallait, pour y être admis, montrer patte blanche. Quand nous venions le voir, mon amie, à qui Degas inspirait une admiration mêlée de crainte, me poussait en avant, car elle savait qu'il me faisait toujours bon accueil. Il sentait la grande et sincère amitié que j'avais pour lui. Jamais il ne m'a fait peur. Après avoir frappé, on entendait son pas, puis la porte s'ouvrait. Sa vue étant très mauvaise, il ne me reconnaissait pas : « C'est moi, M. Degas, mademoiselle Zillhardt et son amie, mademoiselle Breslau. — Entrez, disait-il, mais j'espère que vous ne

portez pas ces horribles épingles que les femmes mettent à leurs chapeaux pour crever les yeux et les toiles! »

Son atelier, où l'on ne trouvait un peu d'espace qu'autour d'un vieux divan poussiéreux et d'un poêle que l'artiste remplissait lui-même, était encombré de maquettes tombant en morceaux sous leur cage de verre, de chevalets chargés d'esquisses inachevées, de cartons. Il y avait aussi un *tub*, une cuvette, un pot à eau, un broc émaillé, de vieux draps de lit, tout cela sale et usagé. Quand on pense que ce sont ces pauvres objets, miraculeusement transformés, qui lui ont servi à créer ces œuvres d'une couleur si riche et si profonde à la fois, dont nous avons été éblouis!

Quand il vint à Neuilly[1] pour la dernière fois, c'était le jour de la vente Rouart. Il était devenu très bizarre. Il s'assit au coin du feu, silencieux et absorbé : « Votre tableau[2] va se vendre très cher, lui dis-je. — Combien croyez-vous? — Au moins cent ou cent cinquante mille francs. — Je l'ai vendu cinq cents, » me répondit-il, puis il retomba dans son mutisme.

Je le reconduisis jusqu'aux Ternes, car il craignait les avenues mal éclairées où, avec ses mauvais yeux, il ne voyait pas la limite des trottoirs. Du reste, il n'aimait pas Neuilly. Il détestait tout ce qui ressemblait à la campagne. Les arbres, le soir, lui causaient une frayeur nerveuse et les fleurs le faisaient penser à la mort.

Les hauts prix qu'atteignait la peinture et singulièrement sa peinture l'exaspéraient. Se trouvant dans une galerie de la rue Royale, le lendemain de la vente Rouart, la vendeuse lui dit : « Vous devez être heureux, M. Degas! Un tel prix! C'est admirable! » Il répondit : « C'est ridicule! — Mais combien, selon vous votre tableau aurait-il dû être vendu? — Le prix de mes souliers! » dit-il en montrant ses lourdes chaussures poussiéreuses.

***

Peu de temps avant la guerre il fut obligé de déménager. A son âge, quel désastre! Il alla habiter un petit appartement

1. Où Laure Breslau habitait avec Mlle Zillhardt.
2. Le foyer de la danse.

au quatrième étage, avec un atelier, boulevard Rochechouart. Les fenêtres donnaient sur les jardins de l'asile de la Providence. A partir de ce moment, il ne travailla plus. Les toiles, les chevalets, les cartons restèrent tels que les garçons de Durand-Ruel, qui avaient fait le déménagement, les avaient posés.

La dernière fois que j'allai chez lui, ce fut avec une jeune artiste anglaise qui désirait le connaître. Il était assis, seul, devant une table, dans une horrible et banale salle à manger à lambris chocolat.

Il me sembla que quelque chose était brisé en lui. Au bout d'un moment, nous descendîmes tous trois et il nous emmena, à sa suite, à travers Paris dans une course folle, passant au milieu des voitures sans regarder ni à droite, ni à gauche. Il semblait entraîné par une force mystérieuse.

A un tournant, il prit congé de nous. Je le vis disparaître, ce grand et morne vieillard, son vieux *mac-farlane* flottant au vent, marchant d'un pas lourd et inlassable comme pour fuir un inévitable destin. C'est la dernière vision que j'eus de lui en ce monde!

Le bruit circula pendant sa maladie qu'une parente, profitant de son état, était venue s'établir chez lui, avait chassé Zoé et avait fait faire à l'artiste un nouveau testament. La plupart du temps il était si absorbé qu'il ne s'apercevait même pas de sa présence. Mais dans ses instants de lucidité il lui demandait : « Que faites vous ici? Allez-vous en! »

Enfin la mort le prit, et ses admirables yeux, qui nous avaient découvert un nouvel univers de beauté, se fermèrent à jamais!

Je veux espérer que Dieu a fait miséricorde à cet être qu'il avait merveilleusement doué et qui redoutait si terriblement la mort.

Il a vécu orgueilleux et solitaire, mais la solitude est parfois une amère compagne, et je l'ai entendu me dire :

— Je me couche parfois, fatigué d'être seul!

Par la naissance, les manières et le cœur, c'était un parfait gentilhomme. Quand son frère fut en proie à de graves soucis d'argent, il n'hésita pas à lui abandonner sa fortune, pour lui permettre de faire honneur à ses engagements. Comme

presque tous les grands artistes de son époque, il menait la vie la plus modeste. Son seul luxe était de se payer les tableaux qu'il aimait, quand il le pouvait. Mais cela n'était pas ruineux. Ses admirables portraits d'Ingres lui ont coûté 3 000 francs. Ingres, à cette époque, n'étant pas coté, presque personne ne s'en souciait. Degas a prononcé, du reste, ce mot si juste :

— « Quand quelqu'un paie un tableau 3 000 francs, c'est qu'il lui plaît, quand il le paie 300 000, c'est qu'il plaît à d'autres! »

On l'enterra au Cimetière Montmartre dans la sépulture de sa famille. Le service eut lieu à la nouvelle église de la place des Abbesses. Nous fûmes à peine une quinzaine à l'accompagner, dont Bartholomé, Forain, miss Cassat, Claude Monet, Zandomeneghi.

Toute son œuvre, quelques mois après, fut transportée rue Laffitte, à la Galerie Durand-Ruel. C'était le moment des *gothas*. Une nuit, deux bombes tombèrent sur la Banque Rothschild, de l'autre côté de la rue.

« Je me demande chaque matin en venant ici, disait Durand-Ruel, si je trouverai encore la maison debout. »

La vente eut lieu à la salle Georges Petit. Les Allemands étaient à Château-Thierry. Toutes les vingt minutes, le gros canon braqué sur Paris tonnait, comme pour de royales funérailles. Mais ce n'était pas un vain simulacre; il lançait chaque fois un obus qui pouvait nous réduire en miettes, nous, et les chefs-d'œuvre qui nous entouraient. Cela semblait un excitant de plus à l'enthousiasme. Les enchères crépitaient et personne ne bougea avant que la dernière toile fût vendue.

Edgar Degas était entré dans l'immortalité.

FANTIN-LATOUR

L'art de Fantin-Latour n'a ni la grandeur tragique, ni la géniale originalité de celui de Degas, mais la vie de l'homme fut celle d'un sage, qui sut borner ses désirs à ses modestes moyens et qui attendit patiemment, dans le recueillement et le travail, une célébrité qui ne lui fut accordée que dans sa vieillesse et ne lui apporta pas la richesse.

Il ne quitta jamais son petit atelier de la rue des Beaux-Arts où il travailla jusqu'à sa mort. Sa femme, et sa belle-sœur, mademoiselle Dubourg, qui l'a si heureusement inspiré et qui ressemblait un peu à une blonde Walkyrie, l'y entouraient des soins les plus tendres.

Le temps n'est pas loin, où nous allions encore, mon amie et moi, voir madame Fantin, qui survécut plus de vingt ans à son mari et ne quitta jamais l'atelier où il avait travaillé.

Nous la trouvions toujours seule, assise sur un divan, les mains croisées autour des genoux, dans la pose de son fameux portrait par Degas, entourée de tableaux qu'elle ne pouvait plus voir que par les yeux du souvenir, car dans ses dernières années elle était devenue complètement aveugle.

Combien elle était touchante, dans sa profonde et longue douleur, si digne, si calme, sans aucune manifestation extérieure!

Fantin adorait la musique. Ses hommages à Berlioz, à Schumann, ses lithographies sur l'œuvre de Wagner le prouvent et l'un de ses rares voyages fut un pèlerinage à Bayreuth. Il allait souvent au concert le dimanche ou chez des amis qui lui jouaient les maîtres qu'il aimait. Lui mort, madame Fantin ne voulut plus entendre une note de cette musique qu'elle avait écoutée avec lui.

Dès que Breslau, à son arrivée à Paris, vit les tableaux de Fantin, elle trouva en eux la réalisation de l'art qu'elle avait rêvé et qu'elle définissait ainsi à ce moment, dans une lettre à son amie Maria F... : « Noter tous les événements de notre vie en un langage individuel, nous fiant à notre œil propre. Il est à croire que cela ne sera pas sans valeur, ce cœur et cet œil, n'ayant existé que cette fois-là, ne se retrouveront jamais! »

A chaque vernissage, les premières toiles que nous cherchions étaient celles de Besnard, Manet, Whistler et Fantin. Plus tard, quand Templaère devint son marchand, nous ne passions jamais rue Laffitte sans entrer dans le magasin, où se trouvaient toujours quelques études de femmes, deminues, debout ou assises dans un paysage, tantôt humide de rosée, tantôt voilé des brumes du soir.

Il y avait souvent d'admirables pièces de fleurs qui reve-

naient d'Angleterre. Fantin, jeune, avait grand'peine à vivre. Il faisait des copies au Louvre où il se rencontrait avec Ricard, Degas, et beaucoup d'autres, car c'était la coutume alors pour les jeunes artistes de venir y étudier la technique des maîtres. Ils travaillaient avec conscience et passion à la reproduction fidèle des chefs-d'œuvre, si bien qu'un jour, disait-on, Ricard, désespérant de pouvoir jamais avec les couleurs habituelles atteindre à l'intensité du bleu de la draperie de l'Antiope, avait fait broyer ses boutons de manchettes qui étaient en lapis-lazuli.

C'est encore au Louvre que Fantin fit la connaissance de mademoiselle Dubourg, qui devint plus tard la fidèle et parfaite compagne de sa vie.

Comme ses moyens ne lui permettaient pas de se payer des modèles, il faisait souvent son propre portrait dans la glace, ou peignait des fleurs et quelquefois les objets usuels qui l'entouraient. N'avons-nous pas vu une ravissante nature morte, composée de son verre de toilette et de sa brosse à dents?

Par Whistler, Fantin avait fait, à Londres, la connaissance du graveur Edwards et de sa femme dont le remarquable portrait est un des joyaux de la National Gallery.

Madame Edwards, sans enfant, inoccupée et pratique, conçut le projet de mettre en valeur les œuvres de Fantin et de s'occuper de leur vente.

Elle lui envoyait ces jolis vases de cristal, simples de forme, que l'on pouvait avoir à Londres pour quelques shillings, accompagnés d'un lot de toiles blanches, que Fantin lui renvoyait enrichies de ces admirables études de fleurs où il a mis un art si raffiné au service d'une si consciencieuse vérité.

Madame Edwards plaçait ces tableaux chez des amis et les lui payait, nous a-t-il dit lui-même, de trente à soixante francs pièce. Il en a fait ainsi plus de sept cents! Malgré tout, c'était le pain assuré.

Un jour, Templaère nous appela et nous montra le grand tableau des Brodeuses qui était à vendre chez lui; Camondo l'avait fait venir dans son appartement, mais ne l'avait pas gardé. On en demandait 10 000 francs.

Breslau, qui n'était pas assez riche pour se le payer, conçut

le projet de le faire acheter par une amie chez laquelle elle dînait quelquefois, afin de pouvoir en jouir. Elle en parla à madame K. qui, ô miracle, séduite par cette toile où elle trouvait une vague ressemblance avec une sœur qu'elle avait jadis perdue, l'acheta. Fantin en fut si content qu'il lui offrit par-dessus le marché l'esquisse du tableau, plus belle peut-être encore que l'œuvre achevée.

Cela se passait peu d'années avant la mort du peintre. Que toucha-t-il sur les 10 000 francs versés à Templaère?

Fantin, qui suivait depuis longtemps les envois de Breslau au Salon, lui fit dire qu'il serait heureux de faire sa connaissance.

Avec quelle joie mon amie se rendit à cette invitation! Il ne faudrait pas croire que Fantin, si simple et si modeste, fût d'un abord facile. Il vivait renfermé dans un cercle très étroit et fermé de vieux amis où l'on n'était pas facilement admis. Lui et sa femme firent à Breslau l'accueil le plus cordial. Quant à mon amie, elle fut ravie de trouver Fantin si semblable à son œuvre et menant l'existence que les petits maîtres hollandais, qui avaient si fort impressionné sa jeunesse, lui avaient fait désirer.

« Une vie consacrée à l'Art et à ses jouissances, mais en même temps toute de bien-être, de charme, de propreté et de joie calme. »

Quoique Fantin se déplaçât rarement, il vint pourtant nous voir à l'atelier de l'avenue des Ternes que nous habitions à ce moment; en entrant il aperçut tout de suite, accroché au mur, un dessin qu'il avait donné à Breslau.

« Vous m'avez fait l'honneur de m'encadrer, dit-il, ça ne m'est pas toujours arrivé! » Et comme Breslau protestait : « Oh! j'ai trouvé bien souvent les lithographies que j'avais données, traînant derrière le canapé ou le piano! »

Une de ses élèves et amies, une Roumaine, la comtesse de Callimaki-Catargi, dont le type l'a souvent inspiré pour ses lithographies, et qui est représentée avec mademoiselle Riesener,[1] dans le tableau qui est au musée de Lyon, nous disait quelque temps après la mort de l'artiste :

1. Aujourd'hui madame Léonzon-le-Duc.

« Fantin avait mis de côté pour moi une épreuve de chacune de ses lithographies; croyez-vous que je ne suis jamais allée les chercher? »

En plus de son atelier de la rue des Beaux-Arts, Fantin possédait, dans un coin perdu de la Normandie, une petite maison campagnarde que lui avait léguée un oncle.

Dès le début du printemps, sa belle-sœur partait pour Buré, où se trouvait cette propriété, chargée de bourriches des fleurs qu'il aimait : belles de jour, œillets de poète, pétunias, gueules-de-loup, balsamines, qu'elle faisait planter afin qu'il trouvât le jardin fleuri à son arrivée.

Jamais il ne partait avant le vernissage du Salon qui était alors une solennité artistique. Il s'y rendait, accompagné de sa femme et de mademoiselle Dubourg, et regardait consciencieusement chaque tableau. « Car lorsqu'on sait, — disait-il, — combien une œuvre, même médiocre, coûte de peine et d'efforts à l'artiste, on lui doit de s'y intéresser. »

Dans les dernières années de sa vie, quand commençaient les transformations de l'art moderne qui lui semblaient la négation de tout ce qu'il avait aimé et admiré, Fantin disait doucement : « Je crois qu'il est temps que je m'en aille de ce monde, car je n'y comprends plus rien. »

Il ne pouvait pas prévoir combien peu d'années seraient nécessaires pour bouleverser de fond en comble toutes les traditions qu'il chérissait.

Qu'aurait-il pensé de certains peintres d'aujourd'hui qui ne voient dans l'art qu'un moyen de s'enrichir rapidement et dont la déplorable fécondité, inondant le monde d'œuvres sans conscience et sans probité, a donné naissance à ce trafic, en comparaison duquel, comme disait Degas, qu'il faut toujours citer, « *le commerce des chevaux est honnête* ».

Au moment de l'affaire Dreyfus il prit violemment parti contre l'État-Major. Un jour, son vieil ami Bracquemont, le rencontrant, lui cria : « Alors, monsieur Fantin, vous êtes avec les canailles? — Et vous, avec les imbéciles, » répliqua Fantin rouge de colère.

Quand il était à Paris, il ne sortait guère de son quartier et ne quittait pas les bords de la Seine, excepté peut-être le dimanche, où il allait chercher, place du Palais

Royal, le gâteau dominical, destiné au dîner qu'il offrait, chaque semaine, à des amis

Son travail fini, il flânait sur les quais et entrait dans les magasins de photographies, où il se faisait montrer les reproductions des chefs-d'œuvre de tous les pays. Il en avait une collection, et, le soir, sous la lampe, il les calquait soigneusement pour mieux se rendre compte, disait-il modestement, de la ligne et des raccourcis.

Dans tous ses grands tableaux il a introduit des portraits d'amis presque exclusivement. Breslau, s'étonnant d'y trouver Rimbaud, Verlaine et quelques autres qui n'étaient pas de son entourage, lui demanda s'il les avait intentionnellement assemblés par admiration pour leur personnalité.

« Pas du tout, répondit-il, mais, comme ils travaillaient ensemble à l'Hôtel de Ville, ils se sont amenés l'un l'autre. » Il les tenait, du reste, en piètre estime, et disait dédaigneusement : « J'étais obligé de leur faire laver les mains. »

Fantin eut la plus belle mort que puisse rêver un artiste. Il ne fut ni touché par la maladie, ni atteint par aucune des déchéances de la vieillesse.

Un matin, dans sa petite maison de Buré, il rassembla quelques fleurs et, s'asseyant devant sa toile, commença de peindre. Soudain, une douleur aiguë le traversa. Il poussa un cri, sa femme accourut, ce fut en vain qu'elle lui prodigua ses soins. Sa tête roula sur son épaule et sa main laissa échapper la palette.

La mort seule avait pu la lui arracher. Il a su y trouver de si délicates harmonies qu'elles donnent l'illusion de la jeunesse et de la fraîcheur éternelle des êtres et des fleurs dont ses toiles nous ont conservé l'image.

Il me semble que la récompense des artistes qui, comme Fantin et mon amie, ont fait de leur art une religion, devrait être de pouvoir continuer, dans un monde meilleur, l'œuvre qui fit sur la terre leur joie et leur tourment. Entourés des êtres qu'ils ont aimé, ils peindraient, dans les jardins éternellement fleuris du Paradis, les fleurs miraculeuses qui ne se fanent jamais.

...Qui sait cependant s'ils n'y regretteraient pas les bouquets d'ici-bas, si touchants, dans leur fragile et éphémère beauté?

LE COMTE R. DE MONTESQUIOU

Par Cariès, dont il était l'ami, Breslau avait fait la connaissance du peintre Maurice Lobre qui exposait alors des intérieurs où l'on voyait sa vieille mère et sa nièce occupées aux humbles et traditionnelles besognes du ménage. Par son talent et par son intelligente personnalité, il s'était fait une réputation.

Il habitait alors, à Versailles, un modeste entresol donnant sur le bassin de Neptune. L'appartement se composait de trois pièces se commandant et de deux alcôves où l'on couchait. Rien de plus sympathique que cet endroit où la vieille madame Lobre accueillait avec tant de fine simplicité et de cordialité les amis de son fils. Si le logis était petit, les meubles en étaient somptueux et du plus bel Empire. A cette époque, ils coûtaient moins cher qu'un salon neuf du faubourg Saint-Antoine.

C'était le début de la vogue de Versailles, remis à la mode par le comte Robert de Montesquiou, Émile Hovelaque et quelques artistes, dont Helleu et Boldini. On recommençait à y venir. Lobre, qui peignait les intérieurs et les façades du Palais, faisait les honneurs de la ville à ses amis.

Un jour, nous rencontrâmes chez lui Montesquiou, qui venait faire lecture d'une étude sur M. Ingres. Il était enroué. Quelqu'un lui suggéra de prendre un lait de poule.

La bonne Madame Lobre, dans son émoi, y mit tant de vanille que nous en fûmes tout embaumés et, depuis, ce parfum m'évoque inévitablement, avec une surprenante netteté, Montesquiou lisant son étude sur M. Ingres. J'entends sa voix stridente citant ce mot célèbre du grand artiste :

— Et la fumée même peut se dessiner par un trait!

A cette époque, c'est-à-dire à la fin du XIXe siècle, Montesquiou venait de s'installer à Neuilly, dans le *Pavillon des Muses* (ainsi avait-il modestement baptisé son hôtel).

C'était une fort belle demeure qui semblait dater du XVIIIe siècle. Le grand escalier, les hautes salles de réception, les petits appartements intimes, tout cela était de belle allure

et de si justes proportions que personne n'aurait eu l'idée de mettre en doute l'authenticité de son origine.

Cependant, ce bel hôtel n'était qu'un pastiche, qu'un de nos vieux amis avait, dans sa jeunesse, vu bâtir boulevard Maillot.

Les réceptions que le comte organisait alors dans ce pavillon étaient célèbres. Ces jours-là, les vases de pierre, qui décoraient la cour d'honneur, au centre de laquelle s'érigeait un groupe de Pajou, trouvé dans le parc de la Folie Saint-James, étaient fleuris des plus magnifiques hortensias. Dans le grand vestibule, où se tenaient les laquais en livrée, deux admirables borzoïs blancs, aux colliers ornés de turquoises, étaient nonchalamment couchés.

Après avoir monté le grand escalier, sur la rampe duquel étaient jetés de somptueux brocarts, on était accueilli par le comte dans une sorte de cabinet de travail-bibliothèque, où se trouvait en place d'honneur le portrait de Montesquiou jeune, peint par Doucet[1], au temps où ils étudiaient tous deux à l'atelier Julian.

Debout, au milieu de la pièce, dans cette redingote gris clair, ajustée et pincée à la taille, qu'a immortalisée la toile de Boldini[2], le comte menait la conversation, de cette voix criarde et désaccordée qui lui était particulière.

C'était une espèce de monologue préparé d'avance, et malheur à qui risquait un mot ou une réflexion!

Le comte jetait un noir regard à l'interrupteur, et, sans daigner entendre, continuait son soliloque.

Je me souviens de madame Fouquier-Feydeau, qui survint au moment où, parlant de la Castiglione, le comte lançait de son fausset le plus aigu : « Et lorsqu'elle arrivait au bal des Tuileries, sa beauté était si grande que l'on montait sur les chaises pour la voir passer! — Mais c'était la même chose pour moi, » s'écria la vieille dame à la capote surannée.

Après ces préliminaires, on visitait un petit boudoir, tout rempli des souvenirs de la dite Castiglione.

Photos, moulages des pieds et des mains, mèches de cheveux.

... « Il me semble, murmurait un jour Helleu, que nous assistons à une violation de sépulture! »

1. Maintenant au Musée de Versailles.
2. Au Musée du Luxembourg, annexe du Jeu de Paume, aux Tuileries.

La chambre du comte était de style oriental. Le lit chinois, bas, en bois sculpté et doré, était recouvert des plus riches broderies, et, de coffres ouvragés qui semblaient avoir appartenu à quelque sultan des *Mille et une Nuits*, débordaient des velours et des satins des tons les plus rares.

Puis il y avait le fameux *salon des Roses*, — le Rosarium, — qui devait son nom à une grande tapisserie au petit point exécutée sans doute dans un couvent et qui représentait un immense rosier couvert de fleurs.

Les meubles de ce salon étaient du plus pur style Empire, ornés de merveilleux bronzes dorés. Les accotoirs du divan se terminaient par deux porte-bouquets ciselés toujours remplis de fleurs.

Une femme d'Albert Besnard, la gorge nue, serrant une touffe de roses, et des vitrines remplies de porcelaines rares, complétaient la décoration.

C'est dans ce salon que l'on pouvait admirer le fameux lustre en cristal de roche qu'Yturri, le dévoué commensal de Montesquiou, avait découvert dans un couvent de Versailles où se trouvait aussi la célèbre vasque de marbre rose utilisée par madame de Montespan, disait-on, pour ses bains. Le lustre avait été obtenu de la Supérieure par le don d'une calotte portée par le Pape, qu'Yturri (qui l'eût cru?) tenait de sa pieuse mère. « Il est si bô, disait-il de ce lustre, que l'on croirait que le Saint-Esprit, il est descendu dedans! »

C'était un type bizarre que ce Sud-Américain au visage rasé, à l'œil inquiétant, à la faconde inépuisable!

On ignorait tout de ses origines. Montesquiou, après sa mort, disait que, comme un ange, il était descendu du ciel!...

Fidèlement dévoué au comte, il lui était très utile par la souplesse avec laquelle il savait détourner les coups de boutoir que celui-ci lançait à tort et à travers et qui avaient éloigné de lui bien des amis.

C'est dans le Salon des Roses où présidait la comtesse Greffulhe que madame de Noailles, presque adolescente, récitait timidement ses vers. L'autre poétesse était madame Delarue-Mardrus, casquée de ses lourdes nattes à reflets dorés

et moulée dans un fourreau de velours vert, inspiré des préraphaélites alors à la mode dans le monde artiste.

Le goûter se servait en bas, dans la salle à manger où était dressé un admirable buffet, décoré de royales pièces d'argenrerie et de pyramides de fruits, sur lesquelles étaient piqués les papillons les plus éblouissants. Aux murs de cette pièce, se trouvait sur une toile de Stevens, un Lobre et un Helleu.

La duchesse de Clermont-Tonnerre[1], la comtesse Greffulhe, la bonne duchesse de Rohan, madame de Brantes, madame Standish et la marquise de Jaucourt, cette dernière corsetée, sanglée, teinte et peinte, et dont la toilette — au dire de Montesquiou — demandait plusieurs heures d'héroïques efforts à sa femme de chambre, formaient le gratin de ces réunions.

Lorsqu'il ne restait plus que quelques intimes, Montesquiou récitait les poèmes satiriques de son Académie des Quarante Bergers et Bergères, et les absents passaient alors un bien mauvais quart d'heure.

Ces réceptions étaient la splendeur d'une existence qui comportait bien des misères cachées, car, à côté de ce luxe, la vie quotidienne de Montesquiou et de son ami manquait souvent du plus simple confort.

Quand Montesquiou ne dînait pas en ville, il prenait ses repas à la crêmerie située en face de son hôtel, et, lors de la maladie qui précéda la mort de ce pauvre Yturri, les fêtes continuèrent, cependant que le malade manquait des choses les plus nécessaires.

Montesquiou, qui voyait tout littérairement, avait décidé que son ami devait mourir en beauté. Peu de temps avant sa fin, il fit venir les chœurs des concerts Colonne et donna une suprême réception, où le moribond, le regard trouble et le front déjà baigné des sueurs de l'agonie, dut se traîner.

Je dois dire que ni la duchesse de Rohan, ni madame de Brantes, ni nous-mêmes ne consentîmes à assister à cette macabre cérémonie.

Quelques jours plus tard, Yturri mourait dans la nuit, après une longue et cruelle agonie. Le matin, de bonne heure, le

1. Auteur d'un livre plein de verve et de talent intitulé *Robert de Montesquiou et Marcel Proust.*

comte nous fit prévenir et je me précipitai au Pavillon des Muses.

Là, tout était bouleversé. Plus d'apparat, plus de décorum dans la somptueuse demeure.

Le comte avait senti passer le souffle de la Mort, brutale et autoritaire, ainsi que disait mon amie, et il était effondré.

Ni lavé, ni rasé, ni peigné, ni cosmétiqué, ni fardé, drapé dans un pardessus usagé, qui lui servait de robe de chambre, il tomba dans mes bras ainsi qu'un vieux pantin disloqué.

Je ne savais qu'en faire! Fallait-il l'embrasser et le serrer sans façon sur mon cœur, cet être si en dehors de l'humanité, si loin de moi de toute manière?

Je fis de mon mieux pour le réconforter. Quand nous revînmes dans l'après-midi, la maison avait repris son aspect luxueux et théâtral.

Le corps était exposé dans le grand vestibule d'honneur, recouvert d'un brocart, provenant d'une ancienne robe de bal de la comtesse Greffulhe. Deux religieuses le veillaient et le comte, dans un habit de circonstance, recevait les condoléances avec une douleur sincère, mais étudiée.

Le service funèbre eut lieu à l'Église de Neuilly; quelques personnalités appartenant à l'aristocratie française y assistèrent, ainsi que des artistes. Montesquiou fit faire à son ami, au cimetière des Gonards, à Versailles, un tombeau où il repose lui-même maintenant. Sur cette tombe, il n'y a pas d'inscription. Un ange, sculpture fort belle du XVIIe siècle, la domine. Il tient un doigt posé sur ses lèvres. C'est l'ange du silence et du mystère.

Montesquiou, que je rencontrai un an ou deux après la perte de son ami, me dit avec emphase : « C'est seulement maintenant que je commence à lui pardonner d'être mort! »

***

Montesquiou avait été très beau dans sa jeunesse et il l'était encore quand je le connus, malgré l'emploi des fards et des cosmétiques par lesquels il essayait de dissimuler le ravage des années.

Son visage faisait penser à l'extraordinaire portrait du

duc d'Albe, par Antoine Moro, du Musée de Bruxelles. Il en avait l'œil froid et mortellement triste. Un regard que la gaîté ne réchauffait jamais et qui restait impassible au milieu des éclats du rire le plus bruyant. Ses mouvements étaient étriqués. Les coudes serrés au corps et les mains ramenées très haut sur la poitrine, il tenait ses gants du geste dont les douairières du temps de la reine Marie-Amélie tenaient leur mouchoir de dentelle.

Dans sa jeunesse Montesquiou faisait partie d'un groupe de jeunes esthètes que l'on appelait « les Décadents » et que Huysmans a symbolisé dans le type de « des Esseintes », le héros de son roman *A Rebours*.

Les parfums jouaient un grand rôle dans les sensations de ces raffinés.

Des Esseintes n'avait-il pas imaginé un orgue dont chaque note correspondait à une odeur? Ce fut avec un vif plaisir que Montesquiou accepta de faire la connaissance de Mr V. K., le propriétaire d'une des plus importantes maisons de parfumerie, qui possédait une collection très belle et très complète de boîtes et de flacons de toilette. Ces objets rares et précieux ravirent le comte qui écrivit à cette occasion une plaquette luxueusement éditée, intitulée « Au Pays des Aromates ». Cela lui donna l'occasion de retourner plusieurs fois chez Mr V. K.

A l'une de ces visites, celui-ci un peu souffrant le reçut, couché dans un somptueux lit à baldaquin du XVIIe siècle.

Ce sans-façon déplut au comte, et, en sortant de la chambre, il jeta négligemment au jeune fils de la maison qui le reconduisait : « Mon cher, votre père est superbe dans son lit. On dirait tout à fait Moïse XIV »!

Quand il avait lancé une de ces boutades, il se renversait tout d'une pièce en arrière, d'un mouvement saccadé que maintes caricatures de l'époque ont reproduit. Il ne ressemblait guère à son père, un grand vieillard très spirituel, droit comme un « I » et qui, à quatre-vingts ans, avait encore le cheveu dru et l'œil brillant, et méprisait son fils parce qu'il s'occupait de poésie et recevait des artistes.

Montesquiou avait convié ses amis à un garden-party des plus sélects et qui devait être l'événement de la saison;

son père choisit justement la date de cette fête pour se faire opérer de la pierre.

Montesquiou, malgré le peu d'intérêt qu'il prenait à l'opération, fut bien obligé, par convenance, de décommander ses invités. Quand il alla voir le malade à la maison de santé, celui-ci lui dit malicieusement : « Je crois bien, mon cher Robert, que j'ai jeté une pierre dans ton jardin. »

Quelques mois avant de mourir, le père de Montesquiou fut renversé, rue Royale, par une victoria où se trouvaient deux dames. La voiture lui passa sur le corps; on le ramassa couvert de contusions et les côtes à demi enfoncées. Son premier mot fut : « Puisque je ne suis pas mort sur le coup, il faut croire que les dames qui occupaient cette voiture étaient des femmes légères! »

Montesquiou n'avait qu'une mince affection pour son père et envisageait sa mort sans un désespoir exagéré. Quant à Yturri, qu'il n'avait jamais voulu recevoir, le père le détestait cordialement. Quoique très vieux, le père de Montesquiou lutta longtemps contre la maladie qui devait l'emporter. Lorsqu'on demandait de ses nouvelles, Yturri répondait : « Le vieux comte, il n'a pas encore fini de mourir. »

Montesquiou n'avait pas de fortune et les besoins d'argent dans lesquels il se débattait pour assurer le luxe qui lui était nécessaire, empoisonnèrent sa vie.

Il avait obtenu de Whistler qu'il fît son portrait à un prix d'ami : quelques billets de mille, je suppose. Pour ce portrait, qui fut commencé à Paris, puis terminé à Londres, il posa plus de soixante fois :

« Quand il met un clair dans l'œil, disait-il, Whistler exige que je prenne toute la pose et que je tienne mon manteau sur le bras! » Comme cela caractérise un artiste et une époque!

Quand le portrait fut terminé, Whistler tomba gravement malade et l'on ne tarda pas à savoir qu'il était perdu. A ce moment, le comte laissa Yturri vendre l'œuvre de l'artiste mourant au musée de Boston pour 70 000 francs, une très forte somme à cette époque.

Malgré ses travers et ses ridicules, Montesquiou était un être de race et un véritable artiste. Il n'eut jamais, dans la

littérature, la place qu'il méritait, et fut profondément ulcéré de voir le succès aller à certains qui lui étaient nettement inférieurs.

Il ne se rendait pas compte que les amitiés sont utiles à Paris pour assurer une réputation. Il augmentait, chaque jour, le nombre de ses ennemis et décourageait les dévouements les plus sincères.

« Mes amis tombent comme les feuilles mortes, disait-il, et je ne m'en soucie pas. Une des rares que je regrette est mademoiselle Breslau. » Et, faisant allusion à leur brouille, il ajoutait : « Mais elle a manqué d'humilité! Si l'on peut parler d'humilité lorsqu'il s'agit de moi. »

Pendant la guerre il écrivit un très beau livre : *Les Offrandes blessées*. Un instant, il put croire qu'enfin le succès lui était venu. Ce ne fut qu'un éclair; la guerre finit et l'on ne voulut plus entendre parler de lui.

Cependant certaine pièce de vers, à Saint Georges Guynemer, est un des plus beaux monuments que l'on ait élevé au jeune héros de notre moderne épopée.

Ce qui fut le plus néfaste au comte de Montesquiou, c'est cette phénoménale vanité qui déconcertait les louanges. A quelqu'un, qui, connaissant ce faible, et voulant savoir jusqu'où il pouvait aller, lui dit d'un de ses poèmes qu'il venait de lire : « C'est beau comme du Dante, » il répondit sérieusement : « Dante n'a pas fait cela!... »

Dans une lettre que Marcel Proust lui écrivit et qui fut vendue après sa mort, celui-ci ne le comparait-il pas au roi Salomon dans toute sa gloire?

Et malgré tous ses raffinements et ses prétentions, il n'eût pas dédaigné le démocratique petit ruban rouge que l'on donne si facilement à tant de médiocrités. Mais, ô ironie du sort, il ne put jamais l'obtenir.

MADELEINE ZILLHARDT

NOIRE ET GRISE[1]

VIII

Dès que la logeuse l'a servie et s'est retirée, Émilienne se sent un peu moins malheureuse, sèche ses larmes et parvient presque à se dominer. Vite un coup d'œil circulaire sur la misérable chambre pour en dresser froidement l'inventaire, puis elle s'installe au milieu de l'étroite pièce devant un guéridon boiteux qu'il lui faut serrer avec ses coudes pour le maintenir en équilibre, et elle se met à écrire posément, lentement, avec toute l'application d'une écolière qui rédige, en se gardant de la moindre rature, une composition à laquelle elle a peut-être déjà beaucoup pensé.

« *Mon cher ami,*

» *Restez calme, je vous en supplie, aussi calme que je peux l'être en vous écrivant, et ne sautez pas une ligne, ne courez pas follement à la signature... Je vous le dis tout de suite, c'est moi; oui, c'est moi, Émilienne, votre élève, qui suis à côté de vous au numéro* 18 *et qui vous envoie cette lettre. Pauvre Mosé! Vous me connaissez si bien que déjà vous êtes moins surpris; mais j'imagine aussi sûrement que vous êtes très fâché contre moi, parce que je vous fais beaucoup de peine, parce que je vais vous mettre sans doute dans un grand embarras et, de tout mon cœur d'abord, cher ami, je vous demande pardon. Mais est-ce abso-*

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

lument ma faute? Vous êtes venu un jour chez nous, vos leçons m'ont révélé mon destin et, si désormais je dois vivre, vous êtes toute ma protection et mon seul secours, je ne peux compter que sur vous et vous n'avez pas le droit de m'abandonner.

» *Pourquoi maintenant vous répéter ce que j'attends de vous? Depuis cette après-midi vous ne pouvez plus l'ignorer, et je sais bien aussi pour ma part comment vous allez essayer de vous défendre et d'éviter cette aventure. Bien cher et unique ami, j'ai tout prévu, même ce que vous allez me répondre ou plutôt ce que vous m'auriez répondu si j'étais venue cette nuit vous implorer directement dans votre chambre, si j'étais là en ce moment à vos genoux, si je pleurais sur vos mains. Mais je n'ai pas voulu vous prendre ainsi, cher, cher ami, et, n'est-ce pas? cela vaut mieux; vous m'en saurez gré.*

» *Il me semble donc déjà que je vous entends; et c'est un aveu que vous me faites, l'aveu qui doit me décourager.*

» *Nous sommes pauvres, me dites-vous doucement, plus dénués de tout, plus pauvres et plus malheureux qu'on n'a jamais pu s'en douter. Lorsque nous ne trouvons aucun toit ami pour nous abriter, il nous faut prendre une chambre à crédit dans la dernière pension des faubourgs, chez qui? je n'en parle pas; et quelle chambre? vous la voyez.*

» *Mosé, mon cher Mosé, excusez-moi de vous interrompre! votre chambre, oui, je la vois, elle est exactement pareille à la mienne; et dans l'ombre, moi aussi je n'aperçois que les signes d'une grande détresse : l'horrible édredon rouge, le papier peint moisi, l'encre boueuse, une tasse sale, la cuvette ébréchée; comme tout est encore plus triste et plus laid, comme tout serre encore plus durement le cœur que chez-moi, là-bas, au fond de notre rue Serpe! J'en conviens, j'en ai tout de suite convenu. Tout est laid, affreux, désespérant autour de moi. Mais je ne retournerai quand même pas là-bas; j'ai déjà fait l'inventaire ici; je l'accepte et c'est ce qui me donne tant d'assurance.*

» *Vous croyez avoir beaucoup de courage aujourd'hui, me répondez-vous encore en hochant la tête. Mais en aurez-vous assez demain? Demain, peut-être encore,... mais au bout d'une semaine? Vous sentez-vous vraiment prête à toutes les déceptions? Surmonterez-vous aussi bien chaque fois toutes vos défaillances? Il y a plus de trente ans que nous courons sur les routes. Savez-*

vous combien nous avons souffert? Cela ne s'explique et ne se mesure pas : il faut l'éprouver. Que Dieu vous en garde! Notre belle vie d'artiste n'a été qu'une vie errante et misérable; et nous nous mentions peut-être encore plus à nous-mêmes qu'aux autres lorsque nous parlions si joyeusement de notre liberté.

» Tenez, Mosé, mon ami, c'est en ce moment, je crois, que vous mentez. Vous voudriez vous plaindre et vous n'y réussissez pas; vous ne pouvez pas mettre assez d'amertume dans votre plainte; et s'il vous était possible de recommencer votre vie, par exemple depuis le soir où vous avez rencontré Giuseppe à Naples, non, j'en suis sûre, vous ne la changeriez pas. Moi non plus, je ne change rien à ma décision. C'est tellement simple. Ne suffit-il point de prendre son parti et de savoir à quoi s'en tenir? J'ai pensé depuis assez longtemps qu'il y a une certaine façon d'être malheureux qui doit être pour nous le seul bonheur possible; et cette vérité où les autres ne voient qu'une dangereuse extravagance, n'est-ce point vous qui me l'avez apprise avec trop de certitude pour que j'en doute jamais, avec trop de sincérité aussi pour que vous me retiriez maintenant votre aide?

» Et puis Mosé, mon cher Mosé, pourquoi ne pas en venir à un autre, à un dernier aveu? Allons! dites-moi franchement si au plus profond de vous-même vous n'avez jamais, vraiment jamais prévu ce départ, cette fuite avec la terrible et pitoyable Émilienne, comme une ultime folie qui vous donnait le vertige? Une fois ou deux, oui, n'est-ce pas? le temps d'un éclair, vous avez déjà eu cette tentation en pensée, mais vous n'avez pas voulu y prendre garde, vous l'avez repoussée tout de suite, parce que vous en aviez honte, et, tandis que je vous en parle, de nouveau vous rougissez. Pourquoi? Mosé, c'est votre cœur qui avait raison et qui devinait si bien tout par avance; vous voyez donc ce soir qu'il ne se trompait pas et qu'il ne vous reste qu'à le suivre : je suis ici; je vous aime; il n'y a que vous que je puisse aimer; tel est mon destin! mais cela ne veut pas dire que je ne vous aime point passionnément. Alors n'oubliez pas que je suis haletante contre cette porte et que, si vous avez la force encore de me répondre non, comme je ne peux plus vivre autrement, je vais mourir.

» Votre élève qui attend,

» ÉMILIENNE. »

Elle embrassa sa lettre avant de la mettre sous enveloppe, et tout à coup, comme si dans la pénombre de cette chambre étrangère elle avait craint d'être épiée, elle se leva, regarda derrière elle, prêta longuement, anxieusement l'oreille. L'auberge tout entière restait plongée dans un tel silence que toutes ses chambres semblaient inoccupées. Ce calme, ce vide peut-être trompeurs n'inquiétaient que davantage Émilienne. N'étaient-ils point remplis d'une obscure et muette menace? Vite elle toucha l'enveloppe qu'elle avait glissée sous son corsage. Elle y était encore. Quelle appréhension stupide! Qui pouvait la lui voler? Mais elle avait cru trop aisément que la rédaction de cette lettre, comme toute tâche difficile enfin achevée, lui procurerait une satisfaction, une paix profonde, une certitude qu'elle éprouvait bien vaguement, mais trop inférieure à ce qu'elle avait espéré. Elle poussa un soupir et regarda sa main qui tremblait. La fatigue, maintenant, et ce désarroi aussi qu'elle s'avouait mal surmontaient peu à peu son excitation, et elle sentait de plus en plus de peine à ne point fermer les paupières. Le café que lui avait servi la logeuse était encore tiède et, quoiqu'il lui fît horreur, elle en but deux tasses coup sur coup pour ne pas s'endormir. Puis elle tira aussi doucement que possible sa chaise contre la porte de communication qui séparait sa chambre de celle de Mosé. Comme il faisait froid! Quand elle se rassit en courbant le dos sous sa pèlerine, les paumes de ses mains étaient brûlantes et tout son corps frissonnait. Sa tête pesait durement contre le panneau de la porte. A côté d'elle la bougie diminuait avec un grésillement aussi monotone et cruel que la même piqûre d'épingle indéfiniment redoublée. Ah! qu'il rentre au moins avant que la bougie ne s'achève! et elle pensa aussitôt avec dégoût à sa montre qu'il lui avait fallu abandonner à cette mégère. Elle dormait et elle rêvait. Elle rêvait que, par une nuit glaciale, elle s'échappait de chez elle, en pèlerine, cheveux nus; et deux femmes, dont l'une ressemblait à sa sœur et l'autre à la mère Besogne, la poursuivaient dans une espèce de labyrinthe d'où elle tentait en vain de se sauver... de se sauver de nouveau vers sa maison... rue Serpe... ô chère et douce rue Serpe... Jacquotte... Maman!... et voici qu'elle se retrouvait encore toute grelottante dans

cette affreuse chambre qui n'était pas la sienne! Ses yeux s'étaient rouverts, hélas! et elle ne rêvait pas. Mais ce même rêve d'angoisse recommençait plusieurs fois et chaque fois la poursuite devenait plus douloureuse! les rues, les couloirs plus bas, plus étranglés; l'impression d'étouffement, plus mortelle; et l'idée lui vint avec une cruelle certitude que l'enfer, s'il existait, ce devait être cela, cette épreuve, les pires heures de la vie éternellement renouvelées avec le sentiment d'une horreur croissante...

Un peu plus tard elle perçut un filet de lumière sous la porte, et d'abord elle ne comprit pas. Mais bientôt ses souvenirs lui revinrent si tumultueusement qu'elle en fut presque suffoquée sans même comprendre que c'était la joie désormais qui la rendait folle. Enfin elle se leva; toute sa fatigue avait fondu et elle se sentait soulevée par une force infinie. Mosé, le calme, le doux Mosé était donc rentré. Elle l'entendait aller et venir, pousser soigneusement une chaise, s'installer à sa table, il copiait peut-être de la musique... Elle n'en doutait pas. Les murs étaient devenus transparents! et elle croyait vraiment le voir au milieu d'un halo comme si dans sa fièvre elle était douée de double vue. — Je l'appelle? se demanda-t-elle soudain. Je l'appelle?... Non! — Elle mit son mouchoir sur la bouche pour ne pas crier, frappa trois petits coups, attendit qu'il se fût approché, glissa la lettre sous la porte.

Elle savait sa lettre par cœur. Debout devant la porte, elle la relisait mentalement, et, lorsqu'elle eut fini, elle se dit : Il a fini; maintenant il feuillette un livre ou un carnet, je ne peux pas bien me rendre compte; puis il se remet à sa table, il écrit quelques mots sur une feuille et à son tour il les passe sous la porte; — et elle lut :

« *Giuseppe n'est pas rentré. J'aimerais mieux que nous partions avant. Je vois sur l'indicateur un train à* 11 *heures. Je crois qu'il n'est pas trop tard. Il ne faut pas passer la nuit ici. Préparez-vous!* »

IX

— Non, non! — lui avait répondu la mère Besogne en hochant la tête avec un sourire, — il ne m'a pas parlé de vous.

— Et vous n'avez pas été étonnée?

— Évidemment il y avait de quoi être saisie; mais vous savez, je ne m'occupe que de ce qui me regarde, alors je n'ai rien dit non plus; il a payé leurs notes, les deux notes, c'était suffisant pour moi.

A son tour donc il était parti, aussi honteux de lui en avoir tellement demandé que désespéré de n'en point savoir davantage, et à mesure que le train se rapprochait de Nice, c'était cette scène à la porte de l'auberge que Giuseppe se rejouait mentalement, avec une obstination presque stupide, comme pour essayer, en la reprenant sous toutes ses faces, d'en extraire un indice quelconque sur les deux fugitifs. Or il ne découvrait rien; il ne pouvait même pas se les représenter ensemble; il n'imaginait point Émilienne avec Mosé « dans le même cadre, — disait le peintre à mi-voix (et ses voisins, en apercevant que l'étrange bonhomme parlait seul dans son coin le regardaient avec inquiétude comme s'ils avaient affaire à un fou) — sur les mêmes chemins, à la même table, ou là encore, sur cette banquette, côte à côte, dans le train ». Mais justement c'était toujours lui, Giuseppe, que, malgré les efforts les plus douloureux, il voyait à côté de Mosé, lui, son inséparable comme autrefois pendant ces longues et douces années de parfaite affection et de délicieux compagnonnage, lui, cette fois encore comme toutes les autres, hélas! s'il ne s'était rien passé, si la coutume et le droit, auxquels la mort seule aurait pu porter atteinte, avaient été respectés!... Ce voyage, ce retour en Italie dont Nice était la première étape, ne l'avaient-ils point décidé d'un commun accord, Mosé et lui, depuis trois semaines? Et il doutait de moins en moins que, Mosé n'ayant rien changé au projet primitif, ce démon d'Émilienne avait pris ou plutôt volé sa place et qu'il n'aurait probablement qu'à les chercher l'un et l'autre, ah! quelle impudence de leur part! à l'*Aigle d'Or*, place Saint-François, dans la vieille ville où les deux amis louaient une chambre à leur passage, chaque année...

Après Fréjus, l'express devient omnibus et s'arrête complaisamment à toutes les stations de la côte. Debout devant la portière, Giuseppe, comptant les arrêts avec une impa-

tience fébrile, posait un regard dur sur cette Méditerranée trop calme et trop belle, que déjà le soleil de mars réchauffait doucement. Par la vitre entr'ouverte une brise légère, chargée de l'odeur aromatique et saline qu'il connaissait bien, vint lui caresser le front et il recula aussitôt le visage. Cette nature opulente, sociable et paresseuse, avec son décor précocement fleuri où tout invite au plaisir facile et à la nonchalance, lui semblait se joindre à Émilienne et à Mosé comme un troisième complice, et elle aussi, après l'avoir beaucoup aimée, il se mettait à la maudire dans une rage impuissante.

Mais quand il eut déposé son bagage de peintre à la consigne, quand il resta, les mains libres, tête basse et prêt à foncer en avant comme une bête aveuglée, il sentit tout à coup que sa colère et ses résolutions les plus terribles l'abandonneraient lâchement. Voici qu'il éprouvait une humiliation invincible à venir demander son compagnon dans une autre auberge où ce serait encore la première fois qu'on les verrait l'un sans l'autre, et jusqu'au soir, plutôt que de se renseigner directement à l'*Aigle d'Or*, il préféra battre en tous sens le vieux Nice avec l'espoir tenace de se retrouver enfin face à face avec Mosé.

Jamais ces longues et tortueuses ruelles, qui lui sont pourtant familières, ne lui ont paru aussi étroites, aussi sombres, et surtout tellement étranges. C'est que jamais sans doute il ne les a regardées avec une attention aussi douloureuse; c'est qu'il lui faut se frayer son chemin et scruter avidement chaque visage au milieu d'une population bruyante et oisive dont les cris et le mouvement ont vite fait de l'étourdir. Les heures passent; la nuit tombe; de vagues lumières s'allument dans chaque boutique basse comme au fond d'une grotte sous-marine. Giuseppe tourne et traîne toujours d'un pas incertain; sa fatigue devient plus pesante; il a de plus en plus l'impression de courir après une ombre; il frissonne; il s'aperçoit tout à coup qu'il doit être très tard... Il s'en ira coucher à l'asile de nuit.

Et le lendemain matin à neuf heures, quelle joie subite! dans la cohue du marché, Giuseppe reconnaît Mosé devant lui, Mosé qui lui tourne le dos, Mosé sans Émilienne; il est

seul, est-ce possible? Ah! que fait-il? et Giuseppe anxieux, pour l'épier plus à son aise, n'a eu qu'à reculer de quelques pas sur le trottoir et à se cacher sous le porche intérieur de l'église voisine; il sent bien que cette comédie est honteuse; le pauvre vieux! Une femme qui vient faire ses dévotions le regarde avec pitié et lui donne deux sous qu'il accepte sans y prendre garde.

O douce folie,
Devise chérie,
J'adopte ta loi
Pour toute la vie.

Mosé chantonne une de ces cavatines favorites et marchande fièrement une magnifique gerbe d'œillets.

— Une lire seulement pour vous, gentil grand-père, — lui a dit la paysanne.

— Comme vous avez dû avoir une belle voix! Sainte Madone!...

Giuseppe tremble, mais n'hésitera plus maintenant à suivre Mosé.

A travers ces mêmes vieilles rues populaires où il l'a si vainement cherché la veille, il le suit avec mille précautions. Mosé avance lentement et, comme un homme heureux de vivre, il chantonne toujours.

Caresse, sourire,
Aimable délire!
Son cœur est à moi.
O douce folie,
Devise chérie,
J'adopte ta loi.

Il flâne! avec son énorme bouquet qu'il serre gauchement sur sa poitrine; joyeux, il respire à la fois les œillets et le beau temps. Une fille effrontée a cueilli une fleur entre ses bras. Mosé lui sourit; il sourit à tout le monde. Sans doute ailleurs, sous un ciel gris, dans une atmosphère moins chaude, aurait-il l'air un peu ivre ou bizarre. Dans ce pays, personne ne peut s'offusquer de son exaltation; personne ne le trouve ridicule, fou, et encore moins déplaisant, personne... sauf Giuseppe

qui a toujours peur que Mosé, en se retournant, ne le surprenne dans cet espionnage infâme. Et pourquoi se retournerait-il? Comment pourrait-il se douter que Giuseppe est derrière lui? En débouchant sur la place Saint-François, il lève les yeux vers l'horloge; puis, comme s'il se sentait soudain en retard, il hâte le pas pour gravir presque en courant les quatre marches de pierre qui précèdent l'entrée de l'hôtel toujours ouverte.

La patronne est une Piémontaise, malgré la quarantaine, étonnamment jeune. Du haut de son comptoir, au fond du vestibule, elle aussi attache des yeux gourmands sur les œillets.

— Alors, maestro, vous fleurissez votre chambre?... en quel honneur, dites-moi?

— Vous me prêterez bien un vase, n'est-ce pas? — répliqua-t-il vite pour éviter de répondre à une question qu'il trouve indiscrète.

— Un vase? naturellement; on va vous en monter un de la salle à manger... Ah! mais j'y suis... c'est pour fêter le retour de l'*amico caro*. Où avais-je donc la tête? J'y pensais bien un peu pourtant, puisque, comme les autres fois, sans même vous le dire, j'avais réservé la chambre à côté de la vôtre...

— Comme les autres fois la chambre à côté de la mienne, — répète machinalement Mosé; et il ne s'explique d'abord pas très bien ce qu'elle veut dire; mais il suit son regard, se retourne et aperçoit Giuseppe qui les écoute.

— Te voilà? Bon!... Alors, tu montes; on s'expliquera là-haut, cela vaut mieux, — lui déclare-t-il brusquement.

— Il n'a pas été malade, le pauvre, au moins? — demande la Piémontaise affolée.

Le peintre, toujours silencieux, lève lentement la tête. Dans la haute glace qui s'incline derrière le comptoir, il peut découvrir un tragique portrait : ces cheveux et cette barbe en broussaille, ce front que barre un pli sournois et obstiné, ces yeux hagards, cette lèvre tremblante, Giuseppe, est-ce bien ton visage? Ces vêtements en désordre, maculés, ce foulard en lambeaux, sont-ils à toi? N'est-ce point toi, ce personnage pitoyable et inquiétant?... toi qui, finalement

ici, joues le rôle du criminel et du coupable? et tu le joues trop bien, si bien que tous, jusqu'à toi-même, peuvent s'y méprendre. Ah! mon Dieu! C'est toi, paraît-il, qui as tort; toi qui aurais trahi et abandonné, sans un mot d'excuse, ton meilleur ami. Très bien! alors il va falloir peut-être aussi que tu lui demandes pardon. Comme c'est naturel! comme c'est beau! comme c'est juste! La victime doit s'humilier... oui! pourquoi pas? après tout, de quoi as-tu l'air?... d'un misérable... et, au fond?...

Un feu atroce le dévore. La honte ou la colère? Il ne sait pas.

Dans l'escalier obscur, Mosé le précède et lui montre le chemin.

— Encore un étage, — lui dit-il en se retournant. — Je n'ai pas changé mes habitudes. C'est toujours la même petite chambre sous les toits. Tu la connais?

Mais Giuseppe a cru voir briller dans son regard une lueur de joie maligne et de défi. Au moment où son ami s'engage dans le couloir du cinquième, le peintre recule, sort un couteau de sa poche et ferme les yeux.

Le musicien était arrivé sur sa porte, il tournait la clé dans la serrure quand il sentit, entre les épaules, une douleur soudaine, atroce et d'abord inexplicable. La porte s'ouvrit sous son poids, il put entrer et tomba sur son lit étroit comme un lit d'enfant.

X

Allongé maintenant sur la poitrine, et le visage tourné vers le mur, d'une voix calme mais un peu trop lente et contenue pour paraître tout à fait naturelle, Mosé commande. Un serviteur obscur, humble, patient, silencieux, dévoué, va et vient sur la pointe des pieds, reçoit les ordres et les exécute doucement : c'est Giuseppe.

— Il faudra d'abord m'enlever ma redingote, ou plutôt la couper; il y a des ciseaux dans le tiroir de la toilette. Tu les trouves?

. . . . . .

— Ensuite tu feras bouillir de l'eau. Vois-tu la lampe à alcool dans le coin, près de la fenêtre, avec les allumettes?

. . . . . .

— Pour le pansement, tu pourras déchirer cette chemise propre qui est dans l'armoire.

. . . . . .

— Giuseppe, il faut ramasser les fleurs qui sont tombées.

Le couteau est tombé aussi près de la porte, et Giuseppe n'ose pas le ramasser. Mosé a fini, non sans peine, par tourner la tête. Il regarde la lame où deux jolies gouttes de son sang restent fixées.

— Ton couteau de poche! tu t'en servais parfois pour gratter ta palette. Mais la lame n'était point faite pour le mal, et l'entaille n'est pas bien profonde, je crois.

Comme il fait bon dans une mansarde à Nice, au printemps! Sur le rebord de la fenêtre, deux passereaux, dans le soleil, sont venus s'ébrouer; puis ils s'envolent de nouveau, avec un pépiement joyeux, vers les platanes, et le peintre les a suivis du regard tandis que le musicien continuait :

— Non, ce ne sera rien; une égratignure, ou guère plus. Avais-tu vraiment l'intention de me tuer?... Tu as frappé au hasard; et ta main, elle, sûrement ne voulait pas, elle te retenait... Allons, Giuseppe, donne-la vite, cette main, à Mosé.

Il sentit la main de Giuseppe trembler dans la sienne.

— Et quelle chance! dis-moi, — poursuivit-il en souriant, — je n'ai pas crié. Tiens! va donc voir s'il n'est point tombé de fleurs dans le corridor et prendre le vase en bas; par bonheur aussi on a dû l'oublier. Tu leur diras, si tu veux, que j'ai eu un malaise; à notre âge ce sont des choses qui peuvent arriver. Il ne faudra pas appeler de médecin; ce n'est pas nécessaire, et tout doit rester entre nous deux dans le plus grand secret. Tu auras seulement un peu de peine..., un peu de peine, par ta faute, évidemment...

Lui répondre : comment? s'engager tout à coup dans la plus cruelle et la plus redoutable des explications, en venir finalement à des aveux dont il rougissait par avance; et à cette seule pensée la même angoisse lui paralysait la gorge qu'au moment fatal où tous deux s'étaient retrouvés face à face dans le vestibule; non, il ne pouvait pas lui répondre, il ne lui répondrait pas, c'était trop dur, c'était véritablement

impossible. Mais l'entourer de mille prévenances et de toutes les marques d'affection, se priver de sommeil pour le veiller, lui donner à manger et à boire comme à un petit enfant, tant de zèle, tant de fidélité dans un mystère et avec des précautions infinies qui rendront son dévouement encore plus pur, plus ingénieux, plus passionné, c'était juste, c'était naturel, c'était facile. Et que faisait-il, le sombre et taciturne compagnon? à quoi s'entraînait-il avec une aisance croissante et une telle apparence de soulagement déjà depuis une heure, si ce n'est à des soins délicieux lui restituant la pleine, l'exclusive possession de Mosé? Pendant qu'il s'occupait minutieusement de lui, il pensait moins, il s'étourdissait davantage; et puisque c'était une solution, il en vint même à souhaiter que sa maladie se prolongeât indéfiniment. Quand on entrebâille la porte des honteux désirs, dès que le premier s'insinue, un second plus trouble encore l'accompagne. Giuseppe imagine donc son ami toujours étendu, mais dans une immobilité qui n'est plus celle du sommeil, après des semaines et des mois où il aura tenté des efforts surhumains pour le sauver. Il songe à ce dénouement avec des larmes dans les yeux et la caresse intérieure d'une joie secrète. Ne voit-il plus alors que, si le blessé meurt, c'est lui, Giuseppe, l'assassin qui de ce coup de couteau l'a tué? Seulement un oubli aussi curieux ne peut étendre son voile que sur quelques secondes... De nouveau, délicatement, égoïstement, Giuseppe arrange les couvertures de Mosé et lui passe la main sur son front qui est moite. Le pauvre doit avoir plus de fièvre, et sa blessure le fait probablement souffrir davantage; il respire avec peine; il gémit; puis il se tait. Peut-être va-t-il enfin s'assoupir, et le silence aussi fera du bien à Giuseppe.

... La chambre est en ordre, et les fleurs, joliment disposées au milieu de la table dans un vase, ont vite repris leur éclat.

— Giuseppe! — crie Mosé en rouvrant les yeux, — quelle heure est-il? Où sommes-nous? Tu es là?

— Nous sommes dans ta chambre, à Nice, tu sais bien, et il ne doit pas être loin de onze heures. Le soleil est magnifique.

— Ah! — reprend-il bientôt d'une voix moins inquiète,

— ce n'était rien... Un peu de délire; c'est déjà passé.

Le voilà redevenu tout à fait calme; il a de nouveau toute sa lucidité.

— Giuseppe, — continue-t-il, — j'ai un autre service à te demander. Je dois te dire que j'attendais cet après-midi la visite d'Émilienne. C'est pour elle que j'avais acheté ce bouquet.

— Alors... elle n'est pas... elle n'habite pas... ici, à l'hôtel... avec toi? — balbutie Giuseppe.

Il est tombé à genoux devant Mosé; il baise ses mains fiévreuses; il les inonde de larmes; et Mosé a frémi, secrètement soulevé par une douloureuse révolte, comme s'il avait reçu un autre, un second coup de couteau, le coup de grâce combien plus cruel, plus profond que le premier! Mais il n'en laisse rien voir, il tourne la tête vers son ami; il le regarde avec pitié.

— Giuseppe, — lui demande-t-il doucement, — tu connais cette salle d'attente des troisièmes à la gare de Marseille? Eh bien! tout à l'heure j'ai cru la revoir encore comme si j'y étais... M'entends-tu au moins? comme si j'y étais : avec son odeur, sa saleté, ses mauvaises banquettes où on ne peut pas dormir, sa lampe qui fume au plafond, son poêle qui ne chauffe point et qui va vous asphyxier. Qu'elle est sinistre! Un poste de police! Et le public! Vois-tu donc le public? après minuit surtout! les soldats, les émigrants, les kabyles.

— Allons! Allons! Calme-toi, mon vieux; ce ne sont comme nous que de pauvres gens, et nous y avons souvent passé la nuit ensemble.

Il lui donne à boire.

— Cette fois tu n'y étais point. Attends! la porte s'ouvre, un vent glacé vous crache au visage et on écoute sonner comme un signal d'alarme cette cloche qui annonce les express... Partir! elle vous dit sans relâche : il faut partir; si ce n'est pas avec ce train, avec un autre... n'importe où! Et quand je pense qu'autrefois j'étais heureux de partir!... Un soldat est entré; un soldat de l'Infanterie de marine, aux trois quarts ivre, qui fait le tour de la salle comme s'il cherchait un camarade; et il me semble qu'il nous a déjà suivis. Maintenant il s'arrête devant nous, il nous dévisage d'un air gouailleur;

Émilienne repose toujours sur mon bras. — Elle est gentille, — ricane-t-il, — et il veut s'asseoir à son côté. Mais je me suis dressé! je l'ai regardé droit dans les yeux : — Prends garde, lui ai-je dit, c'est ma fille!... ma fille... tu ne comprends pas? — Non, ta fille! Oh! le patriarche! — Mais alors c'est Émilienne, c'est elle à son tour qui s'est avancée : — Oui, vous ne comprenez pas? — lui a-t-elle répliqué, — c'est mon père; il est inutile de plaisanter. — Si tu l'avais vue, ah! la pauvre petite! elle était superbe, elle était terrible! et il a grommelé je ne sais quoi, puis il a reculé. Mais toi, est-ce que tu comprends aussi, Giuseppe? Moi, à cette minute, ç'a été comme une illumination. Jusque-là je n'avais rien compris non plus; et bien sûr j'avais pu commettre une grande faute, me laisser follement entraîner par une enfant, avoir l'air de te trahir, mettre toutes les apparences contre nous; et tout cela restait obscur, obscur, brouillé; je n'y voyais rien de clair; je craignais un vertige encore plus épouvantable, et dans ce désarroi, ah! je te l'avoue franchement, le pire restait toujours possible, oui; mais on peut ne pas avoir le cœur pur, le tout est finalement de savoir comment on doit agir, et cette fois, enfin, c'était décidé...

— Pardon! — gémit Giuseppe.

Pardon! il a pu dire : pardon! quel poids de moins, celui qui, dans le vestibule, sans doute, avant même qu'il ait levé le bras et commis son crime, l'étouffait! Ainsi j'étais jaloux, songe-t-il la tête contre le lit, horriblement, honteusement jaloux, et je peux reconnaître maintenant tout ce qu'il y avait dans l'horreur, la honte de cette jalousie. Je ne valais pas mieux que lui; je n'avais pas le droit de le juger, encore moins de le poursuivre; et je l'ai frappé!

— Je t'en supplie, est-ce que tu me pardonneras, mon vieux Mosé?

— Mais je te pardonne, mon pauvre grand fou, tu as bien vu que je t'ai déjà pardonné. Seulement Émilienne ne devra jamais revenir ici, jamais. J'avais trouvé pour elle, chez de braves gens, une pension; l'adresse est dans mon portefeuille avec un mot sur une carte que tu vas tout de suite lui porter. La pauvre enfant, comme elle sera contente! c'est justement ce qu'elle attendait : le chef des chœurs de l'Opéra doit la

recevoir à quatre heures, et sans doute pourra-t-il l'engager. Mais maintenant ce n'est plus la question, Giuseppe; et en te voyant, que va-t-elle penser? Hé bien! tu lui raconteras tout. Il le faut, il faut tout lui expliquer... et alors elle comprendra qu'elle ne doit plus nous revoir, qu'elle ne peut plus nous diviser!

Giuseppe lève en souriant ses yeux encore humides sur le visage de son ami, et chacun peut fort bien voir dans le regard de l'autre la lueur d'un même égoïste renoncement, d'une même irrésistible complicité.

— Espérons que tu guériras vite, — dit le peintre.

— Une ou deux semaines de retard, pas davantage, — répond le musicien qui devine sa pensée.

Il fait si beau déjà! il sera si bon de refaire une partie du voyage à pied. Comme il y a si longtemps que c'était entendu, les deux grands vieux enfants repartiront pour l'Italie, plus loin encore pour l'Autriche ou l'Allemagne, et rien ne sera changé.

— Et je sais bien aussi, — continue Giuseppe, — qu'il me faudra lui faire promettre de rentrer chez elle, rue Serpe!

— Tu essayeras, c'est ton devoir, notre devoir; mais tu auras beau la supplier, cela, nous ne pouvons pas l'espérer.

DEUXIÈME PARTIE

PASSAGE DE L'ÉTOILE

I

Nous avions deux chattes à la maison : l'une, fidèle et parfaite, était cette Dame Grise que nous enviait la terrible cousine Alix... Terrible Alix, pourquoi ai-je encore écrit terrible? Nous l'appelions aussi le grand Juge, et il est vrai qu'elle nous semblait bien sévère à nos peccadilles d'enfants. Mais ai-je commencé par être bien juste avec elle? Ne devais-je pas apprendre trop tard à la plaindre et à l'aimer?

Et l'autre..., l'autre chatte? Sauvage, bizarre, fuyant toutes nos caresses, elle portait ce nom de Dame Noire, auquel elle répondait si rarement! et celle-là, ma chatte bien-aimée, était vive, fantasque, élancée, insaisissable. Ses yeux, en découpant leur losange magique sur la nuit, sans cesse changeaient de couleur. Une tache blanche tremblait à son flanc comme une flaque de lait. Grise sollicita souvent mes caresses : je la repoussais en comparant sa fourrure à un paillasson, et son ronron me sembla toujours aussi monotone que celui de la bouillotte à tisanes ou du pot-au-feu. Mes doigts auraient voulu frôler le doux pelage frémissant de la Noire, pareil, sous leur tentation, au velours des *fleurs animées*... Lorsque aujourd'hui, sur l'écran de mes yeux fermés, je veux faire revivre et retenir l'image d'Émilienne, il suffit que je pense à la Dame Noire, et doucement, irrésistiblement, à côté de la chatte qui lui ressemble, ma cousine m'apparaît.

Sourire sans emploi réel, toujours le même sourire incertain de comédienne excédée découvre la douceur humide de ses dents. Toujours son nez un peu fort et légèrement busqué lui donne un air de grand orgueil et de distinction sans arrogance. A l'abri de longs cils, ses yeux, comme ceux de la chatte noire, changent encore traîtreusement de couleur; et dans sa tête altière cédant au poids de ses cheveux bruns, dans sa taille élancée qui de temps à autre penche, dans tout son corps indomptable et gracile jusqu'au bout des ongles et dans sa robe même d'un brûlant taffetas toujours éraillé, veillent encore, se mêlent et se contrarient l'impatiente ardeur et le fléchissement de son âme.

É... Émi... Émilienne. On comprendra maintenant pourquoi nous n'osions plus prononcer son nom en entier, pourquoi nous semblions tous en avoir honte, pourquoi nous n'en parlions jamais que par allusion, avec une crainte dissimulée. On ne choisit pas ses parents, dit-on parfois, comme pour s'excuser; car nous ne prétendions pas nier l'évidence : elle est bien notre cousine; mais chaque fois qu'un étranger nous a demandé de ses nouvelles, nous l'avons adroitement éloignée d'un degré de plus, si bien qu'à peine désignée par une initiale, E... s'est trouvée finalement reléguée dans ce coin des parents honteux qui paraissent à peu près morts, quoique

vivants, et qu'il est en tout cas convenable de ne plus nommer.

Pourtant lorsqu'elles étaient toutes deux en tête à tête dans notre petit salon, il arrivait encore à ma grand'mère et à tante Léa de revenir sur un passé cruel et d'évoquer la malheureuse jeunesse d'Émilienne. Mais que de précautions alors! car elles savaient trop, les deux chères complices, qu'elles transgressaient une défense tacite..., et comme ma grand'mère restait grave, comme elle était réservée, comme elle avait de la peine à sourire, malgré tous les trésors de poésie, d'indulgence et d'admiration que la bonne Léa répandait en faveur de l'insoumise! Et moi, tout ce que j'ai appris alors d'Émilienne, et d'eux aussi, *les artistes*, (comme, avec une grimace affreuse de mépris, Alix les eût appelés), ces bouts d'aveux, ces lettres jaunies relues, avant d'être détruites, à la dérobée, j'en ai eu indûment ma part, tous ces souvenirs clandestins, je les ai presque volés. Avec tout ce que j'avais pu saisir et imaginer anxieusement sur ma chaise basse, derrière le store qui me dissimulait, je songeais déjà puérilement à écrire une histoire qui eût porté le nom d'Émilienne, une Émilienne que je n'avais jamais vue, que je croyais même ne voir jamais... Je ne me doutais point que j'allais bientôt la rencontrer, mais hors de la maison et à l'insu de ma famille, involontairement d'ailleurs et sans qu'elle me vît. Et de ce moment-là, de cette première rencontre furtive, datent le parfum illicite et le goût d'angoisse qui persistèrent entre nous.

Mes parents ne me laissent pas encore sortir seul; je suis élevé comme une petite fille; un dimanche après-midi, au commencement de l'été, la cuisinière a donc reçu l'ordre de me conduire à l'autre bout de la ville, chez des enfants amis qui m'ont invité à goûter. Elle a mis un chapeau, et sur son corsage de soie noire elle arbore le pendentif que nous lui avons donné pour ses trente ans de services. Comme les promeneurs vont l'admirer! Mais au lieu de prendre les boulevards d'où, quand elle est de bonne humeur, ce qui est rare, elle ne manque pas de me montrer dans un repli des monts l'emplacement de son cher village natal, pourquoi m'a-t-elle engagé, la Fine Ardoise! à travers toutes sortes de ruelles

tortueuses, étroites, solitaires, où à la fin je ne me reconnais même plus?

Il n'y a pas longtemps aussi, guère plus d'une saison peut-être, ce qui n'est certes pas beaucoup pour une rancunière comme elle, que, dans le corridor obscur de la cuisine et en présence de la Dame Noire soudain captivée, j'ai osé ouvrir son placard et réveiller sa guitare : impardonnable méfait! (Depuis plusieurs années elle n'en jouait plus; mais c'était, paraît-il, une relique; personne n'avait le droit d'y toucher.) A son mutisme obstiné, à ses regards toujours furibonds et soupçonneux sous les besicles dressés en bataille, j'avais trop bien compris qu'elle n'avait pas encore oublié ce sacrilège.

Pourquoi, sans me lâcher la main qu'elle serre assez fort, cette grondeuse me témoigne-t-elle tout d'un coup une amabilité insolite? Comment Fine la chiche en est-elle venue à m'offrir des sucreries au cas, note-t-elle il est vrai, où nous rencontrerions en route un magasin encore ouvert? — Attends, marmonne-t-elle même entre ses dents, tu auras du sirop...

Pourquoi toutes ces tentatives assez suspectes, absolument inattendues, de séduction?... Je m'en rends compte seulement quand nous nous arrêtons dans un quartier perdu, au fond d'un cul-de-sac, devant une petite porte basse où je lis sur une pancarte : *Entrée des Artistes*. Fine s'est penchée très gracieusement sur moi; presque à genoux, au bord d'un ruisseau sale, elle a daigné descendre, s'abaisser jusqu'au niveau de mon oreille pour me dire un secret, pour me chuchoter son explication; et tant d'égards, ce comble de la déférence, cet air de mystère extrême, un sentiment, hélas! de plus en plus précis de ma complicité, m'allèchent déjà mieux que toutes les pâtisseries, m'attirent, m'étourdissent et me livrent à elle, comme elle s'y attendait, sans la moindre rétitence ou pensée de trahison, entièrement.

— Écoute-moi. Rien qu'en passant, pas plus, une minute, je veux faire une commission à quelqu'un que j'aime beaucoup. Ah! tu ne t'y retrouves pas? tu ne vois plus bien où tu es? C'est le derrière du Café-chantant, tu sais, qui donne sur la grande place, à côté du Cercle. Nous ne sommes pas si loin, nigaud, tu te croyais déjà perdu, peut-être. Chez tes amis tu arriveras toujours pour le goûter. Mon fiancé est maintenant

ici, sous-chef au contrôle et premier serveur de la buvette; une fameuse situation; juste au-dessous du directeur; pardi! il lui faut être partout à la fois : pour son âge, c'est beau! Si ça te tente, il nous fera entrer, pas longtemps, bien sûr, par les coulisses. Tu vas voir, mon petit, comme c'est amusant! Du coup tu n'en vas plus vouloir partir; c'est cela qui m'ennuie un peu, et on nous grondera à la maison si par hasard tu en causes. Alors il faudra te tenir bien sage et ne rien dire. Il est si gentil, mon fiancé, si gentil, si joli, frisé, si drôle! Voyons, tu le connais très bien, il est assez souvent venu donner un coup de main chez nous,, tu ne te rappelles pas... Arsène?

Arsène! oui, je me rappelais trop bien Arsène!... Beaucoup plus jeune qu'elle et d'assez belle apparence, il a deux, trois, quatre métiers qu'il échange l'un contre l'autre selon l'heure, le mois ou le besoin, et dont un des plus avouables, un des plus constants peut-être, reste, pour les trois-quarts de l'année, celui de garçon des jeux au Cercle; car à Carpentras, par élégance, on ne dit point croupier; et comme en été, par exemple, la cagnotte chôme vite à cause de la chasse, alors il installe dans les bars du faubourg des loteries de gibier. Aujourd'hui j'apprends qu'il occupe une place éminente au Café-chantant de la ville. Je saurai beaucoup plus tard que ce spécimen curieux de la basse faune provinciale est aussi pourvoyeur de plaisirs secrets. Il sert d'ailleurs comme extra, aux jours de grandes réceptions, dans quelques familles bourgeoises; et c'est ainsi, je crois, qu'il a connu Fine chez nous, une fois que nous l'avions commandé, faute de mieux, et en prenant bien soin de compter l'argenterie par avance. Mais je ne savais pas, tout le monde ignorait encore à la maison, qu'il était devenu son fiancé.

Et soudain j'avais senti un remords tardif; j'avais voulu vainement résister. La forte femme me prit par la taille et me souleva, exactement comme j'avais vu la veille, sur une vignette de la *La maison roulante*, que le Bohémien d'Allemagne emporte les enfants volés. Tout alors m'apparut, se déroula devant mes yeux, frappa mes sens dans le vide d'un songe, sans laisser de trace immédiate, et j'étais si affreusesement tendu chaque fois sur ce qui allait m'advenir de plus nouveau et de plus terrible que j'en oubliais d'une seconde à

l'autre ce qui venait justement de m'ébranler, ce qui m'ébranlait encore... Mais le lendemain déjà et tandis que, pour mon allégement, j'avais cru tout oublier, à l'heure rituelle où Fine Ardoise brossait mes habits, je devais tout à coup retrouver, avec une précision qui m'épouvanta, comment j'avais franchi ce seuil fatal, par où nous étions entrés, toutes les péripéties enfin et, sans l'omission du moindre détail, le fidèle enchaînement d'une triste après-midi. Fine trempait devant moi sa brosse dans de l'eau étendue d'alcali : c'est dans cette odeur mordante, impure, intolérable que je ressaisis soudain et connus ce que sentait le couloir humide, désert et obscur, qu'il nous avait fallu d'abord traverser; et elle aussi eut la même impression, puisque au même moment je la vis légèrement pâlir et dire : chut! avec un doigt sur les lèvres, tout comme elle avait fait en poussant là-bas cette dernière porte où venaient battre des bouffées d'orchestre...

— Arsène, Arsène, il va falloir qu'on se presse; mon petit monsieur est avec moi, — lui avait-elle tout de suite murmuré.

Nous l'avons surpris par derrière à son comptoir où il luit d'un éclat d'acétylène, entre des flacons multicolores d'alcools et de sirops. Toujours prévenante, la Fine essaie de me faire les honneurs : cette longue antichambre sans fenêtres est ce qu'on appelle le foyer; il est vide parce que les spectateurs sont dans la salle où la représentation est commencée. Nous sommes donc seuls, heureusement. Je ne m'en réjouis pas moins qu'elle, et elle continue à bavarder pour prendre un peu plus d'assurance, car le fiancé reste soucieux; il ne l'embrasse point (il me semble pourtant que c'était dans les usages, et la solitude actuelle s'y prêterait assez bien); mais il l'a regardée plutôt de travers, en remuant d'une main nerveuse une cuiller dans un verre vide, et il ne sourit même pas : on dirait qu'il a de la peine à me reconnaître.

— Quand, l'entr'acte? — lui demanda-t-elle enfin.

— Dans une demi-heure, — lui répond-il en bâillant.

— Alors nous pouvons un peu causer. Dis, tu vas lui servir une menthe verte que je lui ai promise en l'amenant... Hein, mon petit! c'est bon, mais fort. Tu peux te mettre dans ce coin; et surtout bois doucement. Voici une paille.

Tandis que je déguste avec inquiétude la boisson glacée,

eux retournent au fond du box, près d'un petit baquet qui doit servir à faire la vaisselle. Mais ils parlent très vite, et leur conversation saisie par bribes, au vol, m'apparaît absolument incohérente.

— ... Je n'aurai pas le temps de te laver toutes tes tasses...

— ... C'est vendu enfin?...

— ... Je t'ai promis, mais la banque était fermée hier. Tu n'as point de patience...

— ... Non! c'est bien la peine. Alors qu'est-ce que tu viens faire?...

— ... Mais si je t'apporte quand même ce que tu...

Une sonnerie les interrompt.

— Ce doit être l'avant-dernier numéro, — remarque Arsène.

Et il s'est levé dans une pirouette, tout souriant cette fois et transformé, puisque ma bonne va maintenant faire de lui ce qu'elle veut, et lorsqu'elle lui demande : — Laisse-lui donc voir le spectacle une seconde, à notre petit maître! — c'est lui-même qui me guide vers les coulisses en me disant, avec un air d'ailleurs de plus en plus goguenard : — Un peu plus de courage, s'il vous plaît, jeune homme. Nous voici dans le royaume des artistes. Il faut se montrer à la hauteur.

Adossé dans un confluent de courants d'air à un morceau du décor qui chancelle, je tremble autant de peur que de froid et de vertige, et je tomberais peut-être si Arsène et Fine, qui m'encadrent prudemment, ne m'installaient aussitôt sur un vieux fond de chaise. Cependant la blonde divette s'avance sur la scène, accompagnée en sourdine par l'orchestre invisible; elle s'avance à petits pas, précis, rapides, aussi purs, aussi mesurés que les battements des ailes d'un papillon; et je ne vois d'abord vraiment que ces pas, ces jambes de fée dans leurs bas roses et leurs escarpins d'or. Elle s'avance encore et je ne comprends pas pourquoi ses yeux sont tellement cernés, pourquoi ses lèvres sont si rouges; je ne comprends pas pourquoi il lui a fallu venir ici dans une telle hâte qu'elle a négligé de mettre une robe par-dessus son jupon court et son corset, qui sont, il est vrai, scintillants de mille paillettes et en or sans doute aussi comme les escarpins. Elle s'arrête enfin, avec sa bouche en cœur et ses bras nus partageant, je ne sais où ni pour qui, les baisers. Je tremble encore un peu.

Pour la voir de plus près, j'ose tout à coup me pencher, je me penche légèrement; et c'est alors que je découvre, sous la rampe, au delà de l'orchestre, tous ces yeux dilatés et convergeant sur la bouche de la chanteuse; du bas de la fosse enfumée où ils étincellent d'une ardeur muette, brutale et jalouse, chacun implorant d'elle, impossible secret, un signe, un petit signe qui restera ignoré de tous les autres, et tous, brûlant de cette même attente, ces yeux consument et dévorent presque la chair et les traits de leurs visages; ils se rapprochent, ils se mêlent, ils se superposent; et je les confonds d'abord tous, je n'en distingue, je n'en reconnais aucun, sans qu'aucun pourtant me semble étranger; tous les jours je les croise et nous nous croisons dans nos rues, sur nos places, en promenade, et ceux-ci m'observaient du seuil de leur boutique chaque fois narquoisement, et hier les miens ont su toucher ceux-là d'un rayon de sympathie; car, divisés et réunis par leur désir commun, ce sont bien tous les yeux de la ville, et voici que déjà, comme si je m'habituais mieux à les suivre, j'ai pu mettre un nom lentement sur quelques-uns; déjà j'ai retrouvé à un fauteuil du premier rang quelques vieux cousins de mon grand-père, et plus haut, dans les places populaires, je compte Turc, Coquart, Fayolet, Roustan, sans erreur, tous les employés du magasin. Mais peut-être alors vais-je apercevoir d'autres parents, d'autres amis, toutes mes connaissances qui, à leur tour, pourront me reconnaître et me désigner dans ma cachette au bord des coulisses, du bout du doigt, cruellement, à tous les spectateurs. Et, pour s'expliquer ma présence ici, que ne vont-ils s'imaginer stupidement? quelle affreuse sottise, quelle extravagance?... que moi aussi j'ai mon rôle dans la représentation, que bientôt je vais entrer en scène, saluer, sourire à tout le monde, réciter... à moins, ce qui serait encore plus épouvantable, qu'ils n'aient plus simplement l'intention de me dénoncer ce soir à mes parents.

Du coup je revins à moi-même, je me rappelai soudain qui j'étais, où j'étais, où j'aurais dû être. La divette achevait à peine ses derniers couplets. Je n'avais d'ailleurs à peu près rien saisi de ses paroles. Le public, que sa voix charmait sans doute moins que sa personne, claquait des mains chaleureusement.

— Ma Fine, — suppliai-je en la tirant par la manche, — nous partons!

Mais elle ne m'entendait pas ou, voulant rester davantage avec son cher Arsène, elle feignit de ne point m'entendre. Il m'aurait fallu avoir le courage de partir seul, de fuir; mais j'avais peur de me perdre et de ne plus retrouver la sortie; je restai donc, bien malgré moi, avec le pressentiment d'un grand malheur. La scène était vide. Mais l'orchestre avait repris, et celle alors que tous dans la salle attendaient, avec une impatience et une pensée de délectation si profondes qu'ils en disaient à peine quelques mots mystérieux des uns aux autres par derrière leurs programmes, fit lentement son entrée. Au tumulte terrible qui soudain se déchaîna, Fine, qui causait toujours aussi passionnément avec Arsène, s'était retournée; elle l'avait aussitôt reconnue, puisque, dans son émotion, elle m'avait tour à tour repris et lâché la main sans plus savoir ce qu'elle devait faire.

— Oui, je pars, mon petit, je pars, — me disait-elle comme si elle se rappelait enfin mon injonction précédente.

Son trouble et surtout une curiosité irrésistible la retiennent. Mais si elle n'ajoutait tout à coup, en cessant de me tutoyer, à cause sans doute de la gravité de l'heure : — « C'est une de vos parentes qui va chanter », — je ne me douterais probablement de rien, pour la bonne raison que je ne connais pas ma cousine, que je ne l'ai jamais vue encore et que j'ai même vainement cherché, toute une après-midi, dans les tiroirs du petit et du grand salon, ses portraits. Mais peut-il y avoir la moindre hésitation maintenant? Immobile et très mince dans une longue robe noire à peine décolletée, je la vois de profil, à la même place que la brillante divette,sous les sifflets et les moqueries qui partent de tous les coins de la salle, faire un effort pour se raidir et ne point céder. Cette malheureuse est ma cousine, et ma bonne, au lieu de m'épargner un horrible spectacle, gémit ou s'emporte à voix basse contre son fiancé.

— Si ses parents apprennent qu'il était à ce scandale, moi qui suis chez eux depuis trente ans, ils me mettront à la porte! Tu ne pouvais pas me prévenir? C'est insensé!...

Mais Arsène aux belles moustaches noires est le seul qui ne prenne pas ce drame au sérieux.

— Bien quoi? — ricane-t-il sans arrêt, — est-ce que c'est moi qui t'ai dit de venir?... La belle affaire! Tu n'étais pas avertie? Et alors, tu ne regardes jamais les affiches? Il y en avait partout, des rouges, des bleues, des jaunes, même place d'Inguimbert, devant chez vous, où tu pouvais lire en toutes lettres, c'était haut comme la main :

REPRÉSENTATION UNIQUE

Matinée

ÉMILIENNE

La Fameuse Cantatrice dans ses grands airs d'Opéra

Émilienne seulement, pas plus, c'est vrai, vieille Fine, elle n'avait mis que ça! Elle pensait qu'ici ce serait suffisant pour faire enrager sa famille, sa sœur Alix, m'a-t-elle dit, et tous ses cousins... ah! ah! chanter dans sa ville natale la fleur de son répertoire, élever notre petit Café-Concert au niveau des galas lyriques de la capitale, une fantaisie, une ambition en somme qui lui coûtent un peu cher pour n'avoir pas su bien compter avec ses compatriotes qui maintenant la sifflent et la conspuent à en crever, pourquoi? D'abord parce qu'elle est du pays, et ensuite qu'elle sort de l'ordinaire, qu'elle n'a pas ce genre commun, celui qui flatte et qui les allume : la divette, par exemple; entre nous, une fille qui n'a aucun style... Mais elle, la sœur, la cousine, la carpentrassienne, avec son rouleau de musique à la main, elle a trop l'air pour eux d'être dans un salon ou sur une grande scène; ils n'aiment pas ça, et ils voudraient tous peut-être qu'Émilienne... (il n'osa pourtant point prononcer son nom, mon nom de famille)... montre ses jambes comme Casque d'or pour leur chanter du Gounod! Ils sont si bêtes à Carpentras! si bêtes et si méchants, avec ce besoin de salir tout ce qui est au-dessus d'eux; moi qui en suis, je peux le dire, c'est bien la province; ah! Paris!... Ils sifflent, ils sifflent toujours, ils sont debout, tu les entends? ils frappent du pied, ils l'engueulent. Mais elle leur tient toujours tête sans bouger; hein! Quelle femme! Ce n'est pas elle qui partira la première! si c'est un pari, elle le gagne... ah!

ah! Émilienne sur l'air des lampions : Émilienne! Émilienne! En fait de preuve d'imbécillité des gens, elle a tout ce qu'elle veut, elle est contente, j'espère, elle est servie à souhait...

Il disait qu'elle était contente : toujours droite, toujours fière, toujours immobile, elle souriait un peu de ce sourire qui n'était qu'à elle, elle froissait nerveusement son rouleau de musique, et dans ce bruit fou, assourdissant, sous cette lumière dégradante, sous tous ces regards infâmes, je vis nettement une larme apparaître et rester suspendue au bord de ses paupières. C'est alors seulement que je m'évanouis et qu'enfin, paraît-il, on m'emporta...

ARMAND LUNEL

(A suivre.)

LE DÉSASTRE DU 27 MAI 1918 AU CHEMIN DES DAMES

On lit, à la page 43 de *Grandeurs et misères d'une Victoire* : « Sans hésiter, le général me répondit que la principale faute était dans l'insuffisance des moyens à la disposition de son État-major, mais que la difficulté d'une réorganisation était grande parce qu'il faudrait démembrer l'État-major du général Pétain. »

Et Clemenceau, qui rapporte ce propos de Foch, conclut : « Tout ce que j'ai appris, depuis ce temps, des événements du Chemin des Dames, ne m'a pas paru confirmer cette explication. C'est un procès à faire. Il faudra en arriver là. »

Bref, pour Clemenceau, la question de savoir à qui incombe la responsabilité de la grave défaite subie par nos armes le 27 mai 1918, au Chemin des Dames, demeure une énigme. Il n'est peut-être pas impossible, aujourd'hui, d'apporter un peu de lumière sur ce point obscur. Tel est l'objet de cet article.

C'est le 26 mars 1918, à la réunion interalliée de Doullens, que le général Foch fut investi de la mission « de coordonner l'action des armées alliées sur le front occidental ». Le commandement unique était enfin créé. De ce jour, date la responsabilité du général Foch, comme généralissime interallié. De ce jour, en effet, il était en situation officielle pour s'attribuer l'immense gloire qui résulterait d'une issue victorieuse

de la formidable guerre engagée depuis 1914, ou pour endosser l'écrasant discrédit d'une défaite finale des Alliés. Que le général Foch ait hardiment brigué ce poste d'honneur car ce n'est pas assez dire qu'il ne s'y déroba point, cela seul suffit à nous donner l'idée la plus haute de son audace et de sa confiance en soi.

Généralissime interallié, Foch est en face des commandants en chef qu'il a sous ses ordres dans un état d'âme réceptif qui lui fait éprouver vivement les émotions que chacun d'eux ressent dans sa sensibilité respective. Au 26 mars, c'est l'état d'âme de Douglas Haig qui s'impose à lui. Dès lors, c'est sous l'aspect britannique qu'il envisagera la situation militaire. De ce point de vue, l'unique affaire est de barrer la route de la mer à Ludendorff, de conserver le passage libre avec l'Angleterre, d'empêcher à tout prix l'Allemagne de s'installer sur la côte où son premier soin serait d'intensifier la guerre sous-marine qui cause un mal énorme à nos Alliés. L'audacieux Foch est capable d'encourir des risques très grands, pour assurer le succès d'une manœuvre, mais il est un risque qu'il se refuse à courir *a priori*, c'est l'éventualité de la rupture du front qui couvre la mer. L'Angleterre n'a jamais pensé autrement. Son armée a tout subordonné à cette mission d'ordre national. Foch, pénétré de cette idée, est incliné naturellement à ménager les ressources anglaises. L'armée britannique de l'intérieur regorge d'éléments utilisables, malgré la crise des effectifs causée par la poursuite de la coûteuse bataille des Flandres de 1917, dont l'objectif visait à l'abandon par l'Allemagne de Bruges-Zeebrugge, centre de la guerre sous-marine. Si l'économie des forces anglaises se légitime, c'est en vue de reprendre ce plan qui depuis la trahison de la Russie est devenu pour l'Angleterre sa première préoccupation. Nul au reste ne peut nier que par un certain côté, l'intangibilité de la mer et la réduction de la guerre sous-marine ne soient un but important de l'action interalliée.

Le commandant en chef des forces françaises s'il envisage le même dessein, le subordonne à certaines conditions qui, dans son esprit, s'énoncent ainsi : 1° Barrer la route de Paris coûte que coûte; 2° A cette intention économiser les forces

françaises jusqu'au moment de l'entrée en jeu des divisions américaines. Ce deuxième point commande de notre part une attitude expectante, c'est-à-dire le rejet de toute offensive prématurée, préventive ou non, qui irait à l'encontre du résultat cherché; ne passer à la contre-offensive qu'après la soudure, la supériorité des effectifs étant réalisée; enfin la répartition judicieuse de nos réserves aux points vitaux du front, pour parer à toute éventualité d'attaque ennemie, quel que soit le secteur d'application.

Le plan Pétain, au 21 mars, après l'effondrement du front britannique, a joué excellemment. Le détachement Pellé s'est trouvé à pied d'œuvre pour barrer la route de Paris et aveugler la brèche au nord de Noyon. Le général en chef français ne s'en est pas tenu là. L'armée Debeney alertée aussitôt, a pris en charge la défense du secteur britannique, avec la mission de rétablir le front et d'empêcher à tout prix la rupture avec les Anglais. Le 28, la poussée était enrayée et le front, bien que précaire, reformé de nouveau. Alors, vraisemblablement, devait se poser entre Douglas Haig et Pétain la question d'une arrivée urgente des renforts britanniques, sinon pour relever tout de suite les troupes françaises épuisées par la lutte terrible, du moins pour libérer, en vue d'autres éventualités, nos réserves accumulées en arrière du front anglais.

Mais avec le général Foch, généralissime, c'est une autre conception de la conduite des opérations qui va dominer, conception affectée de l'exposant britannique au point qu'elle lui masquera bientôt, la vue de l'ensemble. De ce chef, la sécurité du front du centre passe au deuxième plan; ce que le généralissime justifie par l'idée qu'il se fait des intentions offensives de l'ennemi, selon lui, orientées exclusivement vers la marche à la mer. Idée qu'il adopte d'autant plus volontiers qu'elle rejoint sa propre expérience de 1915, et que, dans ce recommencement de la ruée allemande, il lui paraît logique de croire à une reprise du plan initial allemand.

La double directive de Pétain, qui comportait : la résistance à l'ennemi et la liaison britannique[1], l'une et l'autre aux trois

1. Commandant Laure : *Au 3e bureau du 3e G. Q. G.* (Plon).

quarts accomplies le 28 mars par nos réserves, ne suffit plus au général Foch. Il va y ajouter la directive d'attaque immédiate en vue du refoulement accéléré de l'ennemi. Et déjà, notre 1re armée et la gauche de notre 3e armée sont engagées dans des contre-attaques violentes, le 31 mars, au sud-est de Montdidier et à l'ouest de l'Avre. Bien plus, le général Foch ordonne au général Fayolle, commandant le groupe d'armées, de *prolonger le front de ses troupes jusqu'à la Luce.* Ainsi le 2 avril, les Français ont à leur charge une nouvelle portion du front anglais, soit depuis le 21 mars, un front supplémentaire de 100 kilomètres.

Nous allons utiliser, à garnir ce vaste secteur qui représente le *sixième* du front total nous incombant, la *moitié* de nos ressources globales. Et la directive du général Foch : *attaquez,* se fait plus pressante.

Après de telles preuves, les Anglais ne peuvent plus douter que le généralissime ne comprenne son rôle avec une magnifique impartialité, et, le 3 avril, à Beauvais, ils consentent à parachever le commandement unique, le général Foch étant « chargé de la direction stratégique des opérations militaires ». Comment il conçoit cette direction, Louis Madelin dans la *Bataille de France* nous l'indique : « Déjà se préparait autour de la poche d'Amiens notre contre-offensive », quand, le 9 avril, l'armée allemande attaqua sur le front de la Lys.

Cependant le général Pétain, le 4 avril, avait écrit au général Fayolle : « Le moment n'est pas encore venu de passer à une contre-offensive de grande envergure, mais il y a lieu de procéder à des offensives partielles. » Lesquelles, doivent se borner à « réaliser une avance à l'est d'Amiens, en liaison avec la 4e armée britannique et à reprendre le champ d'observations de Boulogne-la-Grasse, au sud-est de Montdidier » (Ct Laure, *op. cit.*).

Ici, on saisit mieux encore la divergence des conceptions. Du point de vue britannique, on ne saurait hésiter à refouler l'ennemi, c'est-à-dire l'éloigner à tout prix de la mer, à dégager coûte que coûte la voie ferrée Paris-Amiens, artère du front anglais, déjà sous le feu des grosses pièces. Le général Pétain ne peut qu'envisager autrement la situation du point de vue où il se place. En effet, dans la campagne qui commence

l'ennemi disposant d'une supériorité de 30 à 40 divisions d'assaut, parfaitement entraînées et d'un énorme matériel, il faut économiser nos forces jusqu'à l'arrivée des Américains, c'est-à-dire tenir le coup, partout où l'ennemi attaquera. Car Ludendorff attaquera, et là où il espérera créer la surprise, c'est-à-dire sur les fronts privés de réserves à proximité. Cela découle de la tactique innovée par Ludendorff depuis quelques mois et connue du G. Q. G. français.

L'action du commandement français depuis cinq mois, s'inspire de ces données : renforcement et équipement matériel du front, groupement des réserves générales, à proximité des lignes de rocade. En outre, élaboration d'instructions de combat, prescrivant « la défensive élastique » et la détermination des champs de bataille d'armées sur la position de résistance, approximativement 2e position (directive no 4 du 22 décembre 1917).

L'intervention de l'ennemi qui, nous l'avons vu, attaque brusquement en surprise, le 9 avril, et enfonce le front de la Lys, vint momentanément aplanir cette divergence. Des divisions françaises de nouveau sont jetées en hâte pour aveugler la brèche, une armée, la 10e, est poussée au nord de la Somme pour étoffer les forces anglaises.

Le commandant Laure, dans son livre *Au 3e bureau du 3e G. Q. G.*, raconte qu'on fit, alors, observer à maintes reprises à Foch, combien était grande la disproportion des effectifs français et des effectifs anglais qui participaient à la bataille, disproportion accentuée par ce fait que nous tenions 600 kilomètres de front, tandis que les Anglais n'en occupaient que 200. Le général Foch n'en tint pas compte. Et quand les Allemands le 16 avril, fonçant de nouveau, attaquent dans les Flandres, en direction du Mont Kemmel, réalisant encore une fois la surprise, ce sont encore des troupes françaises qu'on pousse de ce côté.

Cette fois, la brèche est moins large, car, tout l'arrière du front anglais étant maintenant bondé de nos réserves, il nous a été possible d'arriver à la rescousse dans un court délai.

De cette bataille d'un mois, il ressortait avec évidence que la tactique allemande comportait en premier lieu : la surprise.

Partout où l'ennemi avait appliqué son effort, il l'avait pu faire impunément. Les troupes du front assalli s'avéraient impuissantes à bloquer l'attaque, submergées sous le nombre, et anéanties par la violence du bombardement par obus toxiques. Seule l'arrivée rapide des réserves permettait d'enrayer l'avance des troupes d'assaut ennemies et de circonscrire la poche creusée dans nos lignes.

Le front anglais ne risquait plus rien, apparemment. L'effet décroissant des attaques ennemies prouvait que, sur ce front désormais en garde et pourvu d'énormes réserves, il n'y avait pas d'espoir d'obtenir la bataille décisive qui amènerait Ludendorff à la mer.

Que le général Foch ait pu continuer à croire, au point de fermer l'oreille à tous les avertissements qu'on lui prodiguait, à une nouvelle et formidable offensive sur le front britannique, après le 30 avril, cela ne peut guère s'expliquer que par la persistance chez lui du point de vue anglais. Mais on peut invoquer une autre raison, capable de justifier l'espèce d'indifférence dont il fait preuve à l'égard des autres points du front dont le sort le préoccupe moins, contrairement au général Pétain.

PERSISTANCE DU POINT DE VUE ANGLAIS CHEZ LE GÉNÉRAL FOCH

Dans la période de calme qui s'établit sur le front dès le début de mai, le général Foch, reprend le thème de la contre-offensive sur la poche d'Amiens, qu'il a formulé au lendemain de la première attaque ennemie. Ce thème s'élargit à la mesure des nouvelles avances allemandes sur la Lys et dans les Flandres. « Dès le 12 mai, écrit Madelin, *répondant aux désirs de plusieurs grands chefs*, il pressait Pétain de faire préparer par le groupe d'armées Fayolle une *attaque très large*, destinée à dégager le chemin de fer de Paris-Amiens; il engageait Haig à en préparer un autre sur le flanc de l'ennemi, afin de dégager les mines de Bruay. » Et ses directives insistent sur le genre de la bataille qu'il souhaite, une bataille poussée le plus loin possible avec la dernière énergie afin de battre et de désorganiser l'ennemi.

Il ajoute, en réponse à une note de Pétain à Fayolle qui, par prudence, conseille des attaques limitées « que la situation actuelle est facile à défendre, *étant une simple affaire d'organisations solides et répétées.* »

En vertu de ces directives, Foch presse l'envoi sur le front nord des divisions de réserve, disposées à proximité de nos secteurs du centre en prévision d'une attaque ennemie sur ces fronts tranquilles. L'opposition est redevenue complète entre les vues du généralissime et celles du commandant en chef des armées françaises.

Par une curieuse conjoncture le généralissime ne paraît pas avoir tiré les enseignements de la grande bataille de mars-avril. L'événement formidable qui s'est produit au 21 mars, ne lui semble pas avoir bouleversé les conditions de la guerre sur le front occidental. Il ne semble, ni avoir saisi que le principe essentiel, fondamental de la tactique offensive de Ludendorff, était *la surprise*; ni s'être rendu compte de la puissance considérable des moyens d'attaque de celui-ci, de la supériorité énorme des réserves dont il dispose, et dont l'usure seule nous permettrait de passer, avec des chances de succès, à la contre-offensive. Notre infériorité actuelle à cet égard nous interdit de dépenser nos forces avant que l'arrivée en nombre des Américains sur le front soit effective. Cette idée de la soudure, qui est la préoccupation principale du général Pétain, ne semble pas avoir paru essentielle à Foch.

DÉCALAGE GÉNÉRAL DES ESPRITS EN MATIÈRE TACTIQUE

Au reste, Foch n'est pas seul à penser ainsi. Alors que Pétain montre par ses instructions, dès le mois de décembre 1917, qu'il a clairement défini les caractères et le dispositif de la nouvelle tactique allemande, dite tactique von Hutier, du nom du général commandant la 18e armée allemande qui prononça, en septembre 17, l'offensive de Riga, en octobre, l'offensive de Caporetto, et au 21 mars, l'attaque sur l'armée Gough, il ne semble pas qu'à l'armée anglaise, ni chez nous dans de nombreux états-majors, et voire au G. Q. G. français même, on ait parfaitement la notion de ce que cette tactique apporte de décisif et d'irré-

sistible, et de ce qu'elle exige d'adaptations minutieuses et hardies à notre méthode défensive pour que celle-ci se montre efficace en présence de l'extraordinaire instrument d'attaque forgé par l'ennemi.

Sous ce rapport, il y a entre l'état d'esprit du commandement français et celui qui règne généralement dans l'armée chez la plupart de nos chefs, jusque dans l'esprit du généralissime, et, disons-le, au Ministère de la guerre français, un singulier décalage. C'est là un fait d'ordre psychologique de la plus haute importance et qui, à mon sens, doit être retenu par les historiens.

L'existence de plusieurs « Instructions » du haut commandement français, définissant dès le mois de décembre 1917 avec un grand luxe de détails, la méthode défensive compatible avec les données de la tactique Hutier, méthode qui nous permettra au 14 juillet 1918, de briser net l'offensive allemande de Champagne, n'implique nullement que cette méthode ait été comprise et adoptée par les états-majors, au même moment. Il faut admettre qu'une « Instruction » du Haut Commandement, en vigueur à un moment donné, peut rester longtemps encore lettre morte pour l'armée. De fait, l'opinion régnante continuait à accorder une foi entière à la doctrine dite « de l'inviolabilité du front » et, par voie de conséquence, à sous-estimer la valeur réelle de la méthode von Hutier.

En vain alléguait-on la réussite éclatante de Riga et de Caporetto. On répondait : « Oui, en Russie, sur un front mal organisé, en Italie, sur les troupes italiennes minées par la propagande défaitiste, mais pas chez nous. » Après le 21 mars, on dit : « Sur les Anglais, mais pas sur nous. » Et le bruit s'accrédita alors que, le général Gough étant irlandais, il se pouvait que des circonstances exceptionnelles eussent joué, ce qui expliquait l'effondrement total de son armée.

La confiance généralisée dans la doctrine de « l'inviolabilité du front fortifié » et l'inefficacité probable et même certaine de la tactique von Hutier appliquée au front français, je la trouve dans un article de l'*Illustration*, du 2 février 1918. J'avais mission de l'écrire pour apaiser les craintes du

public alarmé par l'afflux des divisions ennemies retirées du front russe et pour le préparer à la ruée qui allait tôt ou tard se produire sur nous. Cet article, qui fut lu et approuvé par certains brevetés du G. Q. G., mettait en valeur toutes les raisons de croire à l'échec des Allemands s'ils nous attaquaient. Les raisons alléguées : impossibilité pour l'ennemi de masser l'énorme matériel et les munitions indispensables ainsi que les troupes de choc en vue d'une attaque large de 100 à 150 kilomètres (front à envisager si l'on voulait la rupture) sans être rapidement découvert par nous; difficulté pour l'assaillant de progresser assez vite dans un secteur d'attaque, pilonné, bouleversé par une longue préparation d'artillerie; et bien d'autres raisons encore, génératrices de notre confiance absolue dans l'arrêt de l'offensive allemande, témoignaient d'une méconnaissance totale de la tactique von Hutier, dont un bulletin de renseignements, émanant du deuxième bureau du G. Q. G., daté du mois de décembre 1917, donnait cependant un compte rendu précis, compréhensif et très détaillé. On avait des yeux pour ne pas lire, un cerveau pour ne pas comprendre, sous la double influence des expériences guerrières de 1917 sur notre front et de l'orgueil national.

Cette méconnaissance de la tactique von Hutier et la confiance dans le front fortifié inclinaient un grand nombre de chefs à rejeter la méthode conçue par Pétain, sous le nom de défensive élastique. Celle-ci, préconisait entre autres une faible occupation des organisations fortifiées de première ligne par des éléments de surveillance, afin de reporter la résistance, en arrière, sur la deuxième position. Le courant d'opinion était si fort qui désapprouvait cette tactique, que dès février une note du Ministère de la Guerre au G. Q. G. vint rappeler que l'ordre était de tenir sur place. Il n'est pas douteux que le général Foch partageait cette opinion.

Et même après les attaques de mars-avril, de nature cependant à éclairer les esprits, cette opinion continuait à prévaloir au point que le général Pétain fut contraint de ne pas insister pour obtenir la mise en place du dispositif de défensive élastique, notamment au Chemin des Dames. L'idée d'abandonner sans combattre ce rempart déclaré inexpugnable et dont la conquête nous avait coûté d'énormes sacrifices parais-

sait une absurdité. On ne pouvait se décider à admettre que ce qui était pratiqué avec succès dix mois plus tôt, constituait, à présent, une erreur dangereuse. Toute la guerre n'a été, peut-on dire, qu'une suite de résistances à l'évolution de la tactique nécessitée par les circonstances. Cette fois, par exception, l'initiative du changement partait du G. Q. G., sans convaincre l'armée.

Une autre considération, d'ailleurs, entrait en jeu, à la fois contre les conceptions défensives de Pétain et l'attitude expectante qu'il avait adoptée, à savoir le penchant à l'offensive toujours aussi ardent, chez de nombreux chefs, et qui s'exaspérait à ce moment de la lutte. Déjà, vers la mi-mars, une véritable campagne en faveur d'une offensive préventive contre les Allemands avait sévi dans l'armée, dont on retrouverait aisément l'écho dans un article de *La Revue des Deux Mondes* du 15 mars, intitulé : *Vaincre*, écrit sous le voile de l'anonymat par un de nos officiers généraux les plus éminents.

Pendant la période d'attente du mois de mai, l'offensivite en recrudescence, aggravait la volonté de contre-offensive immédiate sur le front anglais qui animait le général Foch. En dépit des conseils modérateurs de Pétain, aidé en cela par le général Fayolle, qui partageait les idées du général en chef, il fallut continuer les renforcements sur l'Oise et au nord-ouest de l'Oise, en vue de la contre-offensive. C'est ainsi qu'on achemina le 21e corps, avec ses quatre divisions fraîches, le 16 mai. Toutefois, nous dit le commandant Laure (ouvrage cité), le général en chef décide de « retenir les deux divisions de queue du 21e corps dans la région d'Épernay et de ne pousser vers l'Oise que les deux divisions de tête ».

Ainsi, jusqu'à la veille de l'offensive allemande du 27 mai sur le Chemin des Dames, tout semble conspirer pour enfoncer le généralissime dans son erreur, toute une suite de circonstances concourent à faire du Chemin des Dames un secteur dégarni, démuni de troupes de soutien et privé de dispositifs efficaces de résistance. Bien plus, en vertu de la confiance accordée à un rempart réputé inexpugnable, le général Douglas Haig répondant à une demande de Pétain a envoyé trois divisions anglaises fortement éprouvées et en voie de reconstitution, pour tenir ce secteur « de tout repos ».

Ajoutons à cela que, pour des raisons qu'il convient d'élucider, le front du Chemin des Dames, c'est-à-dire celui de la 6e armée, était un front *a priori* mal surveillé.

LES PRÉCAUTIONS CONTRE LA SURPRISE

On n'arrive pas à s'expliquer comment, pendant l'intervalle d'environ trente jours, qui fut nécessaire à Ludendorff pour équiper le front de sa prochaine offensive à large envergure, il nous fut impossible de déceler la trace des importants préparatifs auxquels il se livrait avec une activité fiévreuse.

En période semblable, les organes de renseignements des armées multiplient les recherches. On s'efforce, par des coups de main profonds, lancés en divers points du front, de découvrir le secret de l'ennemi. L'exploration aérienne, l'interprétation quotidienne des clichés de l'aviation, combinées avec l'interrogatoire des prisonniers fournissent des données sur l'équipement matériel de l'ennemi et l'emplacement de ses forces de réserve. Malgré toutes les présomptions du G. Q. G. français sur l'imminence d'une attaque dirigée soit sur le Chemin des Dames, soit en Champagne, ses services de renseignements ne sont pas en mesure de lui fournir des indices certains qui puissent venir à l'appui de sa thèse et tels qu'ils convainquent le général Foch.

En effet, la nouvelle méthode d'attaque de l'ennemi a pour principal avantage de réduire au minimum l'activité de ses arrières immédiats. La préparation d'artillerie courte et brutale par obus toxiques, qui vise non pas à détruire le matériel et à broyer les tranchées mais à mettre les occupants hors d'état de résister, n'exige pas des réglages minutieux de l'aviation. Les travaux supplémentaires, en vue d'installer les emplacements de batterie se font rigoureusement la nuit et ces travaux mêmes, à cause de l'équipement renforcé de l'ensemble du front, poursuivis avec ardeur depuis le début de l'année, n'ont pas l'ampleur que semblerait exiger une aussi vaste entreprise.

Enfin, les rassemblements de troupes de choc disposées sur les arrières lointains et dans une position centrale n'apportent aucune indication sur l'orientation que prendront ces troupes,

deux ou trois jours avant l'attaque. La marche d'approche et la mise en place se font d'ailleurs la nuit, dans le plus grand silence. Mais que nos recherches n'aient rien donné, comment s'en étonner? Est-ce que la méconnaissance de la tactique ennemie, le scepticisme général sur son efficacité à notre endroit, ne vont pas à l'encontre d'un travail sérieux d'investigation, méthodiquement conduit?

On peut l'affirmer hardiment, si l'on songe qu'après le 27 mai, nos services de renseignements, cette fois alertés et bien orientés, eurent connaissance dans tous les détails de l'offensive qui se préparait sur la Champagne, y compris la date précise de l'assaut et les limites exactes de son application.

Dans l'étude que fournit, après la défaite, la 6e armée sur les causes qui motivèrent sa défaillance, il est dit avec une humilité et une franchise assez touchantes « que les organes de recherches tireront des indices observés pendant le mois de mai un enseignement fructueux pour l'avenir ». N'était-il donc pas possible d'interpréter avec justesse ces indices que l'État-major de la 6e armée déclare avoir tout de même remarqués, comme il est vraisemblable que l'État-major anglais les remarqua auparavant, et dont ni l'un ni l'autre ne tinrent compte? Oui, certes, mais il eût fallu encore une fois ne pas s'obstiner à courir des préjugés tactiques entièrement périmés.

D'ailleurs, à ces causes d'ordre général s'ajoutait une cause particulière, suffisante à elle seule pour motiver le rendement défectueux de nos renseignements. La 6e armée, commandée par le général Duchêne, ressentait les effets fâcheux d'une mauvaise organisation. Il était de notoriété publique que son chef par son irascibilité, sa mauvaise humeur et sa brutalité était un facteur de découragement pour son état-major. J'ai décrit tout au long, dans *G. Q. G. secteur* 1 (tome II, chapitre III), d'après des témoins oculaires, l'incroyable existence de cet état-major, en perpétuel conflit avec son chef. On prévoyait que les choses finiraient par tourner mal et l'opinion était sévère au général Duchêne. Mais beau-frère du major-général Anthoine, le général Duchêne n'avait pas à redouter une intervention de l'autorité supérieure.

Au G. Q. G., lui-même, la mauvaise chance avait voulu que le Service des renseignements spéciaux qui centralise et inspire le travail de nos informateurs en zone ennemie, jadis rattaché au 2e bureau, fût placé sous la dépendance d'un homme ennemi des responsabilités et rebelle aux initiatives, le lieutenant-colonel Toutain. Il m'était revenu de divers côtés, à cette époque, que la désorganisation de ce merveilleux instrument était un fait accompli. Au reste, après la surprise du 27 mai, ce Service fut immédiatement rendu au 2e bureau, mesure dont on se trouva bien par la suite.

Telle était la situation, quand le 26 mai à la première heure deux prisonniers allemands furent capturés dans la région de Courtecon. Nous apprenons d'eux, aux environs de quinze heures, que l'offensive doit avoir lieu le lendemain 27 mai. La nuit suivante, la préparation d'artillerie allemande s'abattait sur nos lignes. On sait ce qui arriva ensuite. Les troupes d'assaut ennemies emportent d'un seul élan le réseau formidable de nos fortifications de première ligne. A huit heures du matin, le Chemin des Dames étant franchi, l'ennemi arrive à l'Aisne au moment où l'ordre de faire sauter les ponts parvenait seulement aux Q. G. de corps d'armée. Ce qui démontre bien que le général Duchêne était loin de s'attendre à une avance aussi foudroyante.

Contrairement aux prescriptions de Pétain, les divisions réservées au lieu de s'aligner au sud de l'Aisne, envoient des unités sur la rive nord, dès le début de l'offensive, et montent vers le Chemin des Dames pour contre-attaquer l'ennemi. Elles sont détruites ou prises.

On sait que Ludendorff avait prévu le cours de la Vesle comme limite extrême de son offensive. L'inexistence de nos moyens de résistance et la faiblesse des effectifs qui lui étaient opposés, l'engagèrent à pousser plus au sud, en direction de la Marne qu'il atteignit à Jaulgonne le 30. Pendant les journées terribles de cette offensive, nos divisions de réserve, ramenées en toute hâte, connurent de nouveau les angoisses de la bataille à six contre un et refirent le sanglant calvaire de la lutte en rase campagne, comme au 21 mars, jusqu'au moment où l'avance de l'ennemi se heurta le 2 juin à un front colmaté.

« Au cours de cette bataille du Chemin des Dames, écrit Clemenceau, les Alliés avaient perdu plus de 60 000 prisonniers, 700 canons, 2 000 mitrailleuses, un matériel d'artillerie et d'aviation considérable, de grands dépôts de munitions, de vivres, d'approvisionnements de tous genres, des organisations sanitaires importantes, etc... La voie ferrée si nécessaire à nos ravitaillements, Paris-Châlons, n'était plus utilisable. C'était donc un véritable désastre. »

Mais la leçon devait être salutaire. Nul, désormais, ne songea à discuter les instructions du général en chef de l'armée française, à nier la valeur de sa conception défensive, et le bien fondé de son attitude expectante, à laquelle, d'ailleurs, il allait immédiatement substituer une attitude offensive, les circonstances étant devenues favorables.

JEAN DE PIERREFEU

OSCAR WILDE

FRAGMENTS ET SOUVENIRS

Aux environs de 1890, Clyde Fitch, un jeune Américain avide de gloire, fit représenter une pièce à Londres. Dès que le rideau se fut baissé pour la dernière fois, une poignée de farceurs, au parterre, applaudirent à tour de bras pour que le naïf auteur se montrât devant le rideau, et il n'eut pas plutôt paru qu'il dut s'enfuir sous une bordée de huées et de coups de sifflets. Mais notre jeune homme n'abandonna point la partie : « Ils m'applaudiront, bon gré mal gré », s'écria-il, et la glorieuse carrière qu'il a parcourue par la suite montre qu'il possédait des qualités exceptionnelles. Cependant, à cette époque-là, on ne comptait guère, à Londres, de gens disposés à écouter ses poèmes, ses contes et ses pièces, et encore moins nombreux étaient ceux qui les achetaient. Dans un cahier de notes que l'auteur tenait alors, nous trouvons les vers suivants, où il paraphrase la pensée d'un ancien troubadour en proie à une crise de pessimisme :

Mon sort ressemble au sort du rossignol,
L'oiseau chante toute la nuit,
Alors que toujours les bois se bornent
A lui renvoyer l'écho de son chant.

Notre poète était très sensible aux critiques sympathiques et aux encouragements; Oscar Wilde le satisfit amplement sur ce point. A l'imitation de toutes les âmes généreuses, celui-ci se plaisait à faire des éloges; et, dans des réunions de la société élégante de Londres, le dramaturge appré-

ciait hautement l'intérêt sympathique que lui témoignait le célèbre écrivain anglais. Depuis longtemps les relations de ces deux hommes s'étaient changées en une amitié d'une qualité supérieure. Les charmants contes de fées de Wilde avaient, à n'en pas douter, inspiré le jeune Fitch, et l'une des nouvelles du premier livre de l'Américain, où l'on sent passer un souffle aussi pur et aussi délicieux que celui qui anime l'œuvre même de Wilde, contient une charmante dédicace à l'auteur du « Prince Heureux ». Sans doute est-ce à ces contes que Wilde fait allusion dans la note suivante, trouvée dans les papiers de son ami :

16, Tite Street, Chelsea, N. W.

« Mon cher Clyde, deux mots pour vous dire combien je regrette que vous ayez quitté Londres, et combien vous allez me manquer.

» Quand vous serez de retour, nous passerons de joyeuses heures, tout en dégustant une bouteille de vin vermeil, à imaginer de nouveaux contes qui feront le régal du monde.

O. W.

Par un après-midi pluvieux et sombre, les deux hommes se rencontrèrent dans une rue déserte. Wilde passait en cab, et il invita son ami à prendre la place vide à côté de lui. Fitch accepta, et aussitôt se mit à faire des remontrances à Wilde à propos de certaines rumeurs ignobles qui circulaient à Londres, à son sujet. Le poète essaya de prendre la chose en plaisantant, mais l'ami insista; ces accusations exigeaient une réponse franche. Wilde refusa de discuter et, finalement, cria au cocher : « Arrêtez pour que cet individu descende. Je l'ai invité à faire un tour avec moi, mais il se conduit comme un goujat! »

Cet incident semble être une page détachée de *Dorian Gray*. La vieille amitié se brisa aussitôt; mais, toujours, Fitch, en tant qu'artiste, se reconnut l'obligé de Wilde; il continua de le considérer comme un inspirateur intellectuel et fut au nombre de ceux qui vinrent en aide à Wilde après sa libération. Avant la rupture, les deux écrivains avaient entretenu une volumineuse correspondance, et la bibliothèque de

Fitch contenait des exemplaires dédicacés de la plupart des œuvres de Wilde. « A Clyde, à qui le monde a donné la gloire et l'amour, hommage de l'auteur et ami. Mai 1891. » Cette dédicace, prise au hasard, nous fixe sur le ton des autres. Entre les feuilles d'un volume, on trouve l'un des nombreux télégrammes inutiles et, malgré tout, intéressants, que Wilde se plaisait à envoyer; celui-là est conçu en ces termes : « Quelle délicieuse journée il fait! » Par malheur, presque toutes les lettres que les deux amis ont échangées semblent avoir été détruites. On possède encore quelques-uns de ces billets, rayonnants de bonheur, que la femme de Wilde envoyait à la mère de Fitch. Dans l'un d'eux, elle écrit qu' « Oscar a une passion pour le golf; tous les jours, il reste deux ou trois heures de suite sur le terrain de jeu; cela lui fait un bien énorme. » Les enfants, Cyril et Vivian, ajoute-t-elle, ont connu cette semaine les plaisirs variés de leur fête et de la coqueluche. Elle nous donne, sur son bonheur domestique, des détails qui semblent émouvants si l'on songe aux cruelles épreuves que devait connaître cette femme, quelques années après avoir écrit ces lettres.

Le plus précieux souvenir de l'amitié qui unissait Wilde et Fitch est le manuscrit du poème suivant, trouvé dans un exemplaire dédicacé des « Intentions .» Il est sans titre, et signé : Oscar :

Du crépuscule dans les bois
Au point du jour sur la prairie,
Corps ivoirin, prunelles brunes,
Comme l'éclair, passe mon faune.

Il traverse les taillis en chantant
Son ombre en dansant l'escorte,
Et je ne sais qui je dois suivre
De l'ombre, ou de la chanson.

Chasseur, débusque-moi son ombre
Rossignol, saisis pour moi sa chanson
Car, charmé par sa voix, par sa course,
Moi, je le chercherais en vain.

Sous le titre de *Dans la forêt*, ce poème fut publié, en 1889, dans le numéro de Noël du *Lady's Pictorial Magazine*, où les deux derniers vers légèrement modifiés étaient devenus :

Ou charmé par sa voix, par sa course,
Moi, je le poursuivrais en vain.

L'écriture, grosse, claire, et juvénile, ne ressemble en rien au griffonnage mou et presque illisible des dernières lettres de Wilde, dont nous donnons des extraits, ni à l'écriture ferme et nette de l'époque intermédiaire où fut écrit le dialogue entre Coquelin et lui que nous allons reproduire. Ce dialogue se place au temps où Wilde vivait à Paris, à l'hôtel Voltaire, sur le quai de ce nom, dominant la Seine et le Louvre. C'est également à cet hôtel que fut écrite la première esquisse du *Sphinx*. A cette époque, la personnalité rayonnante de Wilde constituait une des attractions des salons littéraires de Paris. Dans son *Histoire d'une amitié malheureuse*, Sherard raconte l'entrevue de Coquelin et de Wilde, à un déjeuner, et ajoute que l'acteur ne parut guère impressionné par le poète. A ce dialogue font suite des *Phrases et remarques philosophiques*, et des fragments de critiques; le tout est tiré d'un gros cahier de notes, acheté à la vente des effets de Wilde, et imprimé ici sans aucune modification.

Coquelin : *Qu'est-ce que c'est la civilisation, monsieur Wilde*[1] *?*

Ego : *L'amour du beau.*

Coquelin : *Qu'est-ce que c'est le beau?*

Ego : *Ce que les bourgeois appellent le laid.*

Coquelin : *Et ce que les bourgeois appellent le beau?*

Ego : *Cela n'existe pas...*

Mon drame? Du style seulement. Hugo et Shakespeare ont partagé tous les sujets : il est impossible d'être original, même dans le péché : ainsi il n'y a pas d'emotions, seulement des adjectifs extraordinaires. Le fin est assez tragique, mon heros au moment de son triomphe fait un epigramme qui manque tout à fait d'effet, alors qu'on le condamne à être academicien avec discours forcés. (Ego à Coquelin.)

La poesie c'est la grammaire idealisée. (O. W.)

L'art, c'est le desordre. (Le garçon du Voltaire.)

Les maîtres anciens, c'est la momie, n'est-ce pas? (Le concierge du Louvre.)

1. Les phrases en italiques sont en français dans le texte; on y a respecté les fautes d'accentuation, de grammaire et d'orthographe qui sont dans le manuscrit original.

Artiste en poésie, et poëte; deux choses très différents : cf. Gautier et Hugo (O. W.).

Baudelaire : *un peu lourd.*

Zola : *Voit simple, et voit clair; peut faire des masses.*

Pour écrire il me faut du satin jaune (O. W.).

Il me faut des lions dans des cages dorées : c'est affreux, après la chair humaine les lions aiment l'or, et on ne le leur donne jamais (O. W.).

Un ami d'Ephrussi avait une tortue doree avec des emeraudes sur le dos : il me faut aussi des emeraudes : des bibelots vivants.

« Les seules écoles qui vaillent la peine d'être fondées sont les écoles sans disciples » (O. W.).

Il y a quelque chose de plus terrible encore que le bourgeois — c'est l'homme qui nous singe (Degas à Walter).

J'aime assez les applaudissements, mais enfin j'ai trouve que le public ne peut pas decouvrir les fautes : dans les arts monsieur, on peut toujours dissimuler; moi-meme j'ai fait des fautes : mais je les ai toujours cachées... Quand je vais dans un nouveau pays j'observe les coiffures; je sais bien qu'il y a des gens qui s'occupent des batiments publics mais je me fiche de tout ça : pour moi rien n'existe que les coiffures... mais pour être coiffeur il faut être physionomiste aussi. (Propos de mon coiffeur, rue Scribe.)

« Les pauses dans le dialogue ont non seulement une valeur artistique parce qu'elles nous donnent l'impression que ce dialogue est l'œuvre des acteurs et non de l'auteur, mais elles ont aussi une valeur matérielle, car elles donnent à l'acteur le temps de respirer et de remplir de nouveau ses poumons. »

« Ne vaut la peine d'être peint que ce qui ne vaut pas la peine d'être regardé. »

« Les Grecs ont découvert que *le beau était beau,* nous, que *le laid est beau aussi.* »

« La beauté produite en séries — à l'intention des bourgeois. »

Vient ensuite dans ce cahier de notes ce qui paraît être les propos de table de Maurice Rollinat. Ce poète qui avait

tenté de concurrencer Baudelaire sur son propre terrain n'était plus qu'une loque, au physique aussi bien qu'au moral, quand Wilde et Sherard firent sa connaissance.

« Il se droguait toujours et pour tout, écrit Sherard. Il se droguait matin et soir; il se droguait pour manger et se droguait pour dormir; c'était la surexcitation cérébrale à drogue continue. Comme nous nous en sommes rendu compte, le résultat fut effroyable, et ces ravages visibles nous aidaient à nous représenter ce qu'avait dû être l'épuisement nerveux de Charles Baudelaire avant que l'arc tendu se rompît. » Aussi bien, Rollinat s'arrêta-t-il à temps, et, par la suite, il écrivit quelques poèmes décadents d'une certaine valeur, notamment : *Les Névroses*. Wilde l'avait invité à dîner « au Voltaire », et, dans la citation suivante, on trouve, soit une transcription par Wilde des paroles mêmes du poète français, soit des idées suggérées à Wilde par les propos de Rollinat ou par les vers que le poète décadent débita à cette occasion. La page, dans le cahier de notes de Wilde, porte simplement comme en-tête : « Rollinat ».

« *Il n'y a qu'une forme pour le beau, mais pour chaque chose chaque individu a une formule : ainsi on ne comprend pas les poetes :*

Je ne crois pas au progrès : mais je crois au stagnation de la perversite humaine (*sic*).

Il me faut les reves, le fantastique; j'admire les chaises japonaises parce qu'elles n'ont pas été faites pour s'asseoir.

... Est d'avis que la musique prolonge la beauté du poème dépouillé de son idée. »

Le livre d'où ces fragments ont été tirés en contenait beaucoup d'autres, mais le libraire dans les mains duquel il était tombé en avait déchiré les feuilles et les avait glissées dans les exemplaires des premières éditions de Wilde, afin d'en augmenter la valeur pour les nombreux collectionneurs de ces œuvres. On peut se demander si l'on ne profane pas la mémoire de l'auteur en publiant ces bribes de phrases qu'il ne lui a pas été loisible de *revoir ni de corriger*, mais les fragments en français, cités plus haut, semblent d'un intérêt exceptionnel, car les légères erreurs et les bizarreries du

style, fatales dans des notes d'un premier jet, nous éclairent sur la prétendue dette de Wilde envers Marcel Schwob dans les mains duquel passa le manuscrit de *Salomé* avant son impression.

Quelque prochain jour, nous espérons découvrir un petit poème allemand que Wilde, après son emprisonnement, écrivit sur la feuille de garde du *Petrarca* de Peter Hill, tandis qu'il le lisait sur les rives d'un lac italien, en compagnie de Hans Heinz Ewers; cet Ewers, dont le souvenir s'est perpétué, grâce aux explorations qu'il fit dans les grottes de Capri, est le même qui nous a laissé un récit assez sombre du séjour que fit Wilde dans cette île.

Nous n'avons pas à nous excuser de publier des lettres. Plus elles sont spontanées, plus leur intérêt est grand du point de vue documentaire. En tant que modèles de style épistolaire, il y aurait beaucoup à dire dans de nombreux cas; mais, si l'on avait conservé la correspondance de Wilde avec Clyde Fitch, on posséderait un commentaire intéressant des œuvres de l'écrivain anglais, car Wilde aimait à discuter avec son ami ses expériences littéraires.

Déjà, une grande quantité des lettres de Wilde ont été vendues aux enchères. Réunies, elles constitueraient un document précieux pour un biographe à venir, qui voudrait dissocier l'homme de l'étrange confusion d'idées déjà inséparables de son nom, et qui, refusant de faire du sentiment, se contenterait d'écrire une histoire littéraire au lieu de se complaire dans l'exposé d'un cas pathologique. Richard Butler Glaenzer, dans son livre intitulé : « L'Art Décoratif en Amérique », a publié les lettres adressées à Miss Marie Prescott, se rapportant à la représentation, à New-York, de : « Vera », la première pièce de Wilde (20 août 1883). Il nous fait aussi connaître une jolie lettre à Joaquin Miller, où le poète anglais le remercie de la sympathie qu'il lui a témoignée alors que, pendant sa tournée de conférences en Amérique, il était accablé d'injures. Beaucoup d'autres lettres, qui, espérons-le, paraîtront en volume, sont encore en la possession de Glaenzer. Les plus importantes, et certaines sont très amusantes, Wilde les avait adressées à Leonard Smithers; elles ont trait à la publication de *La Ballade de la Geôle de Reading*; quel-

ques-unes, d'une distinction exquise, sont envoyées à la femme de son éditeur; il y a aussi une lettre très adroite à Thomas Hutchinson, le collectionneur de livres, et une copieuse correspondance se rapportant à la tournée du poète en Amérique. On a récemment vendu aux enchères plusieurs de ses lettres à Richard le Gallienne. Comme le fameux *Sonnet en Prose* qui, à la lecture, pendant le procès, produisit un effet terrible, et comme la lettre dont on trouve le fac-similé dans le livre de Sherard, elles sont remplies de ces expressions extravagantes, bien innocentes au fond, qui caractérisent la plupart des épîtres de Wilde à ses amis. La plus belle collection vendue jusqu'à ce jour appartenait à John B. Stetson, Jnr., of Elkins Park, Pensylvania. Elle comprenait des séries de lettres à Frank Harris, J. M. Stoddart, Lord Alfred Douglas, Mrs., Leverson, connue sous le nom de *The Sphinx*, et à d'autres amis. On a dit que l'on avait réuni cette correspondance dans l'intention déclarée d'écrire une vie de Wilde, mais, sous la pression d'intérêts d'un autre ordre, le possesseur de cette collection ne put pas exécuter son projet.

L'impresario de Wilde, le colonel Morse, qui, jusqu'à ce jour, a conservé une confiance inébranlable dans l'honnêteté de Wilde, pourrait grossir cette biographie d'un nombre considérable de faits. La façon dont il raconte la conférence que fit Wilde à Boston sur la Renaissance de l'Art en Angleterre est particulièrement saisissante et comique. Lorsque le colonel regarda par la porte de l'arrière-scène, et qu'il vit cinquante ou soixante étudiants d'Harvard s'avancer à la file indienne, et occuper les fauteuils de face, tous costumés comme Bunthorne, le héros de l'opérette de Sullivan, culottes et longs bas de soie, blonde perruque de cheveux flottants, cravates de satin brillant, habits et souliers de même style, avec parure de tournesols ou de lis, il insista, sur-le-champ, pour que Wilde prît, à la place de son costume esthétique, une tenue plus raisonnable. Non sans avoir discuté, le poète se rendit à la requête de son directeur. Le courageux Irlandais, comme le colonel Morse l'appelle encore, descendit sans hésitation la longue scène, accueilli par des clameurs et des huées, et il ne tarda pas à prendre sa

revanche sur ses jeunes imitateurs burlesques. Il commença : « Comme élèved'une Université, je vous salue », et ainsi il les battit avec leurs propres armes. Puis, dès le début de sa conférence, il flatta le nombreux auditoire, mais, sentant que les étudiants n'avaient pas eu leur compte, il interrompit le fil de son discours, et, parcourant la salle du regard, il fit ironiquement remarquer qu'il était très honoré de prendre la parole en public, à Boston, car il lui semblait découvrir, parmi ses auditeurs, des signes certains d'un mouvement artistique. Cette remarque fut suivie d'éclats de rire prolongés, rires qui se renouvelèrent, quand Wilde ajouta qu'à la vue des jeunes gens assis aux premiers rangs du parterre, il avait dû, pour la première fois, prier silencieusement le ciel de le délivrer de ses disciples.

Ses impressions au sujet des autres conférences qu'il fit en Amérique, Wilde nous les raconte dans la lettre suivante, non datée, qu'il avait adressée à son amie toujours fidèle, Mrs. Bernard-Beere, la créatrice du rôle de Mrs. Arbuthnot dans *Une Femme sans Importance* au Haymarket de Londres, le 19 avril, 1893.

« Votre lettre était charmante [1]

» Écrivez-moi à New-York 1207 Broadway.

Kansas City, Missouri.

» Ma chère Nadette,

» J'ai fait une conférence aux Mormons — La salle de l'Opéra au Lac Salé n'est pas une salle pour rire; ayant à peu près les dimensions de Covent Garden, elle peut contenir, sans qu'on y soit trop gêné, 14 familles. Le président, un gentil vieillard, trônait dans une loge d'avant-scène avec ses cinq épouses. L'après-midi, à une visite que je lui rendis, je vis une de ses filles, une personne délicieuse.

» J'ai également fait des conférences à Leadville, la grande ville minière des Montagnes Rocheuses. Pour y arriver, il nous a fallu gravir une hauteur de 14 000 pieds par un train à voie étroite. Mon auditoire se composait uniquement de mineurs, superbement endimanchés; chemises rouges, barbes

1. Nous respectons la disposition de la lettre manuscrite.

blondes, les trois premiers rangs des fauteuils occupés par des brigands de toutes tailles et de toutes couleurs. Je leur parlai des primitifs florentins, et, à les voir dormir consciencieusement, on eût dit que le meurtre n'avait jamais souillé les ravins de leurs montagnes. Je leur décrivis l'art de Botticelli et le nom du peintre, sonnant à leurs oreilles comme la marque d'un nouveau whisky, les tira brusquement de leurs rêves; mais, dès que je leur eus révélé, avec mon éloquence encore juvénile, le « secret de Botticelli », mes gros gaillards se mirent à pleurer comme des gosses.

» Leur sympathie me toucha et j'abordai l'art moderne. Je les avais presque amenés à témoigner d'un véritable respect envers le beau, quand, malencontreusement, je me mis à leur décrire « un des nocturnes en bleu et or », de Jimmy Whistler. Alors mes auditeurs de se dresser d'un bond et, *à leur manière simple, mais d'un grand style*, de jurer que de telles choses étaient impossibles. Certains des plus jeunes tirèrent leur revolver de leurs poches et, au pas de course, allèrent voir si Jimmy « ne rôderait pas dans un bar » ou ne « chaparderait pas du fricot dans quelque gargotte ». Jimmy se fût-il trouvé par là, que j'aurais eu des craintes pour sa peau, tant l'indignation était grande. L'enthousiasme de mes gens me combla d'aise, et, là-dessus, je leur tirai ma révérence. Ensuite, je rencontrai le Gouverneur d'État qui m'attendait dans un char à bœufs, pour me conduire à la « Sans-Pareille », la plus grande mine d'argent du monde. Donc, nous voilà partis; les mineurs, en tête, éclairaient la route avec des torches; arrivés au puits, nous fûmes installés dans des baquets. (Il va de soi que, fidèle à mes principes, je m'efforçai de paraître gracieux, même dans un baquet.) Nous fîmes un brusque plongeon et, en bas, dans la grande galerie de la mine où le minerai d'argent faisait resplendir la voûte et les parois, on avait dressé des tables pour un banquet.

» L'ahurissement des mineurs, quand ils virent que chez moi l'appétit et l'art faisaient bon ménage, franchit toute borne imaginable. Lorsque j'allumai un long cigare, ils m'acclamèrent si fort que de la poussière d'argent tomba du plafond sur nos assiettes; et dès que j'eus ingurgité un cocktail sans sourciller, ils furent unanimes à me proclamer, *à leur*

manière simple, mais d'un grand style, « un type épatant sans monocle », éloge naïf et spontané qui m'alla plus au cœur que tous les pompeux panégyriques que les critiques littéraires m'aient jamais faits ou aient pu me faire. Puis, je dus ouvrir une nouvelle veine, ce que, à l'aide d'un foret en argent, j'accomplis de main de maître, au milieu d'acclamations unanimes. On m'offrit le foret d'argent et l'on appela cette veine : « l'Oscar ». J'avais espéré qu'*à leur manière simple, mais d'un grand style,* ils me gratifieraient de quelques actions de « l'Oscar, » mais, en naïfs ignorants qu'ils étaient, ils omirent de faire ce geste, Seul, le foret d'argent me reste en souvenir de ma soirée à Leadville.

» D'un bout à l'autre, mon voyage en Californie et dans le Colorado a été délicieux et, maintenant, je vais rentrer, — plus ému que jamais, ma chère Nadette, Rappelez-moi au bon souvenir de notre chère Dot, de Regie et de tous nos amis communs, y compris Monty Morris, qui se refuse à m'écrire et à jamais plus me critiquer.

» Adieu, votre ami sincère,

» OSCAR WILDE »

J. M. Stoddart, l'éditeur de « Pétales de Roses et de Fleurs de Pommier », nous fournit de nombreux détails intéressants sur le séjour de Wilde en Amérique. Peu de personnes savent que le papier curieux sur lequel on a imprimé ce livre, devait primitivement servir à faire des billets de banque, aux premiers jours de la République, et qu'on avait retrouvé ce papier dans un vieux magasin de Philadelphie, où il était resté depuis la Révolution. Quelques-uns des dessins, épars dans le livre, ont été gravés sur bois d'après les esquisses du très distingué pionnier de l'Art Américain, James Edward Kelly. La gravure la plus intéressante est celle de la page du titre qui représente le sceau d'une bague donnée à Wilde par sa mère. Kelly eut de nombreuses occasions de voir le poète, surtout lorsque celui-ci posa pour la plaquette en bronze qui, aussitôt achevée, provoqua l'approbation enthousiaste de Wilde. « Un bas-relief, dit-il au sculpteur, doit être ciselé comme un joyau. Il faut que tout soit plein; il ne supporte pas de vide. » La plaquette et la gravure à l'eau-forte que fit

Kelly (le frontispice de l'édition américaine du « De Profundis » est une reproduction de la tête seule de ces deux œuvres), le portrait par Albert Sterner paru dans « La Plume », le remarquable portrait par Toulouse-Lautrec, récemment vendu à Paris, et le croquis du même artiste pendant le procès de Wilde, le portrait à l'huile par Harper Pennington et l'esquisse par W. P. Frith, sont, chose assez curieuse, étant donné le grand nombre des amis de Wilde dans le monde des artistes, les seuls portraits authentiques du poète que l'on connaisse jusqu'à ce jour[1].

Toutes les opinions et les critiques de Wilde étaient tenues en haute estime par Kelly, qui, à l'imitation de Boswell, prenait régulièrement en note toutes les réflexions de son brillant modèle. Avec mélancolie, il nous raconte, tour à tour, les visites que lui-même fit à la charmante demeure temporaire de Wilde, à New-York, dans Irving Place, demeure voisine de celle où autrefois Washington avait habité; les délicieuses promenades avec le poète dans Fifth Avenue, « par les matins ensoleillés évocateurs d'Oscar Wilde »; leur visite à Lily Langtry, un jour de réception, et la vive discussion que son ami eut avec leur hôtesse sur la façon la plus seyante dont il devrait disposer ses mèches bouclées; leur rencontre, désirée par Wilde, avec Thomas Edison, que le poète considérait comme le plus grand homme d'Amérique; les conversations pétillantes entre Wilde et John Boyle O'Reilly, personnage très remarqué, à cette époque-là, dans les cercles littéraires de Boston; les attitudes que le poète anglais savait prendre en présence des reporters américains; ses saillies et ses audaces, merveilles d'inspiration; la crainte superstitieuse qu'il eut d'un malheur quand on trouva, brisé, l'anneau de sa mère, dont on a parlé plus haut; son vrai chagrin après l'échec de « Vera » qui, à juste titre, avait soulevé les moqueries des critiques, aussitôt que la violente héroïne avait paru,

1. La charmante gravure d'Hermann Struck, ainsi que la plupart des frontispices parus dans les livres sur Wilde, n'ont pas été faits d'après nature. Robert Ross était en possession d'un beau dessin par un artiste inconnu. Beardsley et des dessinateurs de moindre importance ont souvent caricaturé l'auteur du *Portrait de Dorian Gray*. Dans la « Watts Gallery », à Compton, (Surrey, Angleterre) il y a une tête inachevée que l'on dit être un portrait de Wilde dans sa jeunesse, mais, on n'a aucune certitude sur son authenticité.

dans une robe vermillon dont l'auteur lui-même avait acheté le tissu; enfin, et particulièrement intéressant, son étincelant éloge de John Donoghue, ce génie tant regretté, dont la magnifique statue de Sophocle adolescent, conduisant le chœur des jeunes gens à Salamine, est un des chefs-d'œuvre de l'art américain. Non seulement Wilde acheta quelques-unes des œuvres de Donoghue, mais, appelé un jour à Chicago pour une conférence, il fit un crochet et alla rendre visite à l'artiste alors inconnu, et ainsi le rendit illustre. Pauvre Donoghue! Il n'y avait pas trois ans que son protecteur était enterré dans le cimetière de Bagneux, quand il se retira dans un endroit solitaire où il se donna la mort, et un seul ami fidèle l'escorta jusqu'à son humble champ de repos.

Robert Blum, le peintre d'élite, dont les belles œuvres ornaient les murs de Mendelsohn Hall, à New-York, était également un des artistes que Wilde préférait. Celui-ci se rendait souvent dans l'atelier de Blum. Cet atelier était fameux par ses fresques représentant des paons faisant la roue; Wilde amusait tous les modèles par ses saillies, par ses attitudes et ses vêtements curieux. A une femme qui posait dans cet atelier, il conseilla de porter ses couleurs favorites : *café au lait*, et vert sauge, avec une rose-thé. A une autre, il avoua que les délicieux coloris de Blum lui donnaient la sensation d'avaler une robe de satin jaune. Ses reparties étaient vives et divertissantes, mais il n'était pas rare qu'il fût obligé de battre en retraite. Un jour, une Américaine, en décrivant quelque chose, se servit de l'expression : « terriblement gentil ». Wilde eut l'air gêné et s'écria : « Que gentil est un vilain mot! » Rapide comme l'éclair, la dame répliqua : « Vraiment Mr. Wilde? Mais est-ce que vilain est un mot gentil? »

Plus ou moins intimement, Wilde put jouir de la société et de l'hospitalité de personnages célèbres en Amérique, tels que : Julia Ward Howe, Oliver Wendell Holmes, Henry Wadsworth Longfellow, Louisa Alcott, Kate Field, le général Grant, Henry Ward Beecher, William Chase, et plusieurs autres. Sa tournée de conférences le mit également en contact avec plusieurs personnes distinguées et éveilla chez lui

les ambitions les plus nobles. L'Amérique, en le traitant comme une haute personnalité, l'obligea à se montrer sous son meilleur jour. Il cessa d'être simplement un dilettante et un expérimentateur. Les longs cheveux bouclés et les poses, qui le caractérisaient jusqu'alors, ne furent plus de mise. Pourtant, ce ne fut que longtemps après son retour en Angleterre qu'il publia ses meilleures œuvres : *L'âme de l'homme sous le joug du Socialisme*, dont il avait raison d'être fier; les délicieux contes de fées : *Intentions*, et les pièces où scintillent les épigrammes les plus spirituelles qu'on ait jamais écrites depuis l'époque d'Aristophane.

C'est parce que le succès avait pris, dans sa vie et dans toute œuvre littéraire où il s'essayait, des proportions enviables, que le scandale de sa chute fut si navrant et si déplorable. Arrivé à l'apogée de sa merveilleuse carrière, il s'arrêta net et retomba soudain dans des abîmes où jadis il avait cherché des sensations; il était fatigué, nous dit-il, de demeurer au zénith. Son imagination fut frappée par la foudre. Le « médailliste grec » de Dublin, le lauréat de Newdigate, dut souffrir des tourments d'une rare violence. Quand il affronta de nouveau le monde, les fleurs de son imagination s'étaient dispersées au vent, et finalement, il revint à Paris chercher, parmi les parias de la société, un indulgent oubli, à deux pas des salons mêmes, où naguère il resplendissait dans toute la joie de vivre. Le timide Ernest Dowson, qui, à la veille de mourir de faim, traduisait encore des classiques français et composait des vers, le rencontrait de temps en temps dans les cafés du Quartier Latin. Le Prince du Langage, l'incarnation de la jeunesse et du rire éternels, avait fait banqueroute; son nom ne se murmurait qu'à mi-voix, et on le citait en avertissement à tous ceux qui osaient braver la société. Le seul incident agréable, à cette époque de sa carrière, est sa rencontre, à Dieppe, avec Fritz Thaulow. Des Anglais, résidant dans cette ville, avaient insulté Wilde, en présence du peintre; le solide gaillard du Nord s'avança alors vers le poète et, d'une voix claire, lui dit : « Mr. Wilde, ma femme et moi serions très honorés si vous vouliez nous faire le plaisir de dîner ce soir avec nous, *en famille*. » C'est chez Thaulow qu'il rencontra Charles Conder, décorateur d'éventails exquis,

et ces deux hommes retrouvèrent un peu de leur ancienne gaieté dans la délicieuse atmosphère d'un foyer familial, rempli d'enfants aux cheveux d'or, et de frais éclats de rire. Christian Krogh, peintre norvégien, parent de Thaulow par alliance, a conservé quelques-uns des propos du poète, et a fait de lui un portrait à la plume, dans un livre intitulé : « Smaa Dagsreiser » (Christiania, 1897). Par malheur, Wilde ne se fixa pas à Dieppe. L'éclat de son esprit irlandais était éteint, et nous apprenons que, peu après, le poète vivait sous un faux nom, dans les bouges de Paris, en compagnie d'individus louches. Évitant les endroits ensoleillés, il errait par les rues sombres, illustrées par Gérard de Nerval, curieux mystère de la littérature française, par Rimbaud et par Verlaine, et aussi par Josiah Flynt, ce vagabond-né pour qui les sordides quartiers de Paris recelaient une humanité d'un intérêt intense. Léonard Smithers, qui avait aidé autrefois Beardsley et avançait encore des fonds à Dowson, vint également au secours d'Oscar Wilde, et la lettre si émouvante que celui-ci adressa à son éditeur et ami se passe de tout commentaire. La voici :

23 juin 1898.

« Mon cher Smithers, s'il vous plaît, envoyez-moi dix livres sterling, et je vous ferai parvenir le manuscrit avec les corrections nécessaires. Je ne pense pas que vous le receviez, si vous ne me répondez pas, car je suis sans le sou et à la veille d'être expulsé de mon hôtel. Je ne toucherai rien avant le premier Juillet. J'espère que vous vous déciderez à venir à Paris, car Robbie a un complet pour moi et, si vous ne venez pas, il me faudra attendre de pouvoir payer les droits. Je me suis installé dans une petite auberge, à Nogent,

à l'adresse suivante : M. Sébastian Melmoth
L'Idée
Le Perreux
Nogent-sur-Marne.

car je n'ose pas retourner à mon hôtel et, ici, on me fait crédit.

» Je vous en supplie, rendez-moi ce service, *tout de suite*.

» Bien à vous, O.W. »

Paris, 12 août 1898, vendredi.

« Mon cher Smithers, Mille mercis pour le chèque qui a rendu un fier service, au patron de l'hôtel d'abord, et ensuite à votre serviteur qui restera votre très obligé.

» J'espère que vous recevrez bientôt mes épreuves. Il fait si chaud à Paris que je n'ai même pas la force d'écrire une lettre. La nuit, il fait délicieux, mais, le jour, on se croirait dans la gueule d'un tigre. Au bord de la mer, je serais un homme heureux. L'autre soir, j'ai rencontré Carrington; il m'a parlé d'un merveilleux livre de poésie que vous avez édité et m'a promis de me le faire voir. Carrington avait l'air *triste* et nerveux — quel type curieux c'est!

» En ce moment, les Anglais ne sont pas du tout populaires à Paris — car tous ceux qui sont venus ici, sous l'aile protectrice de l'agence Cook, sont on ne peut plus respectables. Sur les boulevards règne une grande indignation. J'essaie de persuader aux gens que ces Anglais-là représentent nos pires échantillons; mais la tâche est ardue.

» A vous,

» O. W. »

Mis au ban de la société, l'esthète, autrefois si brillant, conservait encore quelque flamme, et il aurait fini en beauté s'il avait expiré, un trait d'esprit sur les lèvres. Les éditeurs et les directeurs de théâtres avaient tenté de rallumer le feu de son génie. Mais, bien qu'André Gide, dans son Essai sur Wilde, nous montre celui-ci, dans les derniers jours de sa vie, toujours maître d'un vocabulaire pénétrant et incomparable, il nous faut constater que, portant une flétrissure tragique, il ne pouvait plus suffisamment concentrer son esprit et trouver un réconfort dans la littérature. Après avoir écrit son émouvante plaidoirie en faveur des enfants en prison, et chanté sa sombre ballade — dans son genre un des poèmes les plus parfaits — le poète garda le silence. Quels amusants commentaires il aurait écrits s'il avait pu voir toutes les choses apocryphes que l'on a publiées à son sujet, et la longue suite de sa descendance littéraire en Angleterre et ailleurs! Quelle joie il éprouverait d'apprendre qu'une partie de la littérature européenne s'est pénétrée de son esprit! On manque

de perspective pour critiquer Wilde avec impartialité, et, porté dans ces conditions, un jugement est toujours le reflet d'un tempérament. Ce qu'il y a de tragique dans cette existence incomplète, c'est qu'elle abonde en paradoxes pitoyables, en contrastes et en notes discordantes d'insincérité dont, par bonheur, ses meilleures œuvres sont exemptes. Celles-ci ont un charme que rien ne dissipera, et le verset, tiré du livre de Job, gravé sur sa première tombe à Bagneux, a été, il faut le reconnaître, heureusement choisi :

16 OCTOBRE 1854 — 30 NOVEMBRE 1900

Verbis meis addere nihil audebant et super illos stillabat eloquium meum.

JOB, XXIX, 22[1].

R. I. P.

MARTIN BIRNBAUM

(Traduit de l'anglais par MAURICE BEC)

1. « Ils ne répliquaient rien après ce que je disais, et ma parole tombait sur eux comme les gouttes de la pluie. »

LES TRANSMUTATIONS PHYSIQUES

ET LA SYNTHÈSE DE LA VIE

Il eût paru chimérique, au siècle passé, de traduire la lumière par des sons, et réciproquement; du moins, cette transposition n'intéressait que le monde des artistes, qui s'estimaient avancés, et que les autres appelaient décadents. Aujourd'hui, cette double opération s'effectue couramment; l'électricité, fée agile, constitue le trait d'union entre la lumière et le son, et comme le courant se transporte presque instantanément, avec ou sans fil, cette transmutation physique peut s'opérer, non seulement sur place, mais encore à distance. De là de multiples applications, téléphonie, radiophonie, téléautographie, audivision, les unes réalisées, les autres encore en gestation, mais dont nous possédons, dès à présent, les principes et les moyens. Sans entrer dans les maquis de la technique, proscrite d'une Revue comme celle-ci, on peut passer en revue l'attirail scientifique très moderne, mais en somme assez simple, dont les combinaisons permettent de réaliser ces applications; un exemple concret, celui du film sonore, aidera ensuite à comprendre comment ces opérations élémentaires, associées judicieusement, ont permis de résoudre un intéressant problème.

***

De toutes ces transformations, celle du son en vibrations électriques, et la tranformation inverse, ont été réalisées les premières il y a un demi-siècle, par Graham Bell et Hughes;

il est presque inutile d'en évoquer le principe, puisque chacun de nous est initié à la pratique du téléphone et du microphone; rappelons seulement que ce dernier appareil est une résistance électrique variable, constituée par des grains de charbon intercalés sur un circuit alimenté par une batterie; les vibrations sonores, transmises à la grenaille par une membrane flexible, en font varier la résistance, et « modulent » le courant électrique en y produisant des variations de même période que celles du son générateur; mais cette donnée initiale laisse place à de nombreux perfectionnements techniques qui, poursuivis sans relâche, ont permis de réaliser des microphones d'une sensibilité et d'une fidélité véritablement exquises; ceux qu'on utilise actuellement dans les studios sont tellement impressionnables, que leur emploi exige une élimination soigneuse des échos et des moindres bruits parasites : on signale une « prise de son » qui a dû être recommencée trois fois, parce qu'on ne parvenait pas à éliminer le léger bruit fait par l'artiste en tournant la page de sa partition.

Quant à la transformation inverse du courant électrique modulé en son, elle est toujours assurée par le téléphone, où l'aimantation d'un barreau d'acier, modifiée par une bobine que parcourt ce courant, agit sur une plaque de fer doux et détermine des vibrations qui reproduisent le son initial.

Mais le téléphone est discret, par nature; c'est un confident qui parle à l'oreille, parce que la reproduction du son ne peut être fidèle que si les vibrations de la plaque sont de faible amplitude; il a donc fallu compléter cet appareil par un amplificateur sonore, le haut-parleur, dont je ne dirai rien ici, mais dont la réalisation a soulevé des problèmes techniques redoutables, et qui sont à peine résolus.

Plus délicate, et aussi plus récente, est la transformation de la lumière en électricité. On a tenté, jadis, de la réaliser en utilisant les propriétés singulières du sélénium qui, après avoir suivi un traitement approprié, devient conducteur du courant électrique lorsqu'il est frappé par un rayon lumineux; l'instabilité de cette forme « graphitoïde » du sélénium, l'irrégularité des résultats obtenus, ont lassé la persévérance des chercheurs. Surtout, une solution plus parfaite a été trouvée

par les physiciens, et d'abord par le grand Heinrich Hertz, illustré par la création des rayons hertziens, d'où est sortie la télégraphie sans fil; Hertz a constaté que certains métaux perdent rapidement une charge électrique négative lorsqu'ils sont frappés par la lumière; cet effet *photo-électrique*, particulièrement marqué avec les métaux alcalins comme le sodium, le potassium et le cœsium, s'explique par une projection d'électrons hors du métal frappé par les vibrations lumineuses. C'est de là qu'est née la cellule photo-électrique : une ampoule vide d'air dans laquelle pénètrent deux électrodes métalliques; l'une d'elles, l'anode, est reliée au pôle + d'une batterie d'accumulateurs; l'autre, la cathode, rattachée au pôle —, se termine à l'intérieur de l'ampoule par une couche de potassium qui forme la rétine de cet œil électrique. Dans l'obscurité, aucun courant ne peut franchir la barrière de vide qui sépare les deux électrodes; mais vient-on à envoyer sur la cathode un pinceau de lumière, même atténuée, aussitôt, les électrons libérés jaillissent hors du métal alcalin, se précipitent sur l'anode qui les attire, et, avec eux, un courant passe dont l'intensité est, dans de larges limites, proportionnelle à celle de la lumière excitatrice; telle est l'agilité de ces électrons, qu'il suffit de quelques millionièmes de seconde pour que l'effet électrique suive la cause lumineuse; ainsi la cellule photo-électrique, bien mieux que le sélénium, nous fournit un moyen sûr et rapide de traduire en langage électrique les moindres variations d'un pinceau de lumière.

Le courant électrique modulé ainsi obtenu présente, il est vrai, une intensité très faible, et insuffisante pour la plupart des applications; mais l'emploi, aujourd'hui généralisé par la T. S. F., des procédés d'amplification permet de multiplier l'intensité de ce courant, aussi aisément et avec la même fidélité qu'on grossit une image avec une loupe; avec une, deux ou trois lampes triodes, on réalise l'amplification à un, deux ou trois étages, qui multiplie l'intensité par dix, par cent ou par mille, en conservant, non seulement la période, mais encore ces délicates modulations qui caractérisent la voix et le timbre.

Il reste à réaliser la transformation inverse, en repassant du courant modulé au rayon lumineux; tâche délicate, en

vérité, et dont nous ne possédons pas encore la solution idéale. Les grands réalisateurs américains, pressés d'aboutir, ont recours actuellement au procédé de la *light valve*, ou soupape à lumière : devant une fente éclairée par derrière, qui sert de source lumineuse, est tendu un fil métallique vibrant qui, formant écran, la découvre plus ou moins; les mouvements de ce fil sont commandés par les oscillations du courant électrique; à cet effet, il est placé dans le voisinage d'un aimant puissant, et l'action « électromagnétique » de cet aimant sur le courant fait vibrer le fil, lui donnant des déplacements proportionnels à l'intensité du courant; ainsi, la fente plus ou moins étranglée laisse passer un flux lumineux qui suit exactement les modulations du courant générateur. Cette solution est, d'ailleurs, très voisine de celle qu'a adoptée, en France, M. Gaumont, un des chercheurs qui ont fait le plus pour la réalisation du film sonore; la seule différence est que M. Gaumont utilise le déplacement du fil métallique pour faire osciller un petit miroir, dont les vibrations étalent plus ou moins le rayon lumineux réfléchi : l'appareil ainsi utilisé est, en somme, un galvanomètre très sensible, employé depuis longtemps dans les laboratoires sous le nom d'*oscillographe*; et sa souplesse lui permet de « traduire en lumière » des ondulations électriques dont la fréquence atteint 8 000 par seconde.

Il semble que cette solution de fortune doive céder le pas, dès que les difficultés d'ordre technique seront résolues, à un procédé plus rationnel, qui consiste à traduire directement les variations du courant par les changements d'éclat d'une source lumineuse : lorsque varie le courant d'une de nos lampes domestiques à filament de tungstène, nous avons tous constaté les variations d'éclat correspondantes; il semble donc que ce simple appareil suffise à effectuer la transposition désirée; la solution conviendrait, en effet, s'il ne s'agissait que de variations lentes, mais le filament possède une « inertie calorifique » qui ne lui permet pas de suivre les variations rapides du courant; la meilleure preuve, c'est que nos lampes, alimentées avec le courant du secteur à 50 périodes, restent à peu près fixes, bien que le courant s'annule 100 fois par seconde; il est vrai que la persistance des impressions

sur la rétine est responsable, pour une large part, de cette fixité apparente.

Il faut donc, pour obtenir un éclat rapidement variable, recourir à l'illumination électrique des gaz. C'est en partant de là qu'on étudie actuellement, aux États-Unis, la *lampe cathodique* dont on attend la solution définitive du problème : dans un tube en quartz, contenant de l'hélium raréfié, pénètrent deux électrodes dont l'une, en nickel, reste froide, tandis que l'autre, la cathode, est constituée par un mince ruban de platine recouvert d'oxydes, et rendu incandescent par un circuit électrique indépendant, comme le circuit de chauffage des lampes triodes utilisées en T. S. F. Le courant électrique modulé est intercalé entre cette cathode et l'anode, de façon à hâter ou ralentir l'émission des électrons par la surface oxydée; or, ce sont ces électrons qui, frappant les atomes d'hélium, les font vibrer comme le marteau fait résonner une cloche, en produisant d'autant plus de lumière que le flux électronique est plus serré et plus rapide; dans ces conditions, l'émission lumineuse de la lampe suit, presque instantanément, les variations du courant excitateur.

Quelle que soit la solution qui prévale, on peut affirmer que, dès à présent, les énergies vibratoires sonores et lumineuses sont interchangeables, grâce à l'intermédiaire complaisant du courant électrique. Et cette bonne fée se prête à toutes les transformations; le courant qu'on lui apporte, elle le transporte tel quel, ou bien elle modifie, au gré de l'opérateur, son voltage et son ampérage, ou bien elle en coupe la moitié, et renverse le sens de l'autre à volonté, ou enfin elle l'amplifie sans le déformer. Et, bien que les physiciens connaissent la théorie sommaire de ces opérations, ils restent stupéfaits devant la perfection avec laquelle elles se réalisent.

***

Jusqu'à ces dernières années, l'acoustique et l'optique développaient leurs applications sur deux plans distincts; le gramophone, descendant amélioré du phonographe d'Edison, assurait la reproduction du son par des procédés qui, à l'origine, furent purement mécaniques. L'électricité

ne devait pas tarder à y intervenir; personne n'ignore maintenant, et les jeunes encore moins que les vieux, que l'enregistrement des disques est effectué aujourd'hui grâce à des procédés d'amplification empruntés à la T. S. F.; quant à l'audition, elle est singulièrement améliorée par l'emploi de l'intermédiaire électrique connu sous le nom de *pick-up*, grâce auquel les frottements de l'aiguille sont diminués, ce qui entraîne la diminution des bruits parasites, tandis qu'un dispositif amplificateur permet de donner au son l'ampleur désirable.

Le cinématographe, de son côté, avait connu des succès prodigieux et une vogue croissante; mais la science et la technique avaient peu de part à ces progrès; en réalité, lorsqu'on compare les premiers films, réalisés en 1896 par MM. Auguste et Louis Lumière, aux productions les plus vantées d'Hollywood, la différence paraît bien petite, et fait plus d'honneur à l'esprit d'entreprise américain, qu'au goût et à la technique d'outre-Atlantique. Le cinéma n'a pas encore apporté de solution pratique au problème du relief, ni même, en dépit d'intéressantes tentatives, à la reproduction des couleurs. Enfin, jusqu'à ces derniers temps, il était resté « l'Art muet », et, si photogéniques que fussent acteurs et actrices, il était déconcertant de voir s'ouvrir des lèvres d'où ne sortait aucun son; telle est, pourtant, notre capacité d'illusion, que nous acceptions de lire ce que nous ne pouvions entendre, mais nous perdions ainsi tout ce qui fait le prestige et la séduction de la voix humaine, et ces mille bruits de la terre et des eaux qui situent les acteurs dans le milieu réel.

Aussi, dès l'aurore du cinéma, la réalisation du film sonore fut-elle opiniâtrément cherchée; enfin, la solution est acquise, grâce aux progrès de la technique scientifique dont je viens d'indiquer les principales créations. Elle a été acquise, en France, par les efforts de M. Gaumont qui, dès 1900, présentait à l'Exposition universelle un phonographe et un cinématographe reliés mécaniquement; le 27 décembre 1910, il projetait à une séance de l'Académie des Sciences l'image cinématographique et parlante du professeur d'Arsonval, et les conditions dans lesquelles le tour de force technique

avait été réalisé montrent bien quelles difficultés il avait fallu vaincre : la parole avait d'abord été enregistrée; elle était ensuite reproduite devant l'orateur qui, sous l'œil photographique du cinéma, la reproduisait en mettant les gestes en concordance avec le son; ainsi était réalisée cette superposition rigoureuse des deux sensations visuelles et auditives sans laquelle l'illusion est impossible. Je me suis laissé dire que cette méthode du « double enregistrement » est encore employée dans certains studios français, à cette différence près que c'est le film lumineux qui est enregistré en premier lieu et qui, projeté devant l'orchestre, lui bat la mesure.

Le problème qui préoccupait M. Gaumont était attaqué simultanément en Allemagne et aux États-Unis; je n'étonnerai personne en disant que, dans ce dernier pays, les moyens techniques et financiers mis en œuvre étaient illimités; pourtant, il ne faudrait pas croire que la solution ait été trouvée d'un seul jet; c'est seulement en 1926 que les frères Warney, directeurs de la « Vitagraph Company », présentèrent des scènes dialoguées, et il fallut encore deux ans avant que la réalisation du film, aujourd'hui célèbre dans le monde entier, *Le chanteur de Jazz*, déchaînât une admiration sans réserves.

La première solution, et la plus naturelle, consistait à faire fonctionner solidairement un cinématographe et un gramophone relié électriquement à un haut-parleur. A la reproduction, aucune difficulté sérieuse; les deux appareils sont commandés par le même mécanisme; il suffit seulement de décaler légèrement l'émission sonore en avant de la projection des images, pour tenir compte de la propagation plus lente du son; d'ailleurs, le synchronisme mécanique peut être surveillé par les méthodes stroboscopiques, et le « contrôleur du son », installé dans sa cabine, peut le modifier légèrement dans le sens nécessaire pour rétablir l'illusion. Les films de 300 mètres mettant onze minutes à se dérouler, on fait l'enregistrement sonore sur des disques de grande dimension, dont l'audition a la même durée, et les appareils modernes comportent deux disques, dont l'un peut être automatiquement substitué à l'autre, de façon à assurer la continuité de l'audition.

Mais c'est à l'enregistrement que toutes les difficultés sont accumulées, et elles sont dues, précisément, à l'extrême sensibilité de l'appareil microphonique; tous les bruits d'engrenages, de déclics, tous les grésillements de lampes, tous les échos doivent être supprimés; et pourtant ce disque gramophonique, dont la réalisation a coûté tant de peines, est usé au bout d'une quinzaine d'auditions.

Le progrès, cet ingrat qui emporte tout en oubliant le nom et l'effort de ses créateurs, est en train de réaliser une solution nouvelle, assurément plus parfaite, dont la mise au point s'achève et dont nous pouvons déjà admirer les premiers résultats; son principe est d'inscrire sur la même bande, ou sur des bandes jumelées, à la fois l'image et le son. S'il était possible de faire acquérir au film, par un gaufrage convenable, les creux et les pleins que la pointe de saphir a tracés dans la cire, une même bande pourrait, évidemment, porter côte à côte l'inscription acoustique et l'image lumineuse. Cet irréalisable gaufrage, ces pleins et ces creux de l'inscription en relief, on va les remplacer par des noirs et des blancs, et le style qui va les tracer sera un rayon lumineux modelé à l'image du son; ainsi sera réalisé l'enregistrement, et la reproduction procédera par une voie inverse; elle profitera des variations de transparence du film pour moduler un rayon lumineux, dont les variations d'intensité seront traduites successivement en électricité, puis en son.

Sur cette idée directrice, on a travaillé ferme en Allemagne, en France, en Amérique, où les ingénieurs de la *Western Electric Company* paraissent avoir pris une certaine avance sur leurs concurrents européens. Dans leur dispositif, l'image et le son s'inscrivent simultanément, mais sur deux pellicules séparées. Pour la première, la réalisation du cliché négatif se fait par les procédés classiques, mais le voisinage de l'oreille, si sensible, du microphone, exige des précautions spéciales; l'appareil de prise de vue devra être enfermé, avec son opérateur, dans une cabine impénétrable au son, recevant la lumière à travers une vitre de parfaite transparence; de ce côté, tout reste comme autrefois, et, entre la lumière reçue à l'enregistrement et transmise à l'émission, il n'y a qu'un intermédiaire, l'énergie chimique de la pellicule sensible

et du bain révélateur. Pour le son, les transformations nécessaires sont bien plus variées et il faut admirer qu'à travers tant d'avatars, il se trouve fidèlement restitué; les vibrations sonores, transformées par le microphone en ondulations électriques, puis soumises à l'amplificateur à lampes, sont envoyées dans l'appareil qui les traduit en lumière, et cet appareil est, comme nous l'avons vu, soit la lampe cathodique à hélium, soit une soupape à lumière; ainsi l'image variable d'une fente étroite est envoyée sur le film mouvant et s'y inscrit, après développement, sous forme d'une série de traits parallèles, noirs, blancs ou gris, dont chacun correspond à une vibration du son générateur.

Le double enregistrement achevé, les deux films positifs, lumineux et sonore, sont associés sur une même pellicule qui porte côte à côte, avec les images proprement dites et les perforations de guidage, une piste sonore large de 3 millimètres; on a pris soin, dans la juxtaposition des deux épreuves, de décaler en avant celle qui correspond aux impressions sonores de façon à compenser, pour l'oreille, le retard dû à une propagation plus lente du son. Le film est maintenant prêt pour la projection, et, dans ce dispositif, aucun dispositif de synchronisation n'est nécessaire. A la projection, une source lumineuse indépendante envoie un pinceau lumineux d'intensité constante à travers la bande sonore qui le filtre et le module en réduisant l'intensité en raison inverse de sa transparence; le pinceau ainsi modulé tombe sur la cellule photo-électrique qui en traduit les moindres palpitations par celles d'un courant électrique; ce courant traverse un amplificateur qui lui rend la vigueur nécessaire pour agir sur un haut-parleur. Ainsi, l'énergie sonore est devenue, d'abord électrique, puis lumineuse, puis chimique, pour redevenir, par une transformation inverse, lumineuse, électrique et sonore; n'est-ce pas miracle qu'elle se retrouve restituée avec toutes ses finesses de rythme et de timbre?

***

Ainsi, notre besoin d'illusion reçoit chaque jour des satisfactions plus complètes; aux images projetées sur l'écran,

il manque encore le relief et la couleur, bien qu'Hollywood ait déjà produit un film à la fois coloré et sonore. Mais la révolution dont nous sommes témoins est, de toutes, la plus riche de conséquences; l'ouïe et la vue sont nos deux sens supérieurs; c'est par eux, presque exclusivement, que nous prenons connaissance du monde extérieur non immédiatement contigu; les autres sens, l'odorat, le goût, et même le toucher, tiennent une place prédominante chez les animaux, mais ils sont réduits, pour l'homme moderne, à un rôle subalterne. Lorsque la réalisation technique du film sonore sera parfaite, et ce jour est proche, le public se détournera avec dédain de ces pâles images, mouvantes mais muettes, qui amusèrent ses devanciers, ou plutôt, car les choses ne meurent jamais tout à fait, il les mettra au même rang où les amateurs de théâtre mettent l'art muet des mimes.

Mais il y a encore autre chose : l'ouïe est, de tous nos sens, le seul qui ne soit pas international; anglais, français ou japonais, nous sommes tous sur le même pied devant l'écran muet; le film parlant devra s'exprimer en anglais, en français ou en japonais; c'est là une condition incontestablement favorable au développement national du cinéma, et spécialement de l'art français dont l'inégalable perfection ne saurait être copiée dans les officines américaines.

L. HOULLEVIGUE

SÉNILITÉ[1]

VIII

Comme Amélie lui était supérieure! Le jour suivant, elle montra quelque surprise de ne pas voir paraître Stefano, mais elle garda un tel air d'indifférence qu'il eût été difficile de deviner chez elle le moindre déplaisir.

— Il est peut-être indisposé? — demanda-t-elle à son frère qui, à ces mots, se rappela qu'elle avait toujours parlé de Balli avec la plus parfaite désinvolture.

Pourtant, il ne pouvait douter d'avoir vu clair.

— Non, — répondit-il; et il eut le courage de n'en pas dire plus.

Une semaine s'écoula. Émilio n'aurait pas supporté pareille attente. Certes, il fallait un grand héroïsme pour se contenter d'une question banale :

— Balli ne vient pas?

Sur la table, il y avait trois verres. Un pour Balli. Amélie le replaçait dans un coin de l'armoire qui lui servait de buffet. Après le déjeuner, c'était le tour de la tasse à café destinée à Stefano. Puis l'armoire était fermée à clef. Amélie était calme. Calme, mais très lente. Quand elle lui tournait le dos, il osait la fixer du regard et son imagination lui faisait apparaître, dans chaque signe de faiblesse physique, le signe d'une récente douleur. Ces épaules tombantes, les avait-il toujours

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mai, 1er et 15 juin.

vues ainsi? Ce cou maigre, n'avait-il pas encore maigri ces derniers temps?

Quand elle revenait s'asseoir à table, auprès de lui, il pensait : « Voilà! Avec cet air calme, elle a décidé d'attendre vingt-quatre heures de plus. » Il était plein d'admiration. Lui n'aurait pas pu attendre une nuit.

— Pourquoi M. Balli ne vient-il plus? — demanda-t-elle un jour en remettant le verre dans l'armoire.

— Je pense qu'il ne s'amuse pas assez chez nous, — dit, après une courte hésitation, Émilio, décidé cette fois à laisser entrevoir à sa sœur quelque chose de l'état d'esprit de Stefano.

Elle ne parut pas attacher grande importance à cette observation; elle posa le verre à sa place habituelle, avec soin.

Cependant il avait résolu de ne plus la laisser en proie à ses doutes. Quand il vit trois tasses sur le plateau, au lieu de deux, il dit :

— Tu pourrais t'épargner la peine de préparer le café pour Stefano. Il est probable que de longtemps il ne paraîtra plus ici.

— Pourquoi? — demanda-t-elle, la tasse à la main, très pâle.

Il s'apprêtait à répondre : « Parce qu'il ne veut plus venir », mais le courage lui manqua. Ne valait-il pas mieux composer avec son illusion et lui permettre de dompter lentement sa douleur sans l'obliger à se trahir en la mettant soudain en présence d'une vérité qu'elle n'était pas préparée à connaître? Il lui dit qu'il croyait que Balli ne pouvait plus venir parce qu'il s'était mis au travail avec acharnement.

Elle répéta :

— Avec acharnement? — et elle se dirigea vers l'armoire.

La tasse lui échappa des mains mais se renversa sans se briser. Elle la redressa, l'essuya soigneusement et la remit à sa place. Après quoi, elle revint s'asseoir en face d'Émilio.

« En voilà pour vingt-quatre heures », pensa-t-il.

Le jour suivant, Émilio ne put empêcher Balli de l'accompagner jusqu'à sa porte. Balli jeta distraitement un coup d'œil aux fenêtres du premier étage, mais aussitôt il baissa la tête. Sûrement il avait aperçu Amélie et n'avait pas voulu

lui dire bonjour! Un instant plus tard, Émilio se risqua à regarder lui aussi. Il ne vit personne. Elle devait s'être retirée déjà. Il aurait voulu reprocher à Stefano de n'avoir pas salué, mais le fait n'était plus vérifiable.

Il monta chez Amélie très oppressé. Elle devait avoir compris.

Il ne la trouva pas dans la salle à manger, en entrant. Elle arriva bientôt après d'un pas rapide et s'arrêta pour examiner la porte qui se fermait mal. Elle semblait avoir pleuré. Elle avait les cheveux mouillés, et les pommettes rouges. Bien sûr, elle s'était lavé la figure pour effacer les traces de ses larmes. Elle ne demanda rien, mais, durant tout le repas, Émilio se sentit menacé par une question. La devinant agitée et sans courage pour parler franchement, il voulut expliquer sa propre agitation et raconta qu'il avait mal dormi. Le verre et la tasse de Stefano ne parurent pas sur la table. Amélie n'attendait plus.

Maintenant, c'était Émilio qui attendait. C'eût été un grand soulagement pour lui que de la voir pleurer, que de l'entendre gémir, que de percevoir quelque expression de douleur. Mais de longtemps il n'eut pas cette satisfaction. Il rentrait chaque soir chez lui, préparé au chagrin de la trouver en larmes et d'entendre la confession de son désespoir, et au lieu de cela il la trouvait calme, abattue, répétant toujours les mêmes gestes lents et las. Avec les mêmes soins attentifs, en apparence, elle vaquait aux travaux de la maison et elle en parlait à Émilio comme autrefois, au temps où le frère et la sœur, restés seuls au monde, cherchaient à embellir leur humble logis.

C'était son cauchemar que le voisinage de cette tristesse sans paroles, de cette douleur aggravée de doutes et rendue par là bien plus cruelle. Émilio en venait à croire qu'à force de former des hypothèses elle rencontrerait la vérité et il s'effrayait à l'idée d'être contraint d'avouer la trahison qu'il avait commise et qui lui paraissait à lui-même incroyable. Parfois, elle posait sur lui ses yeux gris, soupçonneux, inquisiteurs. Ils regardaient autour d'eux, graves et fixes, cherchant la cause de tant de souffrances. Émilio n'en pouvait plus.

Un soir que Balli avait rendez-vous, — avec une femme

probablement, — il résolut de rester avec sa sœur. Puis il trouva pénible ce tête-à-tête et ce silence qui régnait si souvent entre eux, condamnés qu'ils étaient à taire ce qui occupait le plus leur esprit. Il prit son chapeau pour sortir.

— Où vas-tu? — demanda-t-elle, sans cesser de tambouriner du bout de son couteau sur son assiette, la tête abandonnée sur un bras.

C'en fut assez pour que le courage de s'en aller lui manquât. Ces heures déjà si douloureuses à passer ensemble, que seraient-elles pour Amélie toute seule?

Il jeta son chapeau et dit :

— Je voulais promener un peu mon désespoir.

Le cauchemar s'évanouit. C'était une trouvaille. S'il ne pouvait lui parler de ses peines à elle, il avait du moins la ressource de la distraire en lui racontant les siennes propres. Tout de suite elle avait cessé de tambouriner sur son assiette; elle s'était tournée vers lui pour le regarder bien en face et pour voir l'effet sur autrui d'une douleur comparable à celle qu'elle ressentait.

— Pauvre garçon! — murmura-t-elle en découvrant sa pâleur, son air inquiet et tourmenté, sans d'ailleurs être à même d'en soupçonner toutes les causes. Puis elle voulut des confidences :

— Depuis ce jour-là, tu ne l'a pas revue?

Non, il ne l'avait jamais revue! Il lui raconta ses tourments avec une chaleur expansive et presque joyeuse. Dans la rue, sans en rien laisser paraître, c'est-à-dire sans s'arrêter là où il savait qu'elle passerait à certaines heures, il ne faisait autre chose que l'attendre. Mais jamais il ne l'avait vue! Il semblait que, depuis leur rupture, elle évitât de se montrer dehors.

— Cela pourrait bien être, — dit Amélie, qui scrutait l'infortune de son frère avec une religieuse attention.

Émilio éclata de rire. Amélie ne pouvait pas se figurer de quelle pâte Angiolina était faite! Il l'avait quittée voilà huit jours et il pouvait être sûr d'être déjà complètement oublié.

— Ne te moque pas de moi, je t'en prie! — ajouta-t-il, bien qu'il vît qu'elle était à cent lieues de se moquer. — Elle est ainsi faite.

Là-dessus, une biographie d'Angiolina. Il parla de sa légèreté, de sa vanité, de tous les travers par lesquels elle l'avait rendu malheureux; et Amélie l'écoutait en silence, sans trahir le moindre étonnement. Émilio pensa qu'elle étudiait son amour pour y découvrir des analogies avec le sien.

Ils passèrent de la sorte un quart d'heure délicieux. Ce qui naguère les divisait semblait avoir disparu ou plutôt semblait maintenant les unir, tant il est vrai que, s'il parlait d'Angiolina, ce n'était pas par besoin de se soulager du poids de sa passion, besoin qui jusqu'alors l'avait entraîné à tant de bavardages, mais uniquement pour faire plaisir à sa sœur et la distraire. Elle l'écoutait, donc elle lui pardonnait ses torts! Il éprouvait une grande tendresse pour Amélie.

Cette tendresse même l'entraîna à dire deux mots qui changèrent complètement l'atmosphère de leur soirée. Son récit terminé, il demanda, sans l'ombre d'une hésitation :

— Et toi?

Il n'avait pas hésité, pas réflechi. Après avoir surmonté tant de jours son envie de solliciter les confidences de sa sœur, dans cette heure d'abandon, il y céda. Parler à cœur ouvert lui avait procuré à lui un tel soulagement qu'il lui paraissait tout naturel d'amener Amélie à en user de même.

Mais elle ne l'entendait pas ainsi. Elle leva sur lui des yeux agrandis par l'épouvante :

— Moi? Je ne te comprends pas!

N'eût-elle véritablement pas compris, l'embarras d'Émilio aurait suffi à lui laisser tout deviner.

—Tu es fou, je crois!

Oui, elle avait compris, mais on voyait qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer comment son frère avait percé à jour un secret si jalousement défendu.

— Je demandais si toi-même... — balbutia Émilio aussi bouleversé qu'elle.

Il cherchait un mensonge, mais voici que déjà Amélie croyant avoir trouvé la seule explication plausible, la lui criait en toutes lettres :

— M. Balli t'a parlé de moi!

Enfin sa douleur s'exprimait! Son sang fouetté par une violente colère affluait à ses joues; ses lèvres s'arquaient.

Un instant, elle se sentit pleine de force. Transformer sa souffrance en fureur lui rendait la vie. (Elle ressemblait tout à fait à son frère en cela.) Elle n'était plus une femme à qui on avait tourné le dos sans rien dire : on la vilipendait! Elle pouvait donc réagir, protester avec véhémence. Mais elle fut incapable de soutenir longtemps son attitude. Émilio fit serment que jamais Balli ne lui avait parlé d'elle de manière à laisser entendre qu'il s'en croyait aimé. Elle ne fut pas convaincue, mais le très léger doute qu'elle avait laissé s'introduire dans son esprit eut l'effet d'abattre sa force et elle se mit à gémir :

— Pourquoi ne vient-il plus chez nous?

— Un simple hasard, — dit Émilio. — Dans quelques jours nous le reverrons.

— Non! Il ne reviendra plus, — cria Amélie, retrouvant dans la discussion sa violence. — Il ne me salue même pas!

Ses sanglots l'empêchaient de former des phrases plus longues. Émilio courut l'embrasser, mais cette marque de compassion lui fit mal. Elle se leva brusquement, se dégagea et s'enfuit dans sa chambre pour s'y calmer. Aux sanglots succédèrent d'abord des cris, puis le silence. Enfin elle reparut et put parler, interrompue seulement de temps à autre par un sanglot réprimé. Elle s'était arrêtée sur la porte.

— Je ne sais pas moi-même pourquoi je pleure ainsi. Une bêtise me met hors de moi. Sûrement je suis malade. Je n'ai rien fait qui pût donner à ce monsieur le droit de se comporter de la sorte. Tu me crois, n'est-ce pas? Eh bien! cela me suffit. Et d'ailleurs, qu'aurais-je su dire ou faire? Je me le demande.

Elle alla s'asseoir et se remit à pleurer, plus doucement.

Il était évident que le premier devoir d'Émilio était de disculper son ami. Il s'y efforça, mais en vain. Son insistance ne fit qu'agiter Amélie davantage.

— Qu'il vienne donc! — crait-elle. — S'il ne veut pas me voir, il ne me verra pas. Je m'enfermerai dans ma chambre.

Émilio crut avoir une bonne idée :

— Sais-tu la raison du changement d'attitude de Stéfano? On lui a demandé devant moi si vous étiez sur le point de vous fiancer.

Elle le regardait, cherchant à voir si elle pouvait se fier

à ses propos. Elle avait peine à en saisir le sens et, pour mieux les analyser, elle les répéta :

— Quelqu'un lui a demandé si nous étions sur le point de nous fiancer?

Elle rit tout haut, mais sa voix seule riait. Il avait donc peur de se compromettre, d'être obligé de l'épouser? Mais qui lui avait mis en tête une idée pareille, à lui qui d'ordinaire faisait l'effet d'un homme pas trop stupide? Et elle? Était-elle une enfant? Allait-elle s'éprendre éperdument de quelqu'un pour deux mots, pour une œillade? Son admirable force de volonté lui permit de trouver le ton de l'indifférence :

Oh! certes, la société de Balli ne lui était pas désagréable. Elle ne l'aurait pas crue si dangereuse, voilà tout.

Elle voulut rire de nouveau, mais cette fois sa voix se brisa et elle fondit en larmes.

— Alors je ne vois pas qu'il y ait motif à pleurer, — dit timidement Émilio.

Il aurait donné beaucoup pour mettre fin à ces confidences provoquées par lui avec tant de légèreté. Les paroles ne soulageaient pas Amélie; elles aiguisaient sa douleur. En cela, elle ne lui ressemblait pas.

— N'ai-je pas quelque raison de pleurer quand on me traite ainsi? Il se sauve comme si je lui courais après.

De nouveau elle avait élevé la voix jusqu'à crier, mais elle fut aussitôt épuisée par cet effort. La dernière réflexion d'Émilio l'avait prise au dépourvu, car elle ne s'était pas encore composé une attitude. Pour la seconde fois elle chercha à atténuer l'impression que toute cette scène devait avoir produite sur son frère.

— Ma faiblesse est la principale cause de mon agitation, — dit-elle, le front dans les mains. — Ne m'as-tu pas déjà vue pleurer pour bien moins que cela?

Sans se le dire, tous deux pensèrent à cette soirée où elle avait éclaté en sanglots simplement parce qu'Angiolina lui enlevait son frère. Ils échangèrent un regard grave. Elle pensa que vraiment, alors, elle avait pleuré pour rien, puisqu'elle était encore ignorante du découragement sans remède qui maintenant l'accablait. Lui, au contraire, perçut la ressemblance des deux scènes. L'une ne faisait que prolonger

l'autre; elle opprimait sa conscience sous le poids d'un nouveau remords.

Mais Amélie s'était arrêtée à une idée :

— C'est à toi à me défendre, n'est-ce pas? Il me semble que tu ne peux continuer à traiter en ami un homme qui m'a offensée sans motif.

— Il ne t'a pas offensée, — protesta Émilio.

— Pense comme il te plaît! Mais ou il reviendra chez nous ou tu seras obligé de lui tourner le dos. Pour ma part je te promets qu'il ne trouvera rien de changé à mon attitude; je ferai un effort et je me comporterai vis à vis de lui autrement qu'il ne mérite.

Émilio dut reconnaître qu'elle avait raison, et puisqu'il n'attachait pas à cette affaire assez d'importance pour rompre avec Balli, il saurait le persuader de revenir les voir, comme autrefois.

Cette promesse même ne contenta point la douce Amélie.

— Donc, pour toi, l'insulte faite à ta sœur est une chose sans importance? En ce cas, tu agiras à ta guise, mais moi j'agirai à la mienne. — (Menace froide et dédaigneuse). — Demain je me présente à l'agence ici en face et je sollicite une place de femme de chambre ou de dame de compagnie.

Ceci dit d'un ton net et calme à faire peur. Avait-elle sérieusement l'intention?... Émilio en fut épouvanté :

— Enfin, mais est-ce que je ne me conforme pas à ton désir? Dès demain je parlerai à Stefano, et si dès demain il ne vient pas chez nous, je n'hésiterai pas à espacer nos rencontres.

« Espacer » sonna mal aux oreilles d'Amélie.

— Espacer? Comme tu voudras!

Elle se leva et sans rien ajouter se retira dans sa chambre où brûlait encore la bougie qu'elle y avait portée en s'y réfugiant une première fois.

Émilio pensa qu'elle ne changeait pas de ton parce qu'il lui était ainsi plus facile de se maîtriser. Si elle s'était radoucie jusqu'à lui dire un mot de remerciement ou même d'approbation, elle eût au même instant été vaincue à nouveau par une émotion trop forte. Il voulut la suivre mais il comprit qu'elle se déshabillait et lui cria bonne nuit, derrière la porte.

D'une voix dure, indifférente et sourde, elle lui retourna son souhait.

Au fond, Amélie avait raison. Il fallait que Stefano reparût, du moins de temps en temps. Son brusque changement d'attitude était offensant, et il était clair que, pour guérir Amélie, il ne fallait pas commencer par lui faire affront. Il sortit dans l'espoir de rencontrer Stéfano.

A peine avait-il mis le pied dehors, devant chez lui, quelle surprise! Par le plus singulier hasard il se trouva nez à nez avec Angiolina. Il eût vite fait d'oublier Amélie, Stefano et ses remords! Il était émerveillé. En quelques jours, il avait déjà perdu le souvenir de ces cheveux qui jetaient sur tout le visage un reflet d'or, de ces yeux bleus, qu'elle ouvrait avec curiosité pour le voir! Il s'inclina d'un mouvement bref, qui, pour trop vouloir être froid, fut violent. En même temps, il la fixait d'un regard tel que, si elle n'avait pas été elle-même agitée et surprise, elle aurait sûrement eu peur.

Agitée? Oui, elle l'était. Confuse et rougissante, elle avait répondu à son salut. Sa mère l'accompagnait; quand elles eurent fait quelques pas, Angiolina se tourna vers elle comme pour lui parler, mais assez pour jeter un regard en arrière. Émilio crut lire dans ses yeux qu'elle s'attendait à être abordée et c'est précisément ce qui lui donna le courage de s'éloigner d'un pas rapide.

Il marcha longtemps sans but, pour se calmer. Peut-être Amélie avait-elle deviné juste; peut-être la rupture avait-elle été pour Angiolina la plus énergique des leçons. Peut-être l'aimait-elle, maintenant! Chemin faisant, il se laissait aller à un rêve délicieux : elle l'aimait, elle le poursuivait, elle s'attachait à lui, et lui continuait à la repousser et à la fuir. Une satisfaction sentimentale complète!

Quand il eut repris conscience des réalités, le souvenir de sa sœur de nouveau l'opprima. En ces quelques jours son destin était devenu plus douloureux. Cela était si vrai que la pensée d'Angiolina, qui jusqu'alors avait été pour lui une occasion de tourment, lui devenait non pas sans doute un refuge délicieux, mais un refuge tout de même, contre son remords.

Ce soir-là, il ne trouva pas Stefano. Comme il rentrait chez

lui, assez tard, il fut arrêté par Sorniani qui revenait du théâtre. Sorniani lui serra la main et tout de suite lui raconta qu'il avait vu dans la salle, aux premières galeries, Angiolina et sa mère. Angiolina était vraiment très belle, avec un tour de taille en soie jaune et une coiffure faite seulement de deux ou trois roses piquées dans d'or des cheveux. On donnait pour la première fois la *Walkyrie* et Sorniani s'étonnait qu'Émilio, connu jadis pour sa critique musicale d'avant-garde, — que n'avait-il pas fait dans sa vie? — ne fût pas allé au théâtre.

Agitée, confuse, telle enfin qu'il l'avait vue, elle se rendait donc au théâtre — et à des places plutôt chères! Qui sait aux frais de quel amoureux? Il avait fait, une fois de plus, le plus vain des songes.

Il dit à Sorniani qu'il irait entendre la *Walkyrie* le lendemain, mais il n'en avait pas l'intention. Il avait manqué l'unique soirée où le spectacle aurait pu lui plaire.

IX

La douleur d'Émilio et ses remords s'étaient étrangement adoucis. Stefano avait consenti à revoir sa sœur. Les éléments qui composaient son existence restaient les mêmes, mais ils s'étaient atténués. Il ne les voyait plus que dénués de lumière et de violence, comme à travers un verre noirci. Il avait clairement perçu combien cette exagération sentimentale était peu conforme à sa nature — et à Stefano, qui l'étudiait avec quelque anxiété, il disait, se croyant sincère : « Je suis guéri. »

Il pouvait le penser. Comment se serait-il souvenu exactement de ce qu'il était avant d'avoir rencontré Angiolina? Et puis la différence était si petite entre son état d'esprit d'alors et celui de maintenant. Il bâillait moins peut-être. Et il n'avait pas encore connu le douloureux embarras qui le saisissait quand il se trouvait auprès de sa sœur.

La saison, comme son humeur, était sombre. Pas un rayon de soleil depuis des semaines. Aussi, quand il pensait à Angiolina, associait-il son doux visage et la chaude couleur de ses cheveux blonds à l'azur du ciel et à la lumière du soleil :

tout cela, pour lui, avait également disparu. Et pourtant, il était arrivé à se persuader que sa rupture avec Angiolina avait été une opération salutaire. — Mieux vaut être libre! — disait-il avec conviction.

Le désir lui vint pourtant de la revoir. Il ne résolut point d'aller la chercher, mais il se dit que désormais il pouvait se rapprocher d'elle sans péril. Bien plus, à s'en tenir exactement aux paroles qu'il lui avait adressées en la quittant, il aurait dû tout de suite se rendre chez elle. N'était-il pas suffisamment calme pour lui serrer la main en ami?

Il confia ce projet à Stefano en ces termes : — Je voudrais surtout voir si, mes relations avec elle une fois renouées, je saurais me comporter un peu plus adroitement qu'autrefois.

Balli s'était trop souvent moqué de son ami, quand ce pauvre garçon était amoureux, pour ne pas croire maintenant à sa guérison complète. Outre cela, depuis quelques jours, il avait pour sa part le plus vif désir de revoir Angiolina. Il songeait à une figure ayant le même visage qu'elle, vêtue comme elle. Il raconta cela à Émilio, et Émilio lui promit que son premier mot, quand il reverrait cette enfant, serait pour lui demander d'aller poser dans son atelier. Sa guérison ne faisait aucun doute : il n'était même plus jaloux de Stefano.

Il apparut par la suite que Balli était préoccupé d'Angiolina au moins autant qu'Émilio. Il venait de détruire une ébauche sur laquelle il avait gaspillé six mois de travail. Il traversait lui aussi une période d'épuisement et, dans sa tête vide, il ne trouvait qu'une idée, celle qu'il avait eue le jour où son ami lui avait présenté Angiolina. Un soir, en quittant Émilio, il lui demanda : — Et cette réconciliation, où en est-elle? — Il ne voulait pas avoir l'air d'y pousser mais il cherchait à savoir si Émilio n'avait pas agi secrètement. C'eût été une trahison!

Émilio avait atteint le dernier degré du calme. Personne ne l'empêchait de faire ce qu'il voulait et, au fond, il ne voulait rien.

Seule son inertie l'empêcha d'aller rue Fabius-Sevère. Il eût aimé qu'une tierce personne organisât la rencontre et il finit par penser que Balli pourrait très bien s'en charger. Ainsi tout devenait plus facile et plus simple : Stefano retrou-

vait seul son modèle et le lui donnait ensuite pour maîtresse. Il y penserait. Une chose le faisait hésiter, c'est qu'il ne voulait pas que Balli jouât dans sa destinée un rôle trop important.

Important? Certes, Angiolina gardait de l'importance à ses yeux. Du moins en comparaison de ce qui n'était pas elle. Tout était si insignifiant qu'elle dominait tout. Constamment il y pensait, comme un vieillard à sa propre jeunesse. Comme il avait été jeune au cours de cette nuit où il lui aurait fallu commettre un crime pour se calmer! S'il s'était mis à écrire au lieu de se livrer à une agitation pénible dans la rue d'abord, puis dans son lit solitaire, il se serait sûrement ouvert, sur l'art, un accès qui depuis semblait lui être interdit. Hélas, tout cela était passé, et pour toujours. Angiolina vivait, mais elle ne pouvait plus lui donner la jeunesse.

Un soir, près du jardin public, il l'aperçut qui marchait devant lui. Il la reconnut à son pas. Elle tenait haut ses jupes pour les préserver de la boue et, à la pauvre lumière du gaz, il vit briller ses bottines noires. Il en fut aussitôt troublé. Il se rappela qu'au plus fort de son angoisse amoureuse il avait pensé que la possession de cette femme le guérirait. Et maintenant il pensait : — Elle serait mon animatrice.

— Bonsoir, Mademoiselle, — dit-il avec tout le sang-froid qu'il put rassembler.

Mais il était saisi à la gorge par le désir, devant cette face d'enfant rose et ces grands yeux aux contours précis, pierres précieuses qu'on eût dit fraîchement taillées.

Elle s'arrêta, prit la main qu'il lui tendait :

— Comment allez-vous? — dit-elle. — Il y a si longtemps qu'on ne se voit plus.

Elle semblait gaie et sereine. Il lui répondit du même ton, toujours distrait par son désir. Peut-être avait-il tort de montrer tant de calme... Pourquoi n'avoir pas étudié d'avance l'attitude à prendre pour atteindre son but : la vérité, la possession! Il marchait près d'elle en la tenant par la main. Mais après qu'ils eurent échangé quelques phrases, comme deux amis contents de se revoir, il se tut, incertain. Si le ton élégiaque dont il avait usé autrefois en toute sincérité eût été hors de saison, trop d'indifférence ne l'aurait pas mieux servi.

— M'avez-vous pardonné, monsieur Émilio? — demanda-t-elle en s'arrêtant.

Et elle tendit son autre main. L'intention était excellente et le geste surprenant de la part d'Angiolina.

Il eut cette trouvaille :

— Savez-vous ce que je ne vous pardonnerai jamais? C'est ne n'avoir rien tenté pour vous rapprocher de moi. Je vous importais donc si peu?

Il était sincère et il s'aperçut qu'il essayait inutilement de jouer la comédie. Peut-être la sincérité le servirait-elle mieux que toute feinte.

Un peu confuse, elle balbutia que, s'il ne l'avait pas abordée, elle lui aurait écrit le lendemain.

— Et au fond, de quoi suis-je coupable? — ajouta-t-elle, oubliant qu'elle avait demandé pardon une minute plus tôt.

Émilio crut opportun d'avouer un doute :

— Dois- je vous croire? — dit-il. Et là-dessus un reproche : — Avec un marchand de parapluies!

Ce mot les fit éclater de rire tous les deux.

— Jaloux! — s'écria-t-elle en serrant sa main qu'elle tenait encore. — Être jaloux de cet homme crasseux!

A vrai dire, s'il avait eu raison de rompre avec Angiolina, il avait eu tort de prendre comme prétexte cette stupide histoire du marchand de parapluies. Ce pauvre diable n'était pas le plus à craindre de ses rivaux. C'est pourquoi il eut l'étrange sentiment qu'il devait s'imputer à lui-même tous les maux qu'il avait supportés depuis qu'il avait abandonné Angiolina.

Elle se tut longuement. Sans intention, à coup sûr, car c'eût été là un artifice bien subtil pour elle. Elle se taisait parce qu'elle ne trouvait rien d'autre à dire pour se disculper — et ils continuèrent leur chemin côte à côte, en silence, dans la rue obscure. Le ciel était tout couvert de nuages que blanchissait en un seul point la lumière de la lune.

Il arrivèrent devant la maison d'Angiolina et elle fit mine de s'arrêter. Mais il la contraignit à aller plus loin.

— Marchons encore, comme cela, sans rien dire.

Naturellement, elle se prêta à ce qu'il voulut. Ils poursuivirent leur promenade silencieuse, et lui l'aima de nouveau

à partir de cet instant, ou plutôt, à partir de cet instant, il en eut conscience. Cette femme qui marchait à son côté était celle que son rêve n'avait cessé d'ennoblir. Ennoblie, elle l'était aussi par ce dernier cri d'angoisse qu'il lui avait arraché en l'abandonnant et qui l'avait longtemps personnifiée tout entière; elle l'était enfin par les prestiges de l'art puisque, dans son désir, Émilio croyait avoir auprès de lui une déesse capable d'inspirer les plus hauts chefs-d'œuvre.

La maison d'Angiolina dépassée, ils se trouvèrent sur la route déserte et noire, fermée d'un côté par la colline et de l'autre par un mur bas qui la séparait des champs. Elle alla s'y asseoir et lui se serra contre elle, cherchant l'étreinte qu'il aimait tant au début de leurs amours. Il lui manquait la mer. La tête blonde d'Angiolina, unique note chaude et lumineuse, dominait un paysage humide et gris.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait senti ces lèvres sur les siennes qu'il en reçut une commotion violente.

— Oh! chère et douce, — murmura-t-il en lui baisant les yeux, le cou, puis les mains et les vêtements.

Elle le laissait faire doucement, avec une douceur si insolite que, touché au cœur, il se mit à verser des larmes et bientôt à sangloter. Il lui semblait qu'il ne dépendait que de lui de prolonger cette félicité toute la vie. Tout s'expliquait, tout se dénouait. Son existence ne consistait plus que dans ce désir.

— Tu m'aimes donc tant, — souffla-t-elle, émue et émerveillée.

Elle aussi avait les larmes aux yeux. Elle lui raconta qu'elle l'avait vu dans la rue, pâle et visiblement abattu par la souffrance et que sa gorge s'était serrée de compassion.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? — lui demanda-t-elle avec reproche.

Elle s'appuya sur lui pour descendre du mur. Il ne comprenait pas pourquoi elle mettait fin à cette tendre conversation qu'il aurait voulu poursuivre éternellement.

— Allons chez moi, — dit-elle d'un ton résolu.

Pris de vertige, il l'embrassa et la couvrit de baisers, ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance. Mais la maison d'Angiolina était loin, et, chemin faisant, Émilio se retrouva tout entier, avec ses méfiances et ses doutes. L'ins-

tant qu'il vivait allait-il le lier pour toujours à cette femme? Il s'engagea dans l'escalier avec lenteur et tout à coup demanda :

— Et Volpini?

Hésitante, elle s'arrêta : « Volpini? » Puis, reprenant courage, elle franchit les quelques marches qui la séparaient d'Émilio. Elle prit son bras, cacha sa figure sur son épaule avec une affectation de pudeur qui lui rappela l'ancienne Angiolina et son sérieux de mélodrame.

— Personne ne le sait, — dit-elle, — pas même ma mère.

Peu à peu, tout le magasin d'accessoires, y compris la tendre mère, reparaissait. Elle s'était donnée à Volpini; celui-ci l'avait exigé; il n'avait voulu continuer à la voir qu'à cette condition :

— Il sentait qu'il n'était pas aimé, — dit-elle tout bas, — et il voulut une preuve d'amour.

En échange, elle n'avait obtenu d'autre garantie qu'une promesse de mariage. Avec son habituelle légèreté, elle cita ici le nom d'un jeune avocat qui lui avait conseillé de se contenter de cette promesse, « car la loi punissait la séduction exercée sous cette forme ».

Enlacés étroitement, ils ne venaient pas à bout de cet escalier. Chaque nouvelle marche rendait Angiolina plus semblable à la femme qu'il avait fuie. Maintenant, en effet, elle bavardait et commençait à s'abandonner. Elle pouvait bien se donner à lui, puisque c'était pour lui — ne l'avait-elle pas dit et redit? — qu'elle s'était livrée au tailleur. Émilio n'était plus en mesure, fût-ce en renonçant à elle, de se soustraire à cette responsabilité.

Elle ouvrit la porte et, par le corridor obscur, le conduisit à sa chambre. D'une autre chambre leur parvint la voix nasale de sa mère :

— C'est toi, Angiolina?

— Oui, — répondit Angiolina en étouffant un éclat de rire. — Je me couche. Au revoir, maman.

Elle alluma une bougie, ôta son manteau et son chapeau. Après quoi elle se donna à lui, ou plutôt elle le prit.

Émilio put expérimenter à quel point est chose importante la possession d'une femme longtemps désirée. Au cours de

cette soirée mémorable il put croire s'être transformé deux fois dans sa nature la plus intime. Après l'inertie sans espoir qui l'avait poussé à rechercher Angiolina, l'enthousiasme qui le faisait sangloter de bonheur et de tristesse s'était à son tour évanoui. Le mâle était satisfait, mais cette satisfaction était vraiment la seule qu'Émilio eût obtenue. Il avait possédé la femme qu'il détestait, non celle qu'il aimait. Menteuse créature! Ce n'était ni la première ni, comme elle voulait le donner à entendre, la seconde fois qu'elle passait par un lit d'amour. Et d'ailleurs, à quoi bon s'en irriter? Il le savait d'avance, et depuis longtemps. La possession lui avait laissé une grande liberté d'esprit pour juger la femme qui s'était soumise à lui. Dans l'escalier il pensa : « Finis les rêves! » Et un instant plus tard, en regardant la maison d'Angiolina baignée de lune : « Peut-être je n'y retournerai jamais. » Ce n'était pas une résolution. Pourquoi prendre une résolution? Tout cela était de si médiocre importance!

Elle l'avait accompagné jusqu'au palier et elle n'avait remarqué chez lui aucune froideur. Il aurait eu honte d'en laisser voir. Au contraire, il lui avait instamment demandé pour le lendemain un autre rendez-vous qu'elle avait dû lui refuser. Elle serait occupée toute la journée chez madame Deluigi qui lui avait commandé une robe de bal. Ils décidèrent de se revoir dans deux jours.

— Mais pas dans cette maison, — dit Angiolina soudain rouge de colère. — Tu ne te figures pas que je vais risquer de me faire tuer par papa.

Émilio lui promit qu'il s'occuperait de trouver une chambre. Il lui enverrait l'adresse sous enveloppe.

Possession et vérité! Comment avait-il pu identifier ces deux termes? Le mensonge continuait, aussi impudent qu'autrefois — et il ne voyait plus le moyen de s'en affranchir. Dans un dernier baiser, doucement, elle lui recommanda d'être discret, spécialement avec Balli. Elle tenait à sa réputation.

Avec Balli, Émilio fut indiscret tout de suite. Le soir même. Il le fut de propos délibéré, avec l'intention de réagir contre les mensonges d'Angiolina, sans tenir compte d'une recommandation faite sûrement pour le tromper et non dictée par le

désir sincère de cacher leurs amours. Et puis, il éprouvait une grande satisfaction à dire à Balli qu'il avait possédé cette femme. Une satisfaction intense et qui effaçait tout nuage de son front.

Balli l'écouta comme un médecin qui médite son diagnostic :

— Je crois pouvoir affirmer avec certitude que tu es guéri.

Mais alors Émilio sentit le besoin d'ouvrir son cœur et il raconta comment l'avait indigné l'attitude d'Angiolina. Elle persistait à lui faire croire qu'elle ne s'était donnée à Volpini que pour lui appartenir ensuite! Il eut aussitôt des mots trop vifs :

— Oui, elle veut encore me berner. La douleur que j'éprouve à constater qu'elle est toujours la même est telle qu'elle m'ôte jusqu'au désir de la revoir.

Stefano le devina tout entier.

— Toi aussi, — dit-il, — tu restes égal à toi-même. Pas une seule de tes paroles qui ne démente ta prétendue indifférence!

Émilio eut beau protester, Balli ne se laissa pas convaincre.

— Tu as mal fait de revenir à elle. Tu as très mal fait.

Que Balli eût raison, ce n'était guère douteux. Émilio put s'en rendre compte au cours de la nuit. Une colère inquiète et qui eût demandé un prompt épanchement le tenait éveillé. Il reconnaissait en elle, sans illusion possible, l'indignation de l'honnête homme blessé par une grave inconvenance. Il n'avait que trop éprouvé ce sentiment-là. Avant la possession, par exemple; ou après l'incident du marchand de parapluies. Sa jeunesse ressuscitait! Il ne désirait plus commettre un crime, mais il aurait voulu mourir de honte et de douleur.

A l'ancienne douleur s'ajoutait le remords de s'être lié davantage à cette femme et la peur d'avoir définitivement compromis son avenir. En effet, comment expliquer l'obstination tenace d'Angiolina à le rendre responsable de sa liaison avec Volpini, sinon par son dessein de l'attacher à elle, de le compromettre, de lui sucer le peu de sang qu'il avait dans les veines? Il était lié pour toujours à Angiolina par une étrange anomalie de son cœur, par les sens — son désir renaissait dans la solitude de son lit — et même par cette indignation qu'il attribuait à la haine.

Cette indignation était la mère des plus doux songes. Vers le matin, son trouble s'était changé en une tendresse émue pour sa propre destinée. Il ne s'endormit pas mais il tomba dans un état singulier d'abattement qui lui enleva toute notion du temps et du lieu. Il se voyait malade, gravement malade, perdu; et Angiolina accourait pour le soigner. Elle avait les mouvements composés et le sérieux de la bonne infirmière, douce et désintéressée. Il l'entendait remuer dans la chambre; et chaque fois qu'elle l'approchait elle lui apportait un réconfort, soit en caressant d'une main fraîche son front brûlant, soit en couvrant son front et ses yeux de baisers légers, qui voulaient rester inaperçus. Angiolina savait donc donner de tels baisers? Il se retourna dans son lit, pesamment, et il rentra en lui-même. La réalisation de ce rêve eût été la vraie possession. Et dire qu'il avait cru, quelques heures plus tôt, avoir perdu la faculté de rêver! Oh! la jeunesse était bien revenue! Elle courait dans ses veines, despotique comme jamais, et annulait toutes les résolutions formées par un esprit sénile.

Il sauta du lit de bonne heure et sortit. Il ne pouvait plus attendre; il voulait revoir Angiolina tout de suite. Il courait, dans son impatience de l'embrasser, mais il se promettait de ne pas bavarder trop, de ne pas s'abaisser par des déclarations faites pour fausser leurs rapports. La possession ne « donnait » pas la vérité, mais par elle-même, dénuée de l'ornement des songes et des mots, elle « était » la vérité, pure et bestiale.

Par malheur Angiolina, avec une obstination admirable, se refusa. Elle était déjà prête à sortir; et puis ne lui avait-elle pas déclaré qu'elle n'entendait pas déshonorer sa maison?

Lui, dans l'intervalle, avait fait une remarque de nature à modifier ses plans. Il s'aperçut qu'elle l'examinait avec curiosité, pour voir si la possession, chez lui, avait augmenté ou diminué l'amour. Elle se trahissait avec une ingénuité émouvante : sûrement elle avait connu des hommes qui ressentaient du dégoût pour la femme qu'ils avaient eue. Il lui fut très facile de lui montrer qu'il n'était pas de ceux-là. Résigné au jeûne qu'elle lui imposait, il se contenta de ces baisers dont il avait vécu si longtemps. Mais bientôt les bai-

sers ne suffirent plus et il ne put s'empêcher de lui murmurer dans l'oreille les tendres mots que l'amour lui avait appris.

Balli lui avait procuré l'adresse d'une maison où on louait des chambres. Il l'indiqua à Angiolina qui, de peur de se tromper, se fit longuement expliquer où était située la maison et comment la chambre était exposée, détails inconnus d'Émilio qui n'avait pas pris la peine d'aller voir. Son ardeur amoureuse lui ôtait le don d'observer, mais à peine dans la rue il s'aperçut que maintenant il savait avec exactitude où était cette fameuse chambre. Aucun doute possible : il y était adressé par Angiolina.

Il y alla sans plus tarder. La propriétaire s'appelait madame Paracci. C'était une répugnante petite vieille, dont les nippes malpropres laissaient deviner les formes d'une poitrine abondante — reste de jeunesse parmi des ruines. Ses cheveux rares et frisés encadraient un visage rougeaud, luisant et poreux. Elle l'accueillit avec beaucoup de gentillesse, tomba d'accord sur tout et lui dit qu'elle ne louait qu'à des personnes qu'elle connaissait très bien. Donc à lui, naturellement.

Il voulut voir la chambre et il y entra suivi de la vieille par une porte ouvrant sur l'escalier. Une autre porte — toujours fermée, proclama madame Paracci d'un ton de serment solennel — faisait communiquer la pièce avec le reste de l'appartement. Cette pièce était encombrée plutôt que meublée d'un lit énorme, d'aspect assez propre, et de deux grandes armoires; il y avait en outre une table, un sopha et quatre sièges. Il eût été difficile d'y faire pénétrer un meuble de plus.

La veuve Paracci le regardait les mains sur ses grosses hanches débordantes, avec le sourire — s'il faut nommer ainsi l'affreuse grimace qui découvrait sa bouche édentée — d'une personne sûre d'elle et qui attend un compliment. De fait, un certain nombre d'objets inutiles, une ombrelle japonaise à la tête du lit, des photographies au mur, — prouvaient qu'on n'avait rien négligé pour embellir ce séjour.

Et dans cette chambre, pourtant, à côté de cette vieille souillon qui le couvait du regard, heureuse d'avoir conquis un nouveau client, il rêva d'amour. En de pareilles circonstances, il était d'autant plus troublant d'imaginer la présence

d'une Angiolina, prête à lui donner le bonheur désiré. Avec un frisson de fièvre, il pensa : demain je posséderai la femme que j'aime!

Il la posséda, bien qu'il ne l'eût jamais moins aimée. L'attente l'avait rendu malheureux. Il se croyait dans l'impossibilité d'éprouver aucun plaisir. Une heure avant le rendez-vous, il décida que, si Angiolina ne lui donnait pas la joie qu'il espérait, il lui déclarerait qu'il ne voulait plus la voir. Exactement, il lui dirait : — Tu es si déshonnête que tu me dégoûtes. Ces mots-là lui étaient venus à l'esprit en regardant avec envie sa sœur, accablée mais sereine. Pour elle, l'amour restait le grand et pur désir, le désir divin. C'était de l'amour satisfait que la chétive nature humaine sortait dégradée et avilie.

Mais la joie espérée ne manqua point. Angiolina le fit attendre plus d'une demi-heure — un siècle! La colère l'envahissait, une colère impuissante qui redoublait ce qu'il croyait être sa haine. Quand elle arriverait, il la battrait. Elle n'avait pas d'excuse puisqu'elle-même lui avait dit que ce jour-là elle ne travaillait pas et qu'elle serait à l'heure. Ne lui avait-elle pas refusé un rendez-vous la veille justement pour être sûre de ne pas être en retard? En sorte qu'elle l'avait fait attendre d'abord un jour entier, et puis... tout ce temps interminable.

Quand elle arriva, il n'espérait plus qu'elle viendrait, en sorte qu'il en eut l'heureuse surprise. Il lui murmura sur les lèvres et dans le cou des mots de reproche auxquels elle ne répondit même pas, car ils étaient dits sur le ton de l'adoration et de la prière. Dans la demi-obscurité, la chambre de la veuve Paracci devint un temple. Pendant un long moment aucune parole ne troubla leur rêve. Angiolina donnait plus qu'elle n'avait promis. Elle avait dénoué ses grands cheveux et il se retrouva la tête enfouie dans un oreiller d'or. Il y appuyait son visage comme un enfant pour en humer le parfum. Elle, en maîtresse complaisante, — dans ce lit, il ne songeait pas à s'en plaindre, — devinait ses désirs avec une intelligence affinée. Tout n'était pour lui que joie et contentement.

Le soir même, hélas, le souvenir de tant de bonheur lui fit grincer les dents de colère. La passion l'avait pour un instant

dépouillé du douloureux habit de l'observateur, mais elle n'avait pas empêché que s'imprimassent dans sa mémoire les moindres détails de cette scène. Il pouvait se vanter maintenant de connaître Angiolina. Leur étreinte lui avait laissé des souvenirs ineffaçables et, grâce à eux, il discernait tel sentiment qu'Angiolina n'avait pas exprimé ou même qu'elle avait dissimulé avec soin. De sang-froid, il n'aurait jamais été si perspicace. Il savait maintenant, il était sûr d'une certitude absolue, comme si elle le lui avait déclaré en langage clair, qu'elle avait tiré d'autres hommes plus de satisfaction que de lui. Plusieurs fois, elle lui avait dit : — Assez, maintenant! Je n'en peux plus! — Elle avait cherché le ton de l'admiration, sans le trouver. Il aurait pu diviser la soirée en deux parties. Pendant la première, elle l'avait aimé; pendant la seconde, elle s'était contrainte pour ne pas le repousser. Enfin, en sautant du lit, elle trahit son impatience. A ce moment-là, il ne fut pas nécessaire à Émilio d'être un profond psychologue pour la deviner tout entière, car, le voyant hésitant, elle le poussa hors du lit en lui disant d'un air moqueur : — Allons! bel homme! — Bel homme! Ce mot ironique, elle devait le penser depuis environ une demi-heure! Il l'avait lu sur son visage.

Comme toujours, il aurait eu besoin de rester seul pour mettre en ordre ses observations à loisir. Ses idées restaient confuses; il percevait seulement qu'elle ne lui appartenait plus; il éprouvait la même sensation que le soir où, tous deux, ils avaient attendu Stefano et Marguerite au Jardin Public : une atroce blessure d'amour-propre et une jalousie très amère. Il voulut s'en libérer et il ne se décida pas à lâcher Angiolina sans avoir tenté de la reconquérir.

Il la raccompagna et, bien qu'elle déclarât être pressée, il la persuada de rentrer chez elle par le chemin qu'il avait suivi le soir mémorable où on l'avait vue avec son marchand de parapluies. La rue de Romagne avait exactement son aspect d'alors, avec ses arbres nus qui se profilaient sur le ciel clair et son sol inégal recouvert d'une boue épaisse. La grande différence était qu'aujourd'hui Angiolina l'accompagnait. Mais une Angiolina si lointaine! Pour la deuxième fois, dans cette même rue, il la chercha avec désespoir.

Il lui décrivit la course folle qu'il avait faite. Il lui raconta comment son désir de la voir l'avait fait surgir devant lui à plusieurs reprises puis comment, à bout de courage, il s'était mis à pleurer pour une légère blessure qu'il s'était faite en tombant. Elle l'écoutait, flattée d'avoir inspiré un tel amour, et lorsqu'il se plaignit de ce que tant de souffrance ne lui avait pas fait obtenir, à lui, tout l'amour auquel il croyait avoir droit, elle protesta avec énergie :

— Comment peux-tu dire une chose pareille?

Et pour que sa protestation fût plus efficace, elle l'embrassa. Seulement, presque tout de suite, et après y avoir comme d'habitude bien réfléchi, elle commit une erreur.

— Ne me suis-je pas donnée à Volpini pour être à toi?

Et Émilio courba la tête, convaincu.

Ce Volpini, sans le savoir, lui empoisonnait les joies qu'il lui avait censément procurées. La mention de ce personnage l'arracha à la peine que lui causait l'indifférence d'Angiolina pour le rejeter dans la crainte de ses plans et de ses manœuvres. A leur rendez-vous suivant, son premier mot fut pour lui demander quelles garanties elle avait reçues de Volpini pour oser ce qu'elle osait.

— Oh! — dit-elle en souriant, — Volpini ne peut pas se passer de moi.

Sur le moment cette réponse tranquillisa Émilio. La garantie lui paraissait suffisante, puisque lui-même — et il était bien plus jeune que Volpini — ne pouvait plus se passer d'elle.

Avec tout cela, il eût été incapable de démêler les motifs de son étrange attachement. Il se sentait lié à Angiolina. Devant elle, les médiocres chagrins de sa vie insignifiante, partagée entre sa maison et son bureau, étaient abolis. Et, de tous les chagrins qui lui venaient d'elle, le plus grand était de ne pas la trouver quand il avait besoin qu'elle fût près de lui. Souvent, chassé de sa propre maison par le triste visage de sa sœur, il courait chez les Zarri, bien qu'il sût qu'Angiolina eût préféré ne pas le voir trop souvent à ce foyer qu'elle défendait avec tant d'énergie contre le déshonneur. Il la trouvait rarement. Mais sa mère, pleine de gentillesse, le priait d'attendre : Angiolina allait rentrer d'un instant à l'autre. Des dames qui demeuraient là à côté — d'un

geste vague, elle désignait soit l'orient, soit l'occident — l'avaient fait appeler pour un essayage.

L'attente lui était indiciblement douloureuse, mais il demeurait quand même des heures, comme enchaîné par un lien magique, à scruter la dure face de la vieille, car il savait que s'il rentrait chez lui sans avoir vu sa maîtresse, il ne retrouverait plus la paix. Un soir, à bout de patience, — en dépit de la vieille qui, toujours courtoise, voulait le retenir, — il finit par s'en aller. Dans l'escalier il croisa une femme, apparemment une servante, la tête couverte d'un fichu qui cachait en partie son visage. Il lui céda le pas, mais quand elle voulut se faufiler en rasant le mur, il la reconnut, mis en éveil par le désir même qu'elle manifestait de l'éviter, puis par ses mouvements et sa taille. C'était Angiolina. Il se sentit mieux tout de suite. Il négligea le fait qu'en lui parlant de ces voisines de chez qui elle venait, elle étendit le bras dans la direction opposée à celle qu'avait indiquée sa mère. Il ne songea pas davantage à s'étonner — et pourtant!... — qu'elle ne lui reprochât point d'être venu une fois de plus la compromettre à domicile. Cette soirée fut bonne et douce comme s'il avait eu, lui, quelque chose à se faire pardonner et cette douceur où il se complaisait éloignait de son âme tout soupçon.

Les soupçons ne surgirent que le jour où il la vit arriver vêtue de même sorte à l'un de leur rendez-vous. Elle lui déclara que la dernière fois, comme elle rentrait tard chez elle, elle avait été aperçue par des personnes de sa connaissance et qu'elle avait peur d'être vue au sortir de chez la veuve Paracci, dont la maison ne jouissait pas de la meilleure renommée. C'est pourquoi elle se déguisait ainsi. Oh! ingénuité! Elle ne s'apercevait pas que ce bavardage était un aveu : le soir où il l'avait vue rentrer chez elle dans le même accoutrement, il faut croire qu'elle avait de bonnes raisons pour se travestir.

Un jour, elle arriva chez madame Paracci avec une heure de retard. Pour qu'elle ne risquât point, en frappant à la porte, d'éveiller l'attention des autres locataires, il avait l'habitude de l'attendre au haut de l'escalier tortueux et sale, penché sur la rampe, plié en deux même pour la voir appa-

raître du plus loin possible. Si une autre personne montait, il se réfugiait dans la chambre et ce va-et-vient continuel augmentait énormément son agitation. Du reste, il eût été incapable de se tenir tranquille. Ce soir-là, chaque fois qu'il devait s'enfermer dans la chambre pour laisser passer quelqu'un sur le palier, il se jetait sur le lit et se relevait aussitôt, compliquant à dessein cette manœuvre pour y employer un peu plus de temps. Il était dans un tel état que par la suite, quand il y repensa, il en crut à peine ses souvenirs. Il devait avoir crié d'angoisse.

Quand elle arriva enfin, sa vue ne suffit pas à le calmer et il lui fit de violents reproches. Elle n'y prêta aucune attention, croyant facile de l'apaiser par quelques caresses. Elle jeta son fichu et lui passa autour du cou ses bras que de larges manches laissaient entièrement nus. Émilio les sentit brûlants de fièvre. Il la regarda mieux : elle avait les yeux brillants, les pommettes rouges. Un soupçon affreux traversa son esprit.

— Tu sors de chez un autre, — hurla-t-il.

Elle le lâcha, mais en témoignant d'une indignation relativement faible.

— Tu es fou! — dit-elle; et, sans paraître trop offensée, elle lui expliqua les causes de son retard.

Madame Deluigi l'avait retenue plus longtemps que d'habitude; elle avait tout de même couru jusque chez elle pour changer de vêtement, et, là, sa mère lui avait encore donné un travail à faire. Tant de raisons eussent suffi à justifier un retard de dix heures.

Mais Émilio n'avait plus l'ombre d'un doute : elle sortait des bras d'un autre. Seul un acte d'énergie surhumain le sauverait d'une telle immondice. L'idée lui en traversa l'esprit, prompte comme l'éclair : il ne devait pas entrer dans ce lit; il devait la repousser tout de suite et ne plus la revoir, plus jamais. Hélas! il savait maintenant ce que signifiaient ces mots *plus jamais* : une douleur, un perpétuel regret, des heures d'agitation sans trêve suivies de rêves pénibles, puis de torpeur et d'inertie; le vide, la mort de toute fantaisie, de tout désir — l'état le plus effroyable qui fût. Il eut peur. Il l'attira contre lui et, pour toute vengeance, lui dit :

— Je ne vaux guère plus que toi.

Alors ce fut à elle à se révolter. S'arrachant à son étreinte, elle lui dit, résolue :

— Je n'ai jamais permis à personne de me traiter ainsi. Je m'en vais.

Elle voulait reprendre son fichu, mais il l'en empêcha. Il l'embrassait, la baisait, la suppliait de ne pas partir. Il ne poussa pas la lâcheté jusqu'à se rétracter expressément, mais la fermeté d'Angiolina le remplissait d'admiration. Lui, pour avoir seulement pensé à une rupture, il était encore bouleversé. Se sentant tout à fait réhabilitée, elle céda. Elle céda petit à petit. Elle déclara qu'elle restait, mais que c'était la dernière fois qu'ils se voyaient et ce fut seulement en le quittant qu'elle consentit à fixer, comme d'habitude, le jour et l'heure de leur prochain rendez-vous. Pleinement victorieuse, elle n'avait plus fait allusion à l'origine de leur dispute et n'avait plus rien tenté pour le persuader de son innocence.

Il espérait encore que la possession complète finirait par atténuer la violence de son amour. Mais non; c'était chaque fois avec la même ardeur de désir qu'il se rendait chez la veuve Paracci et son imagination sans repos s'obstinait à reconstruire l'*Ange* que, chaque fois, le choc de la réalité détruisait. Insatisfait, il se réfugiait dans la douceur des rêves. Ainsi, Angiolina lui donnait tout : la possession de sa chair et par surcroît, puisqu'elle en était la cause, les songes du poète.

Si souvent il l'avait rêvée infirmière qu'il essaya de prolonger cette illusion en sa présence. L'étreignant de toutes ses forces, il lui dit :

— Je voudrais être malade pour être soigné par toi.

— Oh! ce serait magnifique! — répondit-elle, car en certaines circonstances elle se prêtait facilement à tous ses désirs. Naturellement, cette phrase suffit à faire évanouir le rêve.

Un soir qu'il se trouvait avec Angiolina, il eut une idée qui améliora puissamment son état d'âme. Un rêve encore, mais qu'il sut développer aux côtés de sa maîtresse et en dépit d'un tel voisinage.

Leur malheur, disait-il, avait pour cause un abominable état social.

Il en était si convaincu qu'il en arrivait à se croire capable d'une action héroïque pour le triomphe du socialisme. La pauvreté : voilà quelle était la source de tous leurs maux! Ce discours impliquait l'hypothèse qu'Angiolina se vendait, que la misère des siens la poussait à se vendre. Mais elle ne s'en aperçut pas. Émilio semblait ne vouloir blâmer que lui-même, et ses paroles étaient pour elle comme une caresse.

Dans une société meilleure, il aurait pu la faire sienne tout de suite, à la face du monde, sans lui imposer d'abord de se donner au tailleur. Il entrait dans les mensonges d'Angiolina pour l'engager à entrer dans ses rêves — pour rêver avec elle. Elle demanda des explications et il lui en donna, heureux de pouvoir prêter corps à ses fantômes. Il lui fit un tableau de la guerre inexpiable qui met aux prises riches et pauvres. Les plus nombreux triompheraient et l'issue de la lutte, qui n'était pas douteuse, apporterait à tous — et à eux deux en particulier — la liberté. Il lui parla de l'anéantissement du capital, et de la répartition équitable, entre tous les individus, d'un travail modéré. La femme deviendrait l'égale de l'homme; l'amour, un don réciproque.

Elle voulut d'autres explications (qui déjà troublèrent le songe), puis elle conclut :

— Si on partage tout, il n'y aura rien pour personne. Les ouvriers sont des envieux, des fainéants, et ils ne réussiront à rien.

Il essaya de discuter, puis il y renonça. La fille du peuple prenait le parti des riches.

Il ne se souvenait pas qu'elle lui eût jamais demandé d'argent. Mais il ne pouvait nier, fût-ce devant lui-même, que du jour où, comprenant qu'elle était pauvre, il avait commencé à lui donner de l'argent au lieu de friandises et de menus cadeaux, elle lui en eût témoigné une grande reconnaissance. Et cette reconnaissance — toujours aussi vive et toujours accompagnée d'une confusion affectée — s'exprimait à nouveau chaque fois qu'il se montrait généreux. Si donc il éprouvait le besoin de la trouver douce et amoureuse, il savait parfaitement comment il avait à se comporter; et comme il éprouvait ce besoin très fréquemment, sa bourse ne tarda pas à être vide. En acceptant, elle n'oubliait jamais

de protester; or l'acceptation consistait en un simple geste, celui de tendre la main, tandis que la protestation était faite de longs discours, en sorte que celle-ci se gravait plus profondément dans sa mémoire que celle-là et qu'il ne cessa jamais de croire que, n'eût-il rien donné, leurs relations eussent été les mêmes.

Ainsi, ils devenaient toujours plus intimes. Angiolina le sentait bien à elle, et, si elle n'abusait pas de cette situation, — il n'était pas dans son caractère de jouir de sa force ni de l'employer pour l'éprouver : elle se contentait d'user de ses avantages pour s'assurer une vie plus heureuse et plus agréable, — du moins se dispensa-t-elle désormais d'inutiles égards. Elle arrivait en retard à leurs rendez-vous, bien qu'elle le trouvât chaque fois les yeux hors de la tête, fébrile et violent. Elle devint de plus en plus rude. Quand elle était fatiguée de ses caresses, elle le repoussait avec une telle brusquerie qu'il lui échappa de dire en riant que tôt ou tard, c'était à craindre, elle en viendrait à le battre.

Il ne put en acquérir la certitude, mais il lui semblait que sa maîtresse et la veuve Paracci se connaissaient. La vieille regardait Angiolina avec un certain air maternel, admirant ses cheveux blonds, ses beaux yeux. Angiolina affirmait bien qu'elle n'avait fait sa connaissance que depuis ces quelques jours, mais elle se trahit en laissant voir qu'elle connaissait les recoins les plus secrets de la maison. Un soir qu'elle était arrivée encore plus tard que d'habitude, la Paracci entendit le bruit d'une dispute et intervint résolument, en faveur d'Angiolina.

— Est-il permis de traiter de telle façon ce pauvre petit ange?

Le petit ange, qui ne refusait jamais les hommages, d'où qu'ils vinssent, écoutait, déjà souriant.

— Tu entends? Prends-en de la graine!

Oui, il entendait. Et il était stupéfait d'une vulgarité pareille chez la femme qu'il aimait tant.

Jamis il ne l'élèverait jusqu'à lui. Maintenant, il en était sûr, et parfois une envie violente le prenait de descendre jusqu'à elle, plus bas qu'elle. Un jour, elle se refusait à ses embrassements. Elle venait de se confesser et elle ne voulait

pas pécher jusqu'au lendemain. Lui, la désirait et surtout désirait, au moins une fois, se montrer le plus brutal des deux. Il la prit de force. Leur étreinte fut, jusqu'au bout, une lutte. Et quand, hors d'haleine, il commençait à se repentir de sa brutalité, il eut la belle récompense d'une œillade admirative. Tout ce soir-là, elle fut bien à lui : la femme conquise amoureuse de son maître. Il se proposa de recommencer cet exploit mais il n'en fut jamais capable. Trouver deux fois l'occasion de l'emporter sur Angiolina en brutalité, ce n'était pas chose facile.

ITALO SVEVO

(Traduit de l'italien par PAUL HENRI-MICHEL)

(A suivre.)

PARMI LES LIVRES

Le public français lit principalement, en ce moment du moins, trois sortes de livres. Tout d'abord le roman d'analyse, qui a relégué dans l'ombre les autres aspects de la littérature d'imagination. — En second lieu les récits historiques et les biographies, dont le nombre est immense et dont le succès n'aurait pu être prédit, il y a seulement dix ans. — Enfin les récits de voyages, décrits ou romancés, dont la vogue remonte à peine plus loin.

Je voudrais, dans chacun de ces trois genres, isoler quelques formes originales. Commençons par les récits de voyages.

Ce qui fait reconnaître d'abord M. Paul Morand, c'est un don merveilleux de saisir du premier coup d'œil le pittoresque et le rare des choses. Il y a des peintres qui savent planter leur chevalet. M. Morand a, de nature, l'art de choisir l'angle sous lequel il regarde. C'est celui sous lequel les êtres, déformés dans le sens de leur propre caractère, sont juste au moment d'être leur propre caricature. Tout ce qui est étranger et banal disparaît. Les personnages vus par l'écrivain ne peuvent plus nous dire que leur propre secret, et ce secret est à l'ordinaire une énormité. M. Morand a un art incomparable pour obliger les villes, les paysages, les hommes à lui faire cette confession. Il l'obtient d'abord et il s'en va. A quoi lui servirait-il de s'attarder? J'imagine que, s'il était critique, il excellerait à tirer d'un ouvrage le trait qu'il en faut retenir; après quoi il ne s'en soucierait plus. Peintre, il serait terrible.

C'est du moins ainsi que nous l'avions toujours vu procéder.

Mais voici que son *New-York*[1] est d'une tout autre sorte, et cette biographie d'une ville mérite qu'on s'y arrête. Les lecteurs de cette revue on pu, les premiers, en reconnaître la vigueur. Pour la première fois peut-être, M. Morand a cherché non seulement à comprendre, mais à expliquer ce qu'il voyait. Le tableau ne l'a pas contenté tant qu'il n'a pas su de quels éléments il était formé et pourquoi il était là. Cet écrivain de la vision pure a fait de l'analyse. Il a ajouté au témoignage de son œil infaillible une information exacte. En regardant le présent, il a rêvé le passé, ou plutôt il a vu le passé même dans le présent. Et il a ainsi composé un livre de la qualité la plus rare. Il y a bien à la fin un peu de fatigue. L'hallucination cesse et la notice commence. Mais les cent premières pages, par leur intensité, par l'intelligence qui y éclate, par le mélange de la poésie ressentie et de la réflexion, par le bonheur des mots, par la variété des sensations vives, est de l'espèce du chef-d'œuvre.

Le double aspect du livre apparaît dès le début. Ce début est un admirable paysage. « Silence. Les dernières vagues atlantiques se jettent sur une pointe de rochers brun pourpre et s'y déchirent. Un cri de mouette. De chaque côté du promontoire, la marée gonfle et remonte les estuaires. A droite, la nuit commence à cacher les collines. A gauche descend un soleil jaune soufre. L'Amérique est grande, déjà. D'une grandeur anonyme, d'une immensité sidérale. Immobiles, repliés sur eux-mêmes comme un germe, ces lieux qui seront New-York attendent de naître. »

Il y a de tout dans ces quelques lignes. Des choses vues, là ou ailleurs, les rochers brun pourpre, et la division du paysage en lumière et en ombre; des choses ressenties, la solitude des vagues qui se déchirent sur un rocher sans nom, le cri de mouette dans cette solitude, et cette impression d'immensité et d'attente que font certains estuaires vides; des choses rêvées, le désert nu et sans nom à la place de tumulte; — sans compter de lointains rappels d'astronomie et d'embryogénie.

Cette rêverie, à la première mesure de la partition, et qui donne la tonalité, devient une suite d'images, une sorte de cinéma, qui est l'histoire de l'Amérique. Voici autour d'une

1. Flammarion.

table les commanditaires hollandais des premières expéditions, « les hommes à collerette et à grand chapeau noir », qui sourient dans leur barbe rousse. Voici, au printemps de 1613, le second bateau qui abordera à Manhattan, le *Tigre*, « court et ventru comme un marchand ». Voici, si j'ose dire, le premier état de New-York : « A la pointe du promontoire rocheux apparaissent maintenant quelques baraques en planches, où l'on achète aux Indiens des pelleteries; le soir, les Hollandais se retirent et se barricadent, le dos à la mer, dans un fortin en terre battue. » — Et voici le second état : « Le fort à l'extrémité du promontoire, reçoit quelques canons et devient Fort-Amsterdam. La ville prend le nom de Nouvelle-Amsterdam. Un mur de pieux traverse maintenant l'île de part en part, protégeant le bétail contre les incursions des ours et des loups. De ce mur, il ne reste qu'un nom : *Wall Street*; aujourd'hui le mur est démoli et les loups peuvent entrer. » — Entre temps un certain Peter Minuet, d'origine française, avait acheté toute l'île pour vingt-quatre dollars, payable en perles de verre. « Une affaire », dit judicieusement M. Morand.

En 1664, les Anglais, s'emparent de la Nouvelle-Amsterdam, qui devient New-York. Voici le troisième état de la ville : « La cité, qui comptait quinze cents habitants à la fin de l'occupation hollandaise, en atteint vingt mille sous les Anglais. Une large avenue plantée d'arbres la coupe désormais en deux dans le sens de la longueur : c'est l'ancien Breetweg hollandais, dont les Anglais font *Broadway*. Le fort en demi-lune, à sept canons, qui protégeait les premières transactions, est devenu un gros ouvrage avec une batterie de cinquante bouches à feu qui défend l'entrée des deux rivières. Autour, se groupent de charmantes maisons hollandaises au toit en escalier, à tuiles brillantes en écailles de poisson. »

Hélas! que le temps va vite! M. Morand semble n'avoir vu nulle part à New-York ces maisons hollandaises. Il y a encore un quart de siècle, quand je me trouvais à New-York, tout ce qu'on voyait au nord de Madison Square en avait conservé le plan, presque sans changement. Un peu en retrait de la rue, derrière une grille, un rez-de-chaussée surmonté d'un seul étage; un couloir en profondeur, menant à l'esca-

lier; sur la droite de ce couloir, deux pièces l'une derrière l'autre : c'était vraiment encore la Nouvelle-Amsterdam.

C'était une curieuse ville, ce New-York de 1906. Pas de voitures, sauf quelques attelages qui s'en allaient, l'après-midi, faire un tour solennel à Central-Park; mais partout des tramways et des elevated; un seul petit omnibus à chevaux, qui allait je ne sais plus où; dans la 5e avenue, une file de châteaux de Chenonceaux, tous de matières différentes. Je ne reconnais plus, dans le livre de M. Morand, ni les hôtels, ni les restaurants. Le restaurant français, qui passait pour le meilleur, s'appelait, je crois, Martin. Son nom même reste inconnu du voyageur nouveau. Je ne me retrouverais pas plus dans le musée. M. Morand y a vu quantité de Manet. Il n'y en avait alors que deux, mais magnifiques : l'*Enfant au Sabre*, dans une gamme bleu-clair, et la *Dame au perroquet*, vêtue d'une robe rose. On les avait placés dans une petite salle, au milieu des Hollandais : et, comme on dit, ils tenaient le coup. Il y avait dans ce musée tous les paysages français du XIXe siècle. C'est là qu'il fallait aller si l'on voulait connaître l'École de Barbizon. Il y avait aussi, assemblé avec un naïf amour, tout ce que le Salon des Artistes français montre de plus niais en tableautins de genre. Le musée d'histoire naturelle, classé selon la doctrine de l'évolution, était de premier ordre; je pense qu'on le classe de nouveau, toutes les fois que les doctrines changent. Au nord du Flat iron, il n'y avait plus un seul grand building; un calme provincial, un Auteuil, mais tiré au cordeau. Des nègres en manches de chemise, coiffés de chapeaux melons, réparaient la chaussée de Broadway. A l'heure où les bureaux ferment, une fourmilière grouillait en un instant dans les rues. On montrait une maison de 3 000 habitants. Le *pier* de la Compagnie transatlantique était un hangar de bois. Il y avait des baignoires dans les plus pauvres logements : les émigrants italiens y entassaient les pommes de terre.

Cette vieille ville prend sa place éphémère dans la série de tous ces New-Yorks dont M. Morand a montré la naissance, l'épanouissement soudain, et la substitution. Le New-York de 1930, regorgeant de richesse, aura le même destin. Ce livre en fixe du moins une éclatante et minutieuse image.

***

M. Duhamel a abordé l'Amérique par le Mississipi, et dans un tout autre esprit. M. Morand rayonne de curiosité, M. Duhamel n'est que réflexion et sensibilité. Dès le premier abord, sitôt qu'on lui eut mis un thermomètre dans la bouche, il a été choqué. Cette parodie de science a offensé tout ce qu'il y a en lui de scrupule. Toutes les déclarations écrites, qu'on exigeait de lui, lui ont paru l'indiscrétion dans l'arbitraire. Il a très bien senti qu'il y avait une autre Amérique derrière l'Amérique officielle; mais celle-ci l'a exaspéré. La brutalité, l'omnipotence, et l'omniscience de l'État l'ont révolté. Il lui a paru que cette tyrannie usurpait sur la personne et sur la conscience, et ses griefs sont résumés dans une phrase qu'il dit à son interlocuteur M. Pitkin. « Parce qu'elle exagère toutes les nouvelles ambitions du monde, l'Amérique me rend sensible la tendance des États à outrepasser leurs droits, c'est-à-dire à soumettre aux entreprises des législateurs une série de questions que l'homme débattait jusqu'ici dans le secret de son âme, soit avec Dieu, soit avec soi-même. »

Ce passage est la clef du livre. Cette violation de la conscience est intolérable à des hommes de l'occident européen. Nous faisons partie d'un peuple qui a inscrit dans une de ses constitutions l'appel à l'insurrection comme le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. Il y a dans l'âme de chacun de nous une frontière qui ne doit pas être franchie, une région inviolable, dont l'envahissement entraîne la perte de la dignité humaine. Je ne sais d'où nous vient cette idée de la conscience, si elle est née dans les forêts germaniques ou dans les cités méditerranéennes, mais elle est, sans aucune distinction de parti, fortement marquée en chacun de nous. Elle s'est constamment accrue au cours des siècles. On admettait encore au XVIIe siècle que les sujets suivaient la religion du prince; cette idée nous révolte aujourd'hui. L'idée d'une morale d'État, d'une science d'État, d'une esthétique d'État, provoque chez nous une invincible répulsion. Un bon citoyen américain, comme ce Parker Pitkin, peut répondre au sujet de la loi de la prohibition : « Cette loi me gêne parfois, vous ne l'ignorez pas; mais je suis recon-

naissant à l'État de prendre ma défense au besoin contre moi-même. » M. Duhamel, avec une âpre ironie, montre où mène cette doctrine, et que, si l'État vous rend le service de vous empêcher de boire, il vous doit la même protection contre bien d'autres excès, dont le plus dangereux est de procréer une descendance misérable. En fait, certains États ont institué la stérilisation des criminels.

Cette indiscrétion des lois, qui se double de leur inutilité et de leur mensonge, n'est qu'un aspect de la question. C'est toute la civilisation américaine qui a un caractère mécanique, conformiste et inhumain. « Aux États-Unis d'Amérique, dans ce pays d'Outre-Occident qui nous rend déjà sensibles les promesses de l'avenir, ce qui frappe le voyageur occidental, c'est l'acheminement des mœurs humaines vers ce que nous croyons comprendre des mœurs entomiques : même effacement de l'individu, même raréfaction et unification progressive des types sociaux, même ordonnance progressive du groupe en castes spécialisées, même soumission de tous aux exigences obscures de ce que Mæterlinck nomme le génie de la ruche ou de la termitière. »

Cet affreux progrès, s'il est manifeste en Amérique, menace le monde entier. Et c'est pourquoi M. Duhamel a appelé son livre : *Scènes de la vie future*[1] « L'Amérique! dit-il. Il s'agit bien de l'Amérique! A travers cette Amérique, j'interroge la vie future, je cherche à distinguer le chemin que nous allons parcourir, de force ou de gré. »

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont suivi l'auteur dans les cercles successifs de l'horreur future, préfigurée par les États-Unis. Ils savent que dans chaque description un motif revient. L'homme futur aura, pour des raisons diverses, perdu le meilleur de sa qualité d'homme. Du point de vue de la dignité de l'esprit et de la perfection individuelle, l'avenir est une régression. Voici un exemple. Qu'est-ce que le cinéma? De l'art de plain pied. Rien à comprendre, rien à conquérir. Quoi de mieux? dirait-on. Seulement cet art-là, sans difficulté ni mystère, est justement le contraire du véritable, qui souffre violence et dont on n'est pas maître d'abord. « Toutes les œuvres qui ont tenu quelque place dans

1. Mercure de France.

ma vie, toutes les œuvres d'art dont la connaissance a fait de moi un homme, représentent d'abord une conquête. J'ai dû les aborder de haute lutte et les mériter après une fervente passion. Il n'y a pas lieu, jusqu'à nouvel ordre, de conquérir l'œuvre cinématographique : elle s'offre, elle se prostitue... Beethoven, Wagner, Baudelaire, Mallarmé, Giorgione, Vinci — je cite pêle-mêle, j'en appelle six, il y en a cent — voilà vraiment l'art. Pour comprendre l'œuvre de ces grands hommes, pour en exprimer, en humer le suc, j'ai fait, je fais toujours des efforts qui m'élèvent au-dessus de moi-même et qui comptent parmi les plus joyeuses victoires de ma vie. Le cinéma parfois m'a diverti, parfois même ému; jamais il ne m'a demandé de me surpasser. »

Un mot d'un sophiste grec résume tout ce que nous croyons de l'art et de la civilisation : « L'homme est la mesure de toute chose. » Or une civilisation naît, où la maxime de Protagoras n'a plus de sens. Non seulement elle n'est pas à l'échelle humaine, mais l'homme y joue le plus souvent un rôle misérable et dégradé. On voit dans les usines à viande de Chicago (j'ai vu un pareil spectacle au Cerrito, en Uruguay), des hommes réduits à un seul geste qu'ils répètent indéfiniment devant chaque cadavre qu'une chaîne sans fin fait passer devant lui. « Les hommes silencieux, à l'air accablé, qui savent chacun faire un geste. Celui-ci fait flamber le corps dans une large flamme de gaz. Ceux-ci, armés de tranchets, grattent la couenne, région par région. La chaîne marche, chaque homme rase un pied carré de porc. Toujours la même place. Le même homme fait cela chaque jour de la semaine. »

Au bout de tout cela, il y a l'égalisation, l'uniformité. C'est là le plus terrible danger. M. Duhamel a rencontré un homme qui avait fait fortune en réduisant à quatre les soixante-dix types de sommiers métalliques en usage aux États-Unis. Cet homme est un symbole. Il est bien évident que, toutes choses égales d'ailleurs, le rendement d'une affaire devient meilleur à mesure que la fabrication comporte moins de variétés. L'industrie florale atteindrait son prix de revient minimum s'il n'existait plus qu'une seule fleur. L'Amérique est le pays de cette uniformité. L'humanité s'y conforma

au type de série. Rien n'a révolté davantage M. Duhamel.

De cette révolte il a fait un livre magnifique. Les Américains auraient tort de s'en fâcher. D'abord il ne sont là que comme les exemples d'une révolution universelle. En second lieu, ils ne sont nullement responsables de leur civilisation, bonne ou mauvaise, puisqu'elle n'est visiblement pas voulue par l'homme, mais déterminée par des conditions et créée par des forces. Elle paraît à l'auteur français intolérable et dégradante. Mais il faut penser que son livre ne décrit qu'une prise de contact. Il y a donc toute une série de ces forces dont il ne peut tenir compte, celles qui s'exercent dans le temps. Il a été lui même saisi de l'usure rapide des choses en Amérique. Les maisons y sont construites pour trente ans. Cette vitesse est elle même un élément de l'histoire. Ce rythme accéléré prépare des transformations qui ne peuvent être prévues. Il faut tenir compte aussi des forces retardatrices, qui semblent masquées depuis la guerre, mais dont le rôle n'a jamais cessé d'être capital dans l'histoire, et qui reparaîtront. Il faut tenir compte des mille réactions possibles du génie d'adaptation. Si peu de temps qu'il leur ait donné, ces forces ont commencé à s'exercer sur M. Duhamel lui-même. Ce monde affreux l'attire encore, maintenant qu'il est revenu dans son jardin d'Ile-de-France. Il s'en étonne, mais il le constate avec son honnêteté accoutumée. « Jusqu'ici, dit-il, viennent me poursuivre des images forcenées. Je suis parfois visité par le hideux désir d'être de nouveau là-bas, à la fenêtre du building, de cet hôtel monstrueux, où l'on pourrait changer de chambre chaque nuit pendant sept ans sans coucher deux fois dans le même. Être là-haut, un instant encore, comme au balcon de la mort et regarder, de toutes mes forces, pour tâcher de le comprendre, ce monde misérable et dément, ce monde qui n'a pas de témoin, cet enfer sans Alighieri. »

Je soupçonne qu'il ne saurait exister de monde dément. Mais le danger d'être changés en termites est réel, et je crois que M. Mæterlinck le ressent comme M. Duhamel. En tout cas, le livre est beau, et deux choses font sa beauté. L'une est le talent de l'écrivain. Telle description d'une promenade en automobile, la nuit, à Chicago, entre mille voitures, au bord du lac Michigan; la traversée du fleuve sur le pont à deux étages

et tout à coup l'ouverture de ce pont sont des tableaux étonnants. « Dominant tout à coup le hurlement des rues, voici que s'élève une voix nouvelle. Un paquebot, venu du lac, demande le passage, à longs coups de sirène. Alors, à la racine des ponts, s'allument des grappes de feu, doublées intimement par des grappes de bruit. Des buissons rouges, haut poussés, brûlent, de seconde en seconde, avec des flammes convulsives, et chaque flamme est accompagnée, bien en mesure, par une sonnerie stridente, dure, au grain serré... » A ce signal deux mille voitures s'arrêtent en tremblant dans une odeur d'huile brûlée. Le double pont s'ouvre par le milieu et lève vers le ciel ses deux morceaux de rues, éclairés par le dessous. D'immenses cubes d'ombre basculent dans le ciel. Entre les moignons, le bateau s'avance avec un cri d'éléphant furieux. La scène se répète au loin, mais comme au fond d'une fosse. Trente buildings flamboyants la dominent. — Mais ce don d'écrire est contenu et dirigé par la conscience la plus frémissante. Au lieu des grossoyeurs, des polichinelles et et des romanciers de comptoir, on trouve un homme.

L'Académie, qui vient de décerner son Grand Prix à l'œuvre de M. Georges Duhamel, sera aussi universellement approuvée.

***

Le livre de Georges Le Fèvre, *Un bourgeois au pays des Soviets*, ne prétend qu'à être un témoignage. Entraîné aux longues enquêtes, parlant le russe, curieux de progrès social, l'esprit parfaitement honnête, l'œil vif et prompt à saisir les caractères, aucun journaliste ne pouvait mieux décrire l'état où il aurait vu la Russie. Il n'a pas cherché à faire la somme, ni à extrapoler, ni à déduire. Il a relaté tout net ce qu'il a vu, en s'arrangeant pour bien voir, hors des itinéraires officiels, sans ménager sa peine.

Il a parcouru en terre russe 8 000 kilomètres, dix fois la distance de Paris à Marseille. Pendant trois mois, il a interrogé, regardé, noté et vécu durement. Il fait maintenant passer devant nous les images qu'il a recueillies. C'est tout ce qui nous importe. Il nous est aussi difficile qu'à lui de conclure.

Mais cette ignorance, traversée de visions précises, est déjà un grand progrès.

Certains traits pourtant sont nets. A l'arrivée à Moscou, la doctrine, violemment étalée en affiches, en enseignes, en volumes derrière les vitrines, vous tire l'œil à tout moment. Le communisme interpelle le passant. « Tous pour l'intensification du machinisme! Tous pour la semaine ininterrompue! » Et M. Georges Le Fèvre ajoute : « Presque sans interruption ainsi, la rue vous parle, vous enjoint, pense et décide pour vous, traite le passant en écolier, lui apprend la Russie nouvelle. L'État soviétique s'est fait magister. Sept boutiques sur dix sont didactiques; les trois autres, muettes, poussiéreuses, effondrées, n'offrent au regard que décrépitude. On y répare des montres, on y rétame des casseroles, on y ressoude de vieux poêles à pétrole. » Celles-ci sont les boutiques du passé, celles-là les boutiques de l'avenir. Entre les deux, le présent est représenté par les Coopératives, où l'État omniscient, s'étant fait commerçant, vend au citoyen soviétique du pain, du lait, des bottes, des légumes en conserve, des pantalons standard, des lits de fer et des chaussures en carton.

Autre trait, l'uniformité des êtres. Il est malaisé de reconnaître des différences entre deux citoyens soviétiques. Ils sont interchangeables. « Est-ce un ouvrier, dit M. G. Le Fèvre, un intellectuel, un employé, un fonctionnaire? Un communiste? Je ne sais pas... Autour de moi les gens qui passent et me frôlent ont la même démarche lasse, le même vêtement neutre et usagé. Ce sont des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux. On ne peut en dire plus. Les classes sociales ont disparu. Leur uniforme, du moins. »

Il lui a fallu écarter d'abord le mirage des chiffres, les statistiques éblouissantes, les courbes complaisantes, les institutions réclames. Ou plutôt par quelques opérations de calcul simples et par quelques questions précises, il a fallu en extraire la réalité. Au surplus ce n'est pas aux chiffres que M. Le Fèvre veut s'intéresser, mais aux hommes. Une conversation avec le serrurier Smarkiss rencontré le dimanche lui en apprend plus qu'une visite officielle dans un musée d'agriculture. Un dîner chez les Smarkiss lui montre au vrai comment vit un ouvrier communiste. Le logis est petit,

inférieur à la mesure légale, qui est de 11 mètres carrés par personne. On devait manger un cochon de lait, mais le fourneau commun est occupé par le locataire de la chambre 23 qui reçoit des parents. « Nous avons bien un Primus, dit madame Smarkiss, mais le pétrole manque en ce moment dans les coopératives. »

Pour qui n'est pas ouvrier, la vie est à peu près intenable. Voici la confession d'un passant : « A dix-huit ans, je vendais des cravates et des bretelles dans un magasin de Petersbourg. Cent dix roubles par mois : c'était convenable. Aujourd'hui j'ai trente-cinq ans et je suis employé dans une coopérative d'habillement. Toujours cent dix roubles par mois, mais j'ai une femme, trois enfants et la vie est deux fois plus chère. Un logement de dix mètres carrés pour quatre. Carte de pain, carte de viande, carte de sucre... Et à la demi-ration, encore parce que je ne suis pas ouvrier. Voilà ma vie... »

L'auteur s'est gardé des jugements. Mais on sent assez combien cette atmosphère de fantasmagorie, de misère et de jactance l'a exaspéré. La Russie nouvelle l'a étonné, assurément. « En U. R. S. S. les réactions d'un étranger sont toutes à base d'étonnement... Voir des gens vivre, travailler, manger, dormir et s'intéresser, sous un régime que l'on considère encore dans l'autre Europe comme un régime de mort, de paresse, de famine et d'ennui, voilà la grande surprise. » Mais, comme il dit, de l'étonnement à l'admiration il y a une étape. Son livre, sans qu'il le dise, donne le sentiment d'une ruine immense.

A travers les récits, les confidences, les impressions et les notes, des idées générales presque malgré l'auteur, se font jour. En voici une, qui me paraît saisissante. Il s'agit des enfants abandonnés. Ils sont un fléau. Mais que faire? « Nous avons, disent les Russes, autre chose à penser. » Et M. Le Fèvre résume : « C'est que l'homme n'intéresse pas la jeune Russie. Seule la machine compte. On reste impassible devant une grimace d'affamé, mais on frémit d'enthousiasme devant un engrenage. Mystique nouvelle. » — Singulière coïncidence : ce triomphe de la machine, c'est justement ce qui indignait Duhamel, à l'autre bout du monde, dans le pays du capitalisme.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

La Cité Universitaire. — M. Walter Evans Edge inaugurait tout récemment la Maison Américaine, à la Cité Universitaire.

J'étais venu déjà, sur ces immenses terrains de la zone, situés au delà du Parc de Montsouris, en compagnie de M. Pierre Sardou, lorsqu'il construisait la Maison des Étudiants Japonais. Ces nombreux hectares appartiennent à l'Université de Paris. Elle y édifie une véritable cité, composée presque uniquement de sortes de collèges à l'allure de palais; dont chacun est bâti par une nation, pour ses étudiants.

M. Rockfeller, qui nous a déjà donné tant de millions pour sauver Versailles et Reims de la destruction, M. Rockfeller en a versé *cinquante* pour l'aménagement des terrains de la Cité Universitaire.

Il semble que le Conseil municipal de Paris pourrait aisément raccourcir une rue trop longue afin de donner à l'autre moitié le nom de ce généreux, de cet *extraordinaire* ami de la France, qui a proposé de nouveau cinquante autre millions pour refaire la Faculté de Médecine, sans compter ce qu'il accorde annuellement à tant de fondations. Nous agirions avec élégance en n'attendant point qu'il fût mort!

... Les maisons les plus récemment élevées de la Cité Universitaire, sont celles de l'Indo-Chine et de l'Arménie. Elles sont presque jumelles, comme voisinent, en bordure du boulevard Morland, les grandes constructions de la République Argentine et des États-Unis.

C'est une fin de journée de ce printemps variable et maussade, tour à tour orageux et froid, sans cesse traversé de longues pluies, noyé d'averses diluviennes. Le plus mauvais printemps que nous ayons vu de longtemps. Un ami étudiant, que ses camarades chargent de leurs intérêts, me fait faire la visite de la Maison Française où il demeure. Cette habitation de nos étudiants n'a pu être commencée et parachevée que grâce à la générosité de M. et de Mme Émile Deutsch de la Meurthe. Autres donateurs. Ceux-ci ont consacré non seulement une quinzaine de millions à leur fondation, mais de longues heures d'enthousiasme, de remarques, d'espérances.... On retrouve à tout instant les conceptions d'un homme qui avait ses idées, les poursuivait, et parvint à les mener à bien. Que des défauts n'aient pu échapper à sa clairvoyance, n'en soyons pas surpris. Ils eussent peut-être été irrémédiables sous une autre direction. Le plan général de la Maison Française de cette Cité Universitaire, est anglais. C'est, évidemment, une première erreur. Les bâtiments forment le quadrilatère autour d'une immense pelouse. Ils sont à deux étages et ne communiquent pas entre eux. Les façades se composent de plusieurs fragments se terminant en pointe; comme dans la plupart des constructions d'outre-Manche, les *bow-windows* ouvrent à l'extérieur. La partie centrale où se trouve la salle de conférences, les salles d'exposition, de piano, de billard, de lecture de journaux, est surmontée d'une tour carrée, qui est la réplique de celles que nous avons vues, à la manière de Westminster. Ceci dit, les chambres sont spacieuses et pourvues d'eau courante. Le jour y pénètre par de larges ouvertures; escaliers et couloirs sont d'une bonne mesure et, partout, règne la plus grande propreté. Une vaste salle à manger, destinée au petit déjeuner du matin et au thé, occupe le rez-de-chaussée de la partie réservée aux demoiselles.

C'est un samedi, vers la fin du jour, un samedi de printemps. Les acacias du parc de Montsouris sont en fleurs, les pelouses d'un vert intense. Le boulevard est interdit à la circulation par des travaux compliqués, car il s'agit, à quelque cinquante mètres plus loin, de faire enjamber la voie ferrée par le boulevard. Celui-ci est exhaussé en pente rapide, afin de franchir,

sans passage à niveau, le chemin de fer qui s'enfoncera sous terre. Au delà des premiers édifices de la Cité Universitaire, derrière le quadrilatère des constructions de la Maison Française, les baraquements des *zoniers* étendent leur lèpre, entre des lilas ou des sureaux rabougris,

— Les peintres aiment beaucoup ce coin! me dit mon cicerone, en me montrant à travers la banlieue pelée, ces bas logis étroitement serrés et que l'œil discerne difficilement les uns des autres.

Dans la salle de conférences et celles qui la précèdent et la suivent, de jeunes peintres admis à l'École des Beaux-Arts et qui logent à la Cité Universitaire, exposent des toiles où se trouvent représentés les coins les plus pittoresques de la zone.

Quelque jour, les *zoniers* seront expulsés et, grâce aux millions de M. Rockfeller, des terrains de jeux aménagés sur l'immense espace qu'ils ont lentement envahi. Paris, d'ailleurs, tente de se dégager de cette dangereuse et misérable ceinture. Les épidémies y couvent à l'état latent et, la mortalité infantile y cause des ravages constants. La guerre a permis à cette population indéterminée de se fixer là. Et des vestiges importants du passé, de nobles demeures semblent plus faciles à abattre que ne le sont ces bicoques et ces guérites faites de quelques briques, de planches mal assemblées et qu'un peu de zinc ou de tôle ondulée recouvrent. Quelque vague tristesse se dégage de ces rassemblements. Il faut se défendre contre la mauvaise poésie qui accompagne cette sorte d'attrait que nous ressentons devant l'arbuste qui fleurit au milieu des déchets et de la pourriture. Un film nous a montré la *zone* sous toutes ses faces, voici deux ans, depuis le *marché aux puces* avec vieux réveille-matin et lampes à pétrole sans destination. Le sens du pittoresque des metteurs en scène, certains rapprochements adroits plaisaient à la sensibilité facile qui se crée, qu'on le veuille ou non, dans une salle de spectacle. Et puis, toute transposition, même photographique, déforme, achemine vers l'art. Mais cette fameuse *zone*, ayons le courage de l'avouer, est infâme lorsqu'on y plonge, non plus avec les yeux d'un autre, mais avec les siens.

... La Maison du Canada est solide et toute grise. Celle de l'Argentine, voisine, est rose, beige et vert d'eau, selon les étages, avec des persiennes émeraude ou azur. Une ceinture blanche court au-dessus du rez-de-chaussée. Il est agréable de trouver dans ces constructions le caractère de leur pays.

M. Pierre Sardou, architecte du Gouvernement, — ce qui paraît toujours quelque peu sévère, mais fils d'un auteur dramatique de beaucoup d'imagination, — a réussi la Maison Japonaise, au delà du possible. Il a su donner le sentiment, j'allais écrire de la petitesse, à une construction importante et respecter ce qu'on appelle le *cachet* de l'Extrême-Orient, tout en s'appropriant les façons de bâtir et les matériaux en usage aujourd'hui. Lorsque je longeai la Maison Japonaise d'un ton rose beige infiniment délicat, entre la verdure de ses cèdres nains et de ses thuyas, des étudiants et étudiantes prenaient le thé autour d'une table et dansaient aux accords d'un phonographe. Les visages seuls étaient asiatiques.

Robes de Paris, vestons anglais, visages couleur de maïs, yeux bridés sous les cheveux luisants et noirs... Réunion intime charmante. Où l'on respirait, si l'on peut dire, à travers les grandes vitres, cet air de gentillesse qui se dégage autour du thé et d'un toast, tandis qu'une mécanique où les doigts nonchalants d'un artiste répandent, à travers la vapeur montée des tasses et des spirales de la fumée du tabac, d'invisibles rubans d'harmonie et de rythme. Le rose d'un corsage était celui d'Aman-Jean sur l'atmosphère bleuâtre. Je ne retrouvais heureusement rien de Foujita. Ce Vinci pour magasins de nouveautés a cependant décoré le hall. Un humoriste, qui mêlait la réclame faite pour des bas de soie et les souvenirs d'un grand maître du Japon, l'a surnommé Outamarny... Peinture sur toile cirée, faux impressionnisme, M. Foujita ferait de jolis trompe-l'œil, dans la manière de ceux de la fin du XVIIIe siècle, genre Lelong. Il est le Lelong du *rayon de jaune*.

... Après avoir longé la bâtisse colossale qu'un architecte qui restaure Versailles a construite pour nos amis les Belges, étudié les solidités et les *faiblesses*, les *négligences*, de la Maison Américaine, nous étions revenus nous asseoir sur un banc,

devant la pelouse anglaise de la Maison des Étudiants français.

Nous étions au dernier jour de mai, le crépuscule courait sur la zone, balayait les acacias du parc de Montsouris et nous nous recroquevillions dans un pardessus d'hiver, pour écouter M. Giraud, directeur de la Maison des Étudiants français, nous parler de *sa* maison et de *ses* pensionnaires.

Sur les murs, la vigne vierge luisait de ses feuilles découpées qu'une pluie récente avait lavées. Des étudiantes faisaient cent pas entre des étudiants. Les bâtiments étaient nouveaux, les êtres jeunes, la saison n'avait pas encore atteint le solstice d'été. Je croyais être en voyage, en écoutant bruire, très au loin, vers Saint-Pierre de Montrouge, la rumeur de Paris.

J'apprenais que les étudiants peuvent loger ici, dans ces chambres claires et spacieuses, pour 175 francs par mois. Et je les évoquais tels qu'on les devine dans les petits hôtels, alentour de l'Odéon, du Luxembourg et de la Montagne Sainte-Geneviève... Je rendais grâces, aussitôt, à ce couple, qui, avant de quitter la terre, avait consacré une somme importante à cette fondation, en avait dessiné, voulu, imposé les proportions et les détails. Par les soins de M. et Mme Émile Deutsch de la Meurthe, ces jeunes gens, ces jeunes filles dans la sérénité du soir, malgré la pluie menaçante, les nuées, l'air glacé, avançaient en devisant, les yeux baissés vers le sol du chemin. Mais on devinait devant eux les formes charmantes de nos chimères, les espérances, les rêves, la foi dans l'avenir.

Et je pensais que, sans doute, il n'est de meilleur usage à faire de la fortune, après soi (et même « pendant »), que de *donner* à la jeunesse et lui faciliter ces débuts, qui feraient tant d'hommes meilleurs, s'ils étaient encouragés et soutenus. Ils poursuivront une route qui, pour nous, n'est point tracée et qu'ils devront abandonner à leur tour, sans en avoir aperçu les limites.

Adressons-leur un message, quand nous le pouvons, — *destinataires inconnus.* — *Il* est rare que ces courriers-là n'atteignent point quelques isolés qui s'enrichiront de ce que nous remettons au temps, pour eux, de tout notre cœur, sans les connaître. Il vaut mieux donner en avant de soi, pour préparer des hommes, — c'est peut-être triste à préciser, — mais qui pourrait le contester à la réflexion? — afin

de dépenser moins un jour pour maintenir à demi vivants, dans leur déchéance et leurs misères, des débris humains.

***

La décoration de la demeure au temps romantique. — Une exposition à laquelle de nombreux visiteurs sont retournés plusieurs fois.

Bien qu'elle fût réussie autant que pouvait l'être pareille exposition, après celle des manuscrits et des livres de la Bibliothèque Nationale, — je dois dire que, la peinture et les reliures à part, j'éprouve, devant ce qui subsiste de ce temps, une mélancolie sans nom. L'époque est passionnante pour les idées, amusante pour le caractère et l'originalité des individus, mais ses décorateurs, ses ébénistes et tapissiers, ses fabricants d'étoffes et de tapis étaient devenus de bien piètres gens.

La faute en est-elle à la Cour des derniers Bourbons ou à la famille d'Orléans? Aux artistes, aux bourgeois? Qui saurait dire? Mais, pour une chaise d'acajou *à la cathédrale*, qui conserve une certaine architecture dans la parodie, que de mauvais meubles, dont la ligne est bâtarde, mièvre, la matière de second ordre. Que de palissandre incrusté de filets de citronnier, que d'*Empire* dénaturé et de surprenants retours au gothique! Certaines pièces de ce temps sont drôles; le Jacob Petit, le Tonny Johannot comiques, certes! Il leur arrive même, parfois, de se montrer charmants d'ingénuité, de pittoresque naïveté. Mais la vilaine couleur des fleurs tissées dans les bordures de rideaux et des tapis! Ces églantines démesurées et presque toujours d'un ton lie de vin, sur des fonds noirs, ces volubilis empesés, cornes d'abondance vidées par les abeilles et ces primevères soufrées et ces lilas violacés!... Aucune grâce. Une nuance de vomi, de brique, d'évêque, de tête de nègre, dont l'assemblage ne révèle point la moindre sensibilité de l'œil. Il est bien curieux de voir, après la période qui va de 1750 à 1790 et qui eut le goût si sûr dans l'élégance, de voir qu'il faille remonter à 1660 pour retrouver des harmonies si brutales, si peu variées. Encore, au début du règne de Louis XIV, la qualité des bois dorés, des bronzes et celle de la

pierre sculptée, relèvent-elles somptueusement la triste et rude palette des peintres.

... Cependant, le Dix-huitième nous a légué les fleurs de Sèvres, de Marseille et de Saint-Cloud, sur les porcelaines, et celles des Manufactures de Beauvais et des Gobelins, sur la trame des tapisseries. Peut-être avaient-elles atteint trop de perfection dans la grâce? Des revanches sont-elles imposées lorsque la nature se trouve dépassée, par trop d'élégance? Des ouvriers, des artisans avaient eu ce goût, cette main... J'ai toujours rêvé de joindre un jour, en quelque pièce hybride, la pureté gothique à celle des trente dernières années de la Monarchie absolue. Ce rêve est absurde, sans doute..., mais je voudrais mêler ces deux époques du lys, le lys stylisé du quinzième siècle et le lys qui redevient fleur, au temps où meurt le Bien-Aimé.

De 1450 à 1480, de 1750 à 1780, se trouvent (à quelques années près), les deux périodes véritablement divines de l'art décoratif français, du bois, du fer forgé, de la pierre. Les sièges peints de Sené, de Jacob et les beaux bois luisants du temps qui va s'achever dans la Renaissance italienne. Deux époques essentiellement marquées de notre sceau. Nous nous étions assimilé ce que l'Orient et nos voisins plus immédiats de l'Italie, de l'Espagne et d'Allemagne nous avaient donné. L'art était à un point de perfection si extrême qu'il ne pouvait plus que se corrompre. C'est ce qui advint.

J'aimerais supprimer, de ma propre initiative, dans une même chambre les trois siècles trop riches, trop luxueux, trop puissants qui se sont succédé et mettre ma chaise de Jacob, peinte en blanc, avec son perlé aux grains inégaux, ses pieds cannelés, ses moulures qui évoquent l'architecture grecque, auprès de la table épaisse et luisante, sur laquelle, avant de régner sous le nom de Louis XII, le duc d'Orléans écrivit quelque rondel.

Revenons au pavillon de Marsan où avec bonheur *ces Messieurs des Arts décoratifs* réalisent tant de métamorphoses qui enseignent avec bonne grâce, sans afficher de parti pris ni de pédantisme. Trois chambres, un boudoir, un salon, une salle à manger, ont été reconstitués intégralement

dans le goût, le mauvais goût, romantique. C'est un affreux spectacle. Tout ce que notre œil rencontre est le bâtard de quelque chose qui a précédé. Les fauteuils ne sont même point confortables. Ces ameublements étaient faits à l'usage des personnes qui venaient s'installer rue Lafitte, rue Taitbout, dans les voies nouvellement construites, à proximité de la Madeleine ou de la Chaussée-d'Antin. Appartements beaucoup plus exigus que ceux du siècle précédent. Le prix des loyers avait augmenté, déjà! Les chambres sont basses de plafond, les cheminées deviennent étroites, munies de trappe. Tout est *sous la main* : le bonheur du jour, les sacs ridicules, les petits écrans; tout ce qui préserve de quelque chose et ne préserve de rien, des individus peu lavés et dont les logements ont les *commodités* dans l'escalier! Les siècles précédents n'avaient pas de *commodités* du tout! Mais les pièces étaient vastes, les fenêtres hautes, les plafonds élevés, le personnel plus nombreux. En 1830, les guerres du Premier Empire, les idées républicaines, ont fait perdre le faste des livrées.

L'actualité fournit, comme toujours, à l'ameublement, aux petits arts, des sources de renouvellement. La prise d'Alger, l'influence des drames de Victor Hugo, les œuvres de Lamartine et de Chateaubriand, le génie d'Eugène Delacroix, tout collabore, insidieusement. Et c'est justice. Mais l'artisan n'a plus ses mains du XVIIIe siècle. La tradition est rompue. Les temps sont transitoires. Il faut faire vite, il faut travailler pour des générations nouvelles, non éduquées, non affinées.

C'est la tradition, c'est la succession des élites qui créent le goût. L'art de 1830 est fait pour les enfants des gens de 1793 et de l'Empire premier.

J'imagine que persistait dans les familles anciennes le goût de ce qui avait fait les délices des grands-parents. Autrement, comment posséderions-nous encore, comment aurait-on exporté en si grande quantité tant d'objets des temps qui précédèrent la Révolution? Il traînait partout, dans les vieux hôtels de la rive gauche et dans les châteaux, de ces meubles charmants qui avaient la grâce et qui satisfaisaient aux exigences du confortable et à celles des yeux.

Les nouveaux venus, eux, se meublaient au goût du jour.

Ils accrochaient les gravures de Dubufe père, *Souvenirs* et *Regrets*, sur leurs murs qu'ils couvraient de papiers peints imitant la tapisserie, la fresque, la dentelle et le capiton. *L'imitation* commençait. On imitait la pâte tendre en pâte dure, ou imitait les décorations avec le papier peint; le bronze devient verdâtre et terne... Depuis, nous n'avons plus fait depuis longtemps, qu'*imiter*, précisément! Ce qui est la mort de l'art. Les temps précédents s'inspiraient de leurs devanciers en créant des variantes. Ils renouvelaient mais n'imitaient point servilement et sans goût.

S'il n'y avait Alfred de Dreux et Eugène Lami, s'il n'y avait Gavarni et Redouté, Devéria et Henri Monnier, si l'on ne mettait en présence Ingres et Delacroix, Musset et Lamartine, Hugo et Chateaubriand, s'il n'y avait Simier et Thouvenin, cette époque serait pour la toilette des femmes, l'ameublement et la décoration, aussi laide que le Second Empire qui n'a fait que la prolonger et l'aggraver dans tous les mauvais errements.

Je pense qu'il a fallu venir jusqu'après le dernier bouleversement de la guerre pour que fussent reconstituées les formules d'un art décoratif homogène, en rapport avec son temps et qui puisse tenir honorablement sa place un jour dans la suite des siècles. Mais, en art moderne, tout ce qui est fabriqué, encore aujourd'hui, avec des réminiscences 1830 ou Second Empire est taré. Nous pouvons nous en amuser. Mais je connais des femmes qui trouvent leur robe *amusante* dans la glace et se réjouissent de faire sourire. Ce qui n'a jamais voulu dire qu'elles fussent trouvées bien habillées, par personne!

***

De Corot a Marie Laurencin. — Il semble difficile, en cette saison, de parler d'autre chose que d'expositions, tant elles sont non seulement nombreuses mais intéressantes. Jusqu'au dernier moment j'ai tardé de remettre ces pages à l'imprimerie avec l'espoir de pouvoir pénétrer à l'exposition Delacroix, au Louvre. Mais il me faut attendre encore à demain. Les heures consacrées à nos distractions, — celles de ces *Tableaux de Paris*, — se passent en grand nombre

cette fois, en compagnie de personnages du passé évoqués par le centenaire si important que marque le millésime 1930. Nous passons de Corot à Delacroix, de George Sand à Chopin, sans transition. Paris nous rend à ces heures-là ce que nous en attendons de meilleur. Et, enfin, nous pouvons nous persuader que le talent de certains novateurs n'empêche point les devanciers d'avoir versé toute leur âme, et mis tout leur cœur dans une œuvre.

Je voyais récemment un ensemble de Braque, Picasso, Léger. Je pensais à la grande réunion, sans monotonie, de neuf cents toiles de Delacroix au Louvre. Et je me demandais si l'on pourrait un jour réunir trois cents toiles de Picasso, de sa manière depuis dix ans? La pipe, le buste, la cruche, le journal plié, la guitare ont-ils le privilège d'être les seuls sujets susceptibles d'exalter la verve d'un artiste que certains proclament si grand? Quelle preuve d'universalité cette manie nous dévoile-t-elle? Surtout dans cette manière déformante et schématique d'esquisser. Que pendant un temps — un temps de bouleversement, de guerre mondiale — ces « bombes » aient eu leur nécessité qui était de balayer toutes sortes de mauvaises, odieuses, insoutenables parodies de l'art véritable, soit. Mais, une fois la preuve faite, la besogne d'assainissement accomplie, pourquoi demeurer sur le terrain de manœuvres et prolonger des exercices qui, à leur tour, parodient quelque chose. De quelle paresse de l'esprit ces toiles témoignent! Je ne vois plus très bien si... les petits cardinaux, les grands pâtissiers et les ramoneurs, les bruyères de la Creuse et le port de Concarneau, que l'on a justement reprochés à tant de peintres, n'étaient pas l'équivalent pour la monotonie, la nonchalance cérébrale, de ce que nous offre depuis si longtemps M. Picasso. Ce n'est plus d'aucun art. Mais c'est bien certainement du commerce.

J'étais entré, dernièrement, chez un marchand de tableaux qui me dit avec bonne grâce : — Monsieur Flament, aimez-vous les Manet?

Il était bien convaincu de ma réponse.

C'était un Manet, peint peu de temps après la guerre de 70, à Oloron Sainte-Marie où mesdames Manet, mère et femme du peintre, avaient passé la plus grande partie des hostilités.

Que dire de ces toits d'ardoises sur une verdure de printemps, de l'homme accoudé au premier plan, au rebord d'une galerie couverte, aux montants peints en rouge? Rien. Sinon qu'elles témoignaient de l'ivresse de peindre, dans tout ce que suggèrent ces mots. Longtemps, toujours, de pauvres hommes harassés s'arrêteront devant des toiles analogues, devant un ciel de Boudin, un tournant de la Seine de Monet, pour tout ce qu'ils y retrouveront de leurs sensations personnelles et pour ce qu'ils ouvrent d'au delà sur un mur.

Ainsi, Corot. Regardons ces *Paysages de France et Figures*, de la rue de la Boétie, avec quelque attention et ce respectueux abandon plein de douceur, cette curiosité attentive, qui nous livrent le meilleur d'un cœur d'homme ému et d'un artiste sensible, au métier incomparable. Toujours cherchant, toujours épris, toujours laborieux, jamais satisfait de lui, il abandonne bien des toiles en les jugeant non terminées, avec ces négligences et ces perfections qui, devant la nature même, doivent faire trembler Dieu. Aucun Créateur, fût-il le plus grand, le plus ancien, le plus immortel de tous ne saurait jamais être satisfait de lui. L'apparition de Jésus-Christ n'est-elle pas là pour corriger et atténuer l'œuvre de Dieu.

Ce que nous aimons dans Corot, c'est cette humilité discrète, cette main qui ne pose pas une touche de couleur sans que l'œil l'ait considérée d'abord, attentivement. Le port de La Rochelle, Villeneuve-lès-Avignon, Arras, le bassin de Dunkerque, avec ses figures de pêcheuses que la pointe du pinceau a si harmonieusement et lourdement drapées... Que d'évocations nous lancent sur les routes, après les frères Lenain, Watteau, Robert, Moreau l'aîné,... avant Monet, Sisley!...

Delacroix... Ce sera pour la prochaine quinzaine. Cette grande ombre demeure brûlante encore.

***

Décorations. — Il faut entrer aux *Artistes Décorateurs* au Salon et voir la *Section allemande*. Il y a, dans la *française*, nombre de sujets intéressants. Peu semblent inédits. Mais ce serait presque un compliment à leur adresser, car,

pour mener toute nouveauté à un certain point de perfection nécessaire, le temps est indispensable et nous devons revenir à nos travaux avec des regards rafraîchis, avant de les livrer au public.

Le progrès s'opère, pourtant. Il faudrait à ces artisans si tenaces, intelligents et soucieux d'atteindre à des résultats meilleurs, il faudrait des clients qui sachent davantage ce qu'ils veulent, qui aient éduqué leur goût avant de faire un choix et qui ne s'en remettent pas, comme une Américaine que je connais, à un seul fournisseur pour tout aménager chez elle. Dans le temps passé, les artisans travaillaient bien. Mais les *clients* aussi étaient bons! On travaillait pour une élite. Elle connaissait ses besoins, ses faiblesses. Elle savait comment briller avec le plus d'éclat et vivre avec le plus de plaisir...

Je pensais à l'incompréhension totale des besoins de ceux qui commandent chez ceux qui travaillent — et le contraire, en visitant dernièrement, dans le port du Havre, un navire dont il fût beaucoup parlé. Certainement jamais un des décorateurs qui ont travaillé pour lui n'avait mis le pied sur un bateau. Dans les cabines de luxe le canapé n'a qu'un dossier, *pas d'accotoirs*. Sur un bateau! Imaginez au moindre roulis... Tout est ainsi... Quant à la couleur, je remarquai que la couleur verte, qui est à prohiber sur un bateau, pour éviter tout ce qui peut faire rapport avec les remous glauques de l'eau, je remarquais que le vert faisait la base du ton dans *toutes les grandes pièces*, salon, salle à manger, etc... Pour accéder à cette dernière, il faut descendre un escalier aux parois de marbre blanc. Non, jamais, je n'accepterai qu'un escalier puisse être de marbre sur un transatlantique. Le tapis du salon pesait, m'a-t-on dit, un nombre de kilogs qui appelait l'immersion. Il faut *plaire aux Américains*, paraît-il. Ne pense-t-on pas qu'en plaisant *d'abord* aux Français on risquerait de plaire plus aisément aux Américains? Un transatlantique clair et confortable. Ce pouvait être un beau programme. On y a rassemblé tout le monde, sans chef d'orchestre. Le résultat est monstrueux.

Allons voir la section allemande. Il n'est nécessaire que de la

traverser. Tout n'y est pas neuf pour nous. Ce qui est le plus impressionnant, c'est le parti pris. Voilà le *style zeppelin*. Oh! les microbes ne trouveront pas facilement à se loger dans ces meubles là! Pour des étudiants, pour une clinique, un bar, un bureau, parfait! Mais les femmes ne semblent avoir aucune influence ou, en tous cas, ne tenir aucune préoccupation dans l'esprit de ces inventeurs et de ces ingénieux et anti-bacilliques décorateurs. Pour les lotissements à venir, pour les demeures de la cité future où tout homme sera pareillement casé et étiqueté : excellent! Ce n'est même plus comme chez nous, le smoking, c'est la combinaison de chauffeur. Tout cela se fabrique par milliers. Vous savez l'heure, vous êtes rincé, vous buvez, vous dormez dans du nickel et du linoleum. Vous ne devez pas avoir grande envie de rester à la maison. Où accrocher un tableau? Où placer un objet?... Où lire, où rêver? Dehors!

Ne nous figurons pas que ces articles d'exportation puissent envahir un autre monde que celui des usines, des universités et des maisons de santé. Ils valent évidemment mieux que les sièges de bois et les meubles qui jusqu'alors s'y trouvaient.

Mais je connais des gens — de goût! — qui préconisent pour chambres à coucher, salons, etc... cet *art*... N'insistons pas... Tout passe. L'humanité use tout ce qui est à son usage quotidien. Seul reste ce qui n'a pas toutes les qualités requises pour gens économes de leur temps et qui n'ont pas songé uniquement à la contagion ou aux affaires.

***

Pour qui les observe, les toiles de madame Marie Laurencin vivent d'une manière surprenante, elles suivent les courbes d'une existence humaine. On est tenté de dire : « les Laurencins ont un peu engraissé cette année » ou : « les Laurencins sont plus blonds » ou « leurs cheveux allongent », etc.

Ces toiles, que personne ne pourrait expliquer, à peine celle qui les peint, paraissent se ressentir des moindres inquiétudes ou des apaisements de leur peintre. N'y trouverais-je que cette preuve de dons exceptionnels qu'elle serait suffisante déjà pour me donner le sentiment d'un génie certain. Le pire qui

puisse advenir à un peintre, c'est de ne se modifier, de ne se renouveler jamais et, malade ou gaillard, angoissé ou heureux de vivre, de peindre toujours pareillement et qu'il soit impossible de deviner son état d'après une œuvre de lui, qui sera toujours aussi achevée ou au même état d'ébauche commerciale.

C'est une part de l'instabilité des artistes qui nous assure de la sincérité de leur ardeur au travail et de leur originalité. Ce n'est plus être original pour un peintre que de recommencer indéfiniment un tableau, même si, primitivement, ce tableau avait été original. Il est des peintres qui en ont imité d'autres toute leur vie. C'est le plus grand nombre. Mais il en est aussi qui se pastichent eux-mêmes, ce qui n'est pas plus méritoire et ne donne pas davantage la preuve d'un talent très réel.

Les tableaux de Marie Laurencin exposés chez M. Rozemberg ont une grâce plus robuste, cette année. Le galbe des joues est plus épanoui, les parures sont plus fournies, plus riches, plus éclatantes. Il demeure à ces toiles, cependant, cette lumière intérieure qui a tant de rayonnement, dont l'éclat est si pur. Ce sont des filles-fleurs. Wagner, jadis, les a fait chanter. Elles n'appartiennent ni aux hommes, ni aux dieux. Elles règnent dans les espaces intermédiaires, enchantent et animent les mondes imaginaires d'êtres qui ont échappé au Créateur. Comme ceux qui ont peuplé avant nous, l'atmosphère de l'art, ils sont dotés dans leur immobile rayonnement du privilège de cette radieuse éternité — qui échappe aux vivantes, si belles soient-elles.

***

Sous les toits de Paris. — Un film agréable, composé par un Français, sous certaines influences étrangères, peut-être, et qui n'est évidemment pas très original puisqu'il se déroule, sans transitions ni intermède, dans le monde de la Butte Montmartre ou de tout autre faubourg analogue. Mais un auteur est maître de son sujet. C'est par les nuances charmantes du détail qu'un film est attachant. Voilà pourquoi je suis retourné sans aucun regret voir *Sous les toits de Paris*, au Moulin-Rouge.

Les interprètes évitent les effets trop vifs. Ils demeurent dans une moyenne excellente. Quand voyons-nous, dans la vie, des personnages tenir au milieu de leurs semblables une place égale à celle qui est faite aux héros de théâtre? Ils sont si importants, qu'ils créent le vide autour d'eux. Leurs protagonistes s'écartent afin de leur laisser plus de place pour se mouvoir. Ils ont l'air de portraits que leur large cadre isole du reste de l'humanité. De temps en temps quelque personnage secondaire s'engouffre dans ce cadre pour venir y jouer une scène auprès d'eux, puis il disparaît. Rien n'est peut-être plus « théâtre », mais rien n'est aussi plus factice. De même, la succession précipitée des scènes. L'ensemble de tant d'accommodations avait fini par créer, pourtant, un art qui a donné des chefs-d'œuvre sans nombre et enseigné, distrait, ravi l'élite puis le peuple, pendant des siècles.

Depuis trente ans, au milieu de tant de découvertes et de nouveautés, le monde est à l'enfance de temps nouveaux. Par réaction contre le théâtre, le cinéma s'efforce de prêter à la vie d'un scénario ce naturel, cette sorte de monotonie apparente que prend à nos yeux l'existence des individus qui ne sont pas nous. A nous, tout semble montagne et océan; tout est providentiel, calamiteux, « formidable ». Et ce qui advient à autrui nous paraît moyen, naturel, inévitable, logique. Les gens vivent, ils meurent, nous passons. Nous traversons des foules de pygmées, des champs dont les brins d'herbe ne sont guère moins qu'un homme. Et nous continuons notre course, vers nos petits plaisirs, nos peines, nos appétits — et nos ambitions, car même lorsqu'on croyait n'en pas avoir, il paraît qu'on en a!

Cette *photographie*, d'ailleurs de tous points truquée, que nous offre le cinéma, deviendrait facilement monotone et je crains que dans l'enthousiasme qui accompagne le cinéma-parlant, ceux qui en fabriquent n'abusent du dialogue. De trop longues conversations ininterrompues nous privent de ces changements de décor incessants qui sont l'une des raisons du cinéma de supplanter le théâtre, en nous faisant assister alternativement et sans une seconde de pause, à toutes les péripéties qu'un même fait peut susciter autour d'êtres différents et même en apparence étrangers, mais que des

raisons indépendantes de leur volonté vont précipiter dans une aventure qui les réunira en quelque sorte malgré eux. N'est-il pas bien surprenant, toujours, de voir s'éprendre si brusquement l'un de l'autre des êtres qui avaient pu vivre heureux jusqu'alors, sans soupçonner leur existence?

Sous les toits de Paris, malgré des emprunts ou si vous préférez une atmosphère qui évoque *la Rue sans joie* et un peu *Solitude*, *Sous les toits de Paris* est certainement le film où les sonorités et les paroles ont été dosées avec le plus de tact, la mesure la plus adroite. L'auteur, M. René Clair est l'un des premiers metteurs en scènes français pour la technique et pour ces dons de « théâtre » qui redeviennent indispensables au cinéma. Ils connaît toutes les nuances de la composition, la trame de ces petites scènes qui peignent les caractères comme en se jouant. Il sait esquisser des mouvements parallèles qui ramènent le même rire, la même émotion. Les comédiens que M. René Clair a entraînés avec soin, comme une artiste choisit les laines d'une tapisserie, pour les fondre dans son dessin, ces comédiens jouent la plupart du temps moins avec les mouvements de leurs bras, de leurs jambes, de leur tête, qu'avec l'expression de leurs yeux, de leurs traits. Parfois, est-ce peut-être même un travail trop fin pour la masse. Quoique je ne pense pas qu'une finesse d'expression échappe jamais à la foule. M. Albert Préjean est constamment parfait.

Le *parlé* est réduit et suffisant, la musique adroitement répartie, les deux airs chantés sont vite retenus par les spectateurs, auxquels on les vend en disques, à la sortie, comme désormais pour tout grand film bien lancé. Il manque peut-être à cette charmante soirée un personnage plus marqué dans le drame, comme l'incomparable Asta Nielsen, de la *Rue sans joie* et de *la Tragédie de la rue*. Mais, encore une fois, tel quel, ce film se déroule dans une qualité de sensibilité, d'humanité, de naturel, de grâce populaire qui jamais ne se dément. Il plaît comme certains bouquets de fleurs simples dont le parfum est tenace, sans violence, mais inoubliable.

Et c'est l'été!

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Guillaume II d'après les plus récents témoignages, par **Maurice Muret** (*Éditions des Portiques*).
L'Abdication de Guillaume II, par **Maurice Baumont** (*Plon*).
Le Kaiser, par **Walter Rathenau.** Traduction française (*Kra*).

Depuis le 9 novembre 1918, Guillaume II, ex-empereur allemand, ex-roi de Prusse, appartient à l'histoire. Dans quelle catégorie le rangera-t-elle? Accablé du mépris de la majorité de son peuple et de la malédiction des autres, l'exilé de Doorn a sauvé sa fortune personnelle et vit tranquillement. A une époque, les Alliés furent sur le point d'en faire un martyr glorieux, en prétendant le traduire devant un tribunal; la Hollande refusa de livrer l'accusé : l'auréole qui se formait déjà autour de sa tête disparut. Et l'on peut maintenant chercher à connaître l'homme, ce pauvre homme, qui se crut toute sa vie l'instrument de la Providence, et ne fut que le jouet de ses passions, la victime de ses mirages.

Dans cette recherche, on ne saurait trouver de meilleur guide que M. Maurice Muret. Depuis de longues années, professionnellement d'abord, puis par goût, M. Maurice Muret s'est tenu au courant de la vie à l'étranger. Aucune manifestation littéraire ou politique ne l'a trouvé indifférent. Et les livres l'ont toujours attiré. Aussi, pour composer la biographie de Guillaume II, a-t-il fait appel à la très riche littérature qui a été consacrée au dernier empereur allemand, en reliant et en interprétant les faits ou les simples indices par sa profonde connaissance de la politique internationale. Rien ne manque, dans son ouvrage si passionnant, si facile à lire, de ce qui peut nous faire connaître Guillaume II. Assurément tout n'est pas nouveau; du moins M. Muret tient-il compte avec un rare bonheur des révélations récentes qui ont renouvelé bien des points. Surtout, il n'esquive aucune difficulté; il résout à peu près tous les problèmes historiques ou psychologiques que pose la biographie de son héros.

Quant à ceux qu'il ne résout pas, il en fournit tous les éléments, et il indique l'hypothèse qui paraît pouvoir fournir la solution. C'est un historien avec lequel on se sent en confiance tant on a plaisir à retrouver à leur place et avec leur valeur vraie les points que l'on connaît.

Le trait fondamental de la physionomie de Guillaume II telle que M. Muret la dessine, c'est une inadaptation foncière de l'homme à son temps, aux nécessités de son époque. On ne peut dire que Guillaume II fût inintelligent. Mais, s'il avait une grande facilité d'assimilation, son intelligence souffrait de deux graves défauts : elle ne pouvait ni approfondir les questions, ni se fixer longtemps sur la même. D'où l'impression de charme laissée souvent aux personnes avec qui le Kaiser s'entretenait : impression bientôt déçue.

Guillaume II naquit assez tôt pour être témoin du grand succès décisif de la Prusse et de la fondation de l'Empire allemand. Ce souvenir d'enfance ne devait jamais s'effacer. Il resta d'autant plus vivace que la façon dont la Prusse arriva à la primauté presque absolue en Allemagne était dans la vieille tradition royale : c'est la guerre qui avait écarté le rival Habsbourg; c'est la guerre qui avait permis la création du nouvel empire à la suite de la victoire remportée en commun par tous les Allemands. Ce triomphe de la tradition, avec tout ce qu'elle renfermait de presque féodal, fut consacré dans la constitution même. Les souverains des États maintenus n'étaient que des vassaux. Et quant au Reichstag, la couronne impériale devait bien compter avec lui, mais cette concession de forme consentie aux idées modernes n'entamait pas au fond le vieux principe qui faisait de la volonté du Prince la loi suprême.

Imbu de cette conception, Guillaume II se rattachait de toutes ses forces à la vieille tradition prussienne, qu'il suivit avant de monter sur le trône, en se mettant en opposition avec son père : tradition indestructible, serait-on tenté de dire en considérant que le fils de Guillaume II s'y conforma à son tour. Sentiment filial à part, la vieille conception n'était pas sans grandeur. Sa meilleure traduction avait été le « despotisme éclairé » du XVIIIe siècle. Le malheur c'est que, au XXe, le despotisme ne satisfait plus personne. Et aussi que les bornes du champ d'action gouvernemental ont reculé si loin qu'on ne voit pas comment un seul homme pourrait recevoir toutes les lumières voulues. Ce n'est peut-être pas absolument impossible; en tout cas, Guillaume II n'y a pas réussi.

Un des motifs qui l'ont empêché d'approcher, même de loin, l'idéal, c'est ce que M. Maurice Muret, après Bismarck, appelle très justement le byzantinisme. L'intelligence de Guillaume II

n'était ni large, ni profonde. Son orgueil était sans mesure. Les flatteurs se multipliaient autour de lui. Leur influence grandissait chaque jour. Il devenait de plus en plus difficile de se passer d'eux à mesure que s'affirmait davantage l'habitude de cacher au souverain tout ce qui aurait pu lui déplaire. Peu à peu, le dernier empereur allemand se trouva, à son insu, amené à vivre dans un monde fermé, artificiel, où les chimères du moyen âge lui paraissaient prendre une part active à la vie contemporaine. Ne se dresse-t-il pas comme un symbole, le vieux château de Burg, que Guillaume II se plut à reconstituer et à orner sur les bords de la Wupper à deux pas des villes industrielles de Solingen, d'Elberfeld et de Barmen?

De ce monde à part, et non senti par lui comme artificiel, Guillaume II sortait parfois. Et chaque sortie, ou presque, faisait scandale. Il ne parlait plus la même langue que ses contemporains ou du moins les mots n'avaient plus le même sens pour lui et pour eux. Ceci sans rien dire des idées, dont les allures à l'occasion chevaleresques faisaient cependant parfois illusion.

L'illusion et l'orgueil annihilèrent finalement l'intelligence moyenne de Guillaume II. La volonté ne paraît pas avoir jamais été son fort. Il était tout indiqué qu'il cédât aux idées de guerre au bout d'un temps plus ou moins long. Ce n'est pas impunément que, pendant des années, on fait appel à la puissance du glaive. Une fois la guerre déchaînée, en grande partie par sa faute, Guillaume II montra son incapacité. Incapacité tragique, puisque la constitution et les usages allemands lui donnaient des pouvoirs sans limite, une responsabilité totale : il ne put faire face à celle-ci, car il fut incapable de se servir de ceux-là. L'organisation gouvernementale allemande en temps de guerre exigeait un homme de génie. Ce pouvait être l'empereur : dans ce cas il eût été le digne descendant, le prestigieux émule de Frédéric II; mais le génie, lui, n'est pas une tradition. Ce pouvait être aussi l'un de ses collaborateurs : aucun ne se montra à la hauteur des circonstances. La situation de Guillaume II resta aussi factice dans la guerre qu'elle l'était devenue en temps de paix. Il aurait fallu la victoire pour qu'elle pût se maintenir.

Le dernier empereur allemand semble avoir été aussi surpris que le plus humble de ses sujets par l'effondrement militaire. Cette redoutable épreuve, et la révolution qui en fut la conséquence, mirent en pleine lumière la bassesse du souverain féodal et son incompréhension. Il fuit sa capitale et se rend parmi ses troupes où il espère trouver un refuge. Il songe à emmener son armée à sa suite dans une guerre civile contre les révolutionnaires. Mais c'est impossible : les soldats ne veulent plus de lui. Et jusqu'au dernier moment il ne comprend pas; il cherche à se cramponner à une puérilité : il

voudrait abdiquer seulement comme empereur allemand et non comme roi de Prusse. Distinguo subtil, qui ne rencontre aucun succès. Et c'est encore la fuite, à l'étranger cette fois. Guillaume II continue à vivre, il s'est même remarié. N'importe : il appartient déjà à l'histoire qui l'a condamné.

Le grand portrait en pied qu'à magistralement tracé M. Maurice Muret est complété sur un détail important par le très clair et très vivant petit livre que M. Maurice Baumont a consacré à l'*Abdication de Guillaume II*. L'abdication a été une liquidation d'autant plus rapide, brutale et confuse, que le peuple allemand, enfin réveillé de ses illusions, déjà payées par tant de souffrances courageusement endurées, y voyait un moyen d'arriver à une paix supportable. Du moment que l'arbitre universel du moment, le président Wilson, réclamait un changement de système politique, le changement devait être immédiat pour porter tous ses avantages. Si Guillaume II avait réellement compris au début d'octobre 1918, peut-être aurait-il pu se maintenir en modifiant la constitution. Mais il ne comprit pas. Et la somme des témoignages exploités et recoupés par M. Maurice Baumont prouve qu'il ne songea pas à jouer sérieusement le rôle nouveau qui lui revenait. Dès lors, il était un obstacle à la paix : il n'avait plus à se soumettre, mais seulement à se démettre. Avec quelles hésitations, on le verra dans le livre de M. Baumont.

La brochure déjà ancienne de Walter Rathenau sur le *Kaiser*, dont on vient de publier la traduction française, confirme elle aussi l'idée que Guillaume II n'était pas adapté à son temps. Mais l'auteur insiste avec une complaisance particulière sur l'incapacité de son héros, au point d'en faire une victime du destin. C'est encore trop, et Guillaume II n'a même pas ce genre de grandeur-là : son sot orgueil a bien aidé le sort.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

CHATEAUX, DÉCORS DE L'HISTOIRE

Collection publiée sous la direction de MARCEL THIÉBAUT

Volumes déjà parus :

G. LENOTRE
LE CHATEAU DE RAMBOUILLET

SIX SIÈCLES D'HISTOIRE

La Vie d'une belle demeure. — Vie brillante, curieuse et remplie d'anecdotes, racontée par un grand historien

Un volume **15** fr. — Il a été tiré 200 ex. num. sur vélin du Marais à **30** fr.

LOUIS DIMIER
LE CHATEAU DE FONTAINEBLEAU

ET LA COUR DE FRANÇOIS Ier

La Vie amoureuse, les fêtes, les arts...

Un volume **15** fr. — Il a été tiré 100 ex. sur vélin du Marais à **30** fr.

Prochains volumes à paraître dans cette Collection :

ANDRÉ BELLESSORT
LE CHATEAU D'AVIGNON AU TEMPS DE L'ANTIPAPE

PIERRE CHAMPION
PLESSIS-LÈS-TOURS, SOUS LOUIS XI

HENRY BIDOU
LE CHATEAU DE BLOIS AU TEMPS DE HENRI III

LOUIS BATIFFOL, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal
LE LOUVRE SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII

PIERRE DE NOLHAC, de l'Académie française
VERSAILLES SOUS LOUIS XIV

ÉMILE MAGNE
LE CHATEAU DE SAINT-CLOUD

MADAME SAINT-RENÉ TAILLANDIER
LE CHATEAU DE CHANTILLY AU TEMPS DU GRAND CONDÉ

ÉDOUARD SARRADIN, conservateur du Château de Compiègne
LE CHATEAU DE COMPIÈGNE, DE LOUIS XV A NAPOLÉON Ier

JEAN BOURGUIGNON, conservateur de Malmaison
LE CHATEAU DE MALMAISON

MARCEL BOUTERON, bibliothécaire de l'Institut
LES TUILERIES SOUS LOUIS-PHILIPPE

JACQUES BOULENGER
LES TUILERIES SOUS NAPOLÉON III

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

AUG 27 1930

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER — Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
ÉTRANGER — Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.